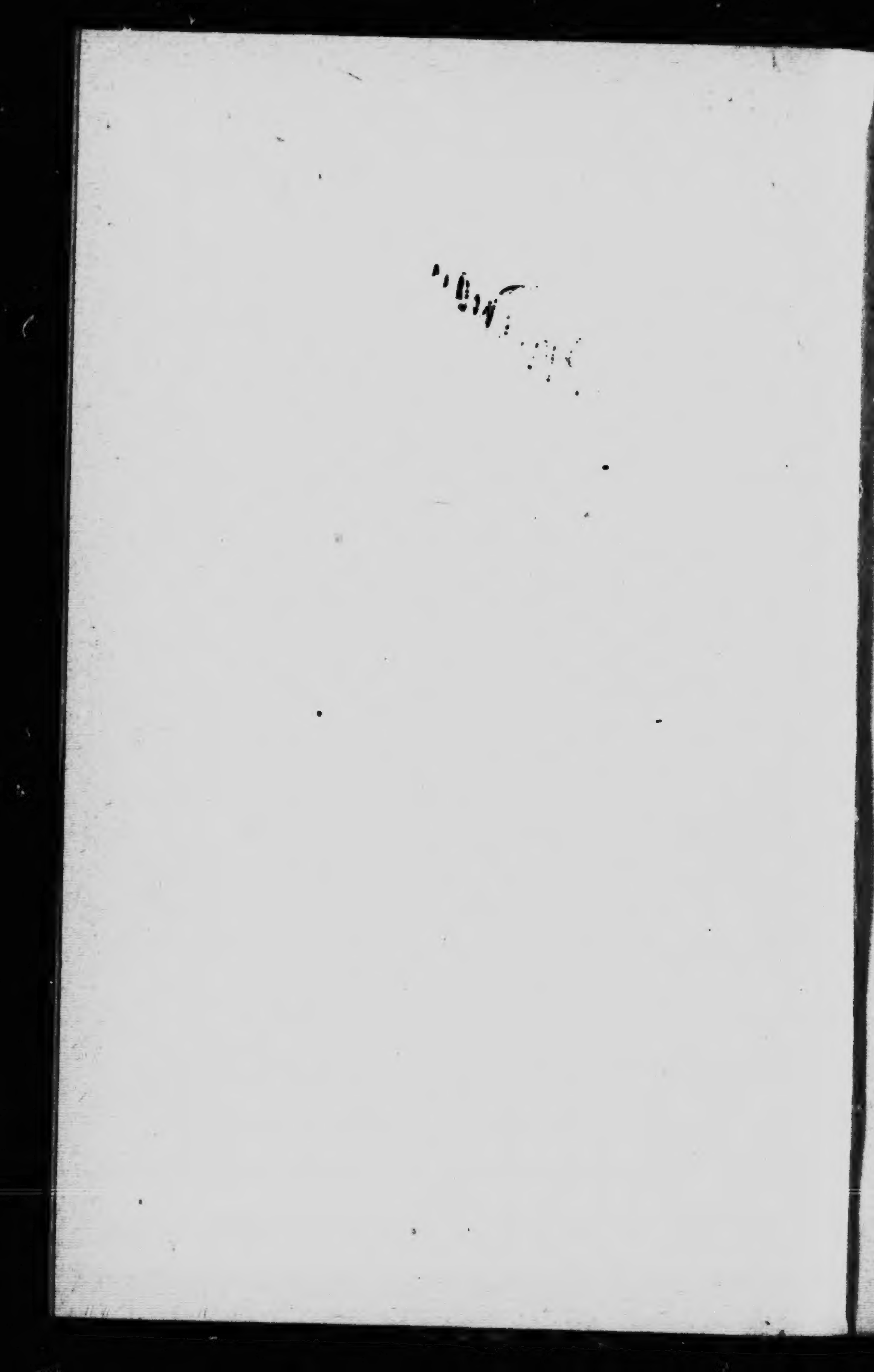


AVANT LA CONQUÊTE

Adèle Bibaud

AVANT LA CONQUÊTE

Episode de la Guerre de 1757



MONTRÉAL
THE MONTREAL PRINTING & PUBLISHING CO., LIMITED

1904



Géraldine dans tout l'éclat de sa beauté.

AVANT LA CONQUETE

CHAPITRE I.

CHEZ LE GÉNÉRAL.

Il dort dans sa gloire, entouré de la vénération du peuple canadien, ce navigateur de génie qui sut si bien choisir ce site pittoresque pour y planter en 1608, le pavillon fleurdelisé. Après avoir parcouru en tous sens les vastes contrées du Canada, Samuel de Champlain eut le mérite et l'honneur de laisser un établissement régulier en ce pays et Québec s'éleva radieux sur le Cap Diamant.

Perchée sur un rocher à qautre cents pieds au-dessus du Saint-Laurent, cette ville jouit d'un superbe panorama et le voyageur ému contemple avec admiration ces beautés de la nature qui en font le charme: on dirait que le Souverain-Maître s'est arrêté longtemps en cet endroit dans son œuvre gigantesque du monde pour réunir dans ce petit coin de terre les richesses de sa création.

Partout où le regard se porte on est captivé. Que l'on

assiste au lever du soleil, ou que le soir la lune en fuyant en diamante, de sa vaporeuse clarté, la marée régulière qui monte ou descend, le coup d'œil est toujours imposant, grandiose. De la vaste terrasse, qui a été jetée au pied de la noble citadelle, on domine l'étendue du beau fleuve; ici, l'île d'Orléans, plus loin Beauport; de tous côtés des sommets dont le tuf ondoyant s'élève vers le ciel; puis, fermant l'horizon, les Laurentides se dressent majestueuses en suivant le détour des rives, que parsèment les voiles nombreuses des navires.

Québec avec ses beautés naturelles est néanmoins demeurée longtemps stationnaire; mais lorsque l'honorable S. Parent, aujourd'hui premier ministre de la province, fut nommé maire de cette ville, il lui donna une impulsion nouvelle, rajeunit par de grandes améliorations cette vieille cité qui décrépissait, la modernisa et fit de Québec une des plus jolies et des plus florissantes villes du Canada. Etant sous la domination anglaise l'ancienne capitale a cependant conservé un cachet tout français, sa religion, sa langue et ses mœurs. Au fond du cœur de ses habitants est demeuré vivace le sentiment national pour la France, et tous les Canadiens-Français redisent avec amour et orgueil ces vers de leur poète:

> " Nous sommes enfants de la France,
> Vive à jamais son souvenir ". *

Mais au jour où commence notre récit, Québec n'était pas la ville conquise, Québec appartenait encore à Louis XV. C'était en 1757, au milieu de février. Il faisait froid, le vent soufflait avec violence à travers les rues étroites de la cité de Champlain; la neige tombait en tourbillonnant et le sifflement aigu des aquilons interterrompait seul le morne silence qui envahissait la ville. Pas un passant, les rues étaient désertes, les maisons closes et noires comme si déjà les paisibles Canadiens

* L. Fréchette

fussent tous rentrés chez eux, bien que neuf heures fussent à peine sonnées à la cathédrale.

Au milieu de ces ténèbres opaques seule une faible lumière vacillait à la fenêtre d'une des habitations de la rue Buade. C'est là que je veux conduire mes lecteurs.

Pénétrons dans la chambre d'entrée. Près d'une table, où sont épars quantité de papiers et quelques cartes géographiques, est assis un homme d'une quarantaine d'années environ. Sa figure respire une rare intelligence, son regard brille d'un feu sombre, tous ses traits sont empreints d'une mâle énergie. Cet homme est le général Montcalm. Debout devant lui se tient un jeune militaire.

— Vous disiez donc, général, que les Anglais sont en ce moment occupés à fortifier le fort Georges.

— Oui, mon cher Robert, le dernier parti de Canadiens et de Sauvages, que monsieur de Vaudreuil a envoyé pour reconnaître le pays, sur les frontières des Anglais, a pénétré au delà du lac Champlain. Les Anglais dans cet endroit ont déjà amassé une grande quantité de vivres et de munitions, ils sont actuellement à construire des retranchements.

— Vous êtes d'avis, général, qu'on attaque le fort avant que l'ouvrage soit achevé?

— Certainement, Vaudreuil est aussi de mon opinion. Nos troupes attaqueront le fort par escalade, et si elles sont repoussées, elles mettront le feu aux bateaux, aux magasins se trouvant sur leur passage, afin de retarder les progrès que les Anglais pourraient faire, s'ils avaient dessein d'attaquer Carillon ou la Pointe de la Couronne.

— Ainsi, général, nous partirons sous peu?

— Oui. Un détachement de Canadiens et de Sauvages va être formé avec diligence. On en confiera le commandement à M. Rigaud de Vaudreuil, on lui donnera pour second le chevalier de Longueuil. Vous suivrez ce détachement, Robert, j'ai confiance en votre

bravoure, montrez-vous digne du grade de lieutenant que l'on vient de vous donner, confondez par votre valeur la haine de l'ennemi qui enviait l'honneur qui vous était dû de droit, forcez-le à se taire, qu'il comprenne combien vous étiez plus digne que lui de remplir cette place.

— Quoi, général, vous connaissez la haine que me porte Gontran de Kergy depuis ma nomination?

— Certainement, je n'ignore pas la jalousie qu'il vous a toujours portée; vous avez déjà rempli plusieurs missions de confiance, vos supérieurs ont pour vous une grande estime, amplement justifiée. Vous êtes plus jeune que de Kergy, il croyait devoir être nommé de droit sans même consulter le mérite. Sur quoi je dirai avec notre grand poète:

> Tu es jeune il est vrai, mais aux âmes bien nées,
> La valeur n'attend pas le nombre des années.

— Ah! général, ne parlez pas ainsi, vous me mettez dans une profonde confusion.

— Ta-ta-ta, fit le général en riant, vous vous laissez intimider comme une jeune fille maintenant! je ne le veux pas, malgré vos vingt-et-un ans. Un lieutenant doit être plus ferme.

— Oui, devant l'ennemi; mais un tel éloge donné par le général Montcalm! Vous regardez d'un œil trop indulgent les quelques services que j'ai pu rendre à mon pays.

— Non, Robert, depuis un an j'ai pu vous connaître et vous apprécier. A peine âgé de vingt ans, vous quittiez la France. Connaissant les épreuves et les fatigues que l'on éprouvaient en Amérique, vous n'avez pas hésité, vous êtes venu offrir votre bras à vos compatriotes pour les aider à défendre les possessions de votre roi. Depuis lors vous avez prouvé que Sa Majesté avait en

vous un sujet dévoué aux intérêts de la patrie. Vous avez acquis l'estime du général Montcalm.

— Oh! général, fit le jeune homme, saisissant la main du marquis, ces paroles seront gravées dans mon cœur. Vous me rendez ceux que j'ai perdus, votre bonté me fait oublier les malheurs qui m'ont séparé de ma famille; vous êtes pour moi un père.

Le général reprit:

— Et j'ai trouvé en vous le meilleur des fils.

Robert ne répondit pas mais un éclair de joie illumina son front. Montcalm parcourait la chambre à grands pas pour cacher l'émotion qui le dominait.

Les deux hommes gardèrent quelques minutes le silence. Neuf heures et demie tintèrent. Au même instant la porte s'ouvrit, un troisième personnage parut sur le seuil.

Beau, grand, noble de tournure, à la démarche imposante, aux traits distingués, au regard vif et brillant, au teint chaud, dénotant une nature vive, enthousiaste, un sang bouillant, un cœur ardent, plein de tendresse comme celui d'une femme, les attaches nerveuses, les extrémités petites, un grand air aristocratique, tel était celui qui faisait son entrée. Il portait avec grâce l'uniforme de colonel.

— Général, dit-il en saluant, je suis à vos ordres.

Montcalm se retourna.

— Tiens, c'est vous, de Raincourt! Il est donc temps de se rendre chez le gouverneur, qui réunit ce soir la société de Québec. Nous accompagnez-vous, Robert?

— Non, général, rien ne m'attire à ce bal; puis il ajouta en souriant, se retournant vers le colonel. Personne ne sera attristé de mon absence.

— Vous ne le savez pas, répondit ce dernier.

— Mais vous, Félix, vous savez que mademoiselle Hortense de Roberval serait chagrine si vous n'y étiez pas.

De Raincourt sourit.

— Vous pensez ?

— J'en suis sûr.

— Alors, c'est pour ne pas la contrarier que j'y vais.

— Vous faites bien pour elle et pour vous.

— Pourquoi ne pas suivre mon exemple ?

— Non, je ne suis pas aimé, moi.

— Vous le serez, dit le général. Est-ce à vingt ans qu'il est permis de désespérer.

— C'est vrai ; mais ce soir j'ai plusieurs écrits à expédier pour M. de Bourlamaque.

— Allons, fit le marquis, je vois que nous ne pourrons vous décider. Au revoir donc. Venez, de Raincourt.

Demeuré seul, M. de Marville s'assit, laissa tomber sa tête dans ses mains et se plongea dans une rêverie profonde.

♣

CHAPITRE II.

AVANT LE BAL.

— Allons, maintenant, mademoiselle, donnez-moi ce pied mignon que je le chausse de ce charmant soulier de satin blanc. Bon, à présent, vous serez véritablement la plus belle du bal ce soir.

Ainsi parlait une grosse petite servante à sa maîtresse, mademoiselle Géraldine Auricourt, jolie jeune fille de dix-huit ans, aux grands yeux noirs, pétillant de malice, aux lèvres roses et mutines, aux cheveux d'or et bouclés, qui, vêtue d'une élégante robe de gaze blanche relevée de marguerites et de muguets, offrait à son miroir le plus délicieux portrait.

— Crois-tu, Madeleine, demanda-t-elle à sa servante, en souriant à sa glace, est-ce que vraiment je suis jolie?

— Mais, regardez-vous donc, mademoiselle, et vous n'aurez pas besoin de ma réponse.

— Ainsi, tu penses que je ne resterai pas toute la soirée clouée sur ma chaise? Pour la première fois que je vais au bal, cela ne serait pas très encourageant.

— En vérité, mademoiselle, si tous les blancs-becs qui vont se trouver chez le gouverneur vous laissent un seul instant de repos, il faudra qu'ils soient des satanés freluquets bien imbéciles.

— Tu es flatteuse, ma bonne Madeline, je deviendrais orgueilleuse si je te croyais, mais du moins, ce que je puis espérer, c'est de m'amuser un peu.

— Moi, j'en suis sûre.

Géraldine sourit et faisant une gracieuse révérence à sa glace :

— Oui, c'est ainsi que je ferai, si l'on me demande à danser : Avec plaisir, monsieur.

Et saluant de nouveau :

— Est-ce bien, Madeleine ?

— Parfait, mademoiselle, pas moyen de faire mieux.

— Oh ! que le gouverneur a eu une bonne idée de réunir la société de Québec ; comme je vais m'amuser. C'est délicieux un bal.

Heureuse comme toutes les jeunes filles pour qui la vie s'ouvre sous de riants aspects, Géraldine trépignait d'impatience depuis plusieurs jours pour ce bal ; quelle hâte elle avait eue de revêtir cette légère robe blanche qui la rendait si séduisante ; comme elle avait rêvé, flots de lumières, guirlandes de fleurs, tourbillons de danseurs et de danseuses, toilettes aux brillantes couleurs, musique aux accords harmonieux ; et combien ce jour qui devait combler ses vœux lui avait semblé lent à venir. Que de rêves, que d'illusions !

O jeunes filles, combien d'entre-vous avez poussé un soupir de tristesse, en songeant à vos illusions mortes ; combien de femmes au front déjà pâli, ont senti leur cœur se serrer au souvenir de cette première entrée dans le monde !

Le monde, quelle dérision ! quel vide dans cette foule qui vous entoure, dans ce monde d'indifférents qui vous prodiguent ces mille flatteries, ces compliments banals s'adressant à votre figure ou à votre toilette ; hélas ! combien peu ont regardé dans votre âme ; combien peu se sont inquiétés de connaître les ressources de votre esprit, les sentiments de votre cœur. Là, plus que partout ailleurs encore, on ne s'éprend que de ce qui brille. Cependant malgré tout ce que la vie pourra apporter de déceptions, quelle est la jeune fille qui n'a pas senti son cœur battre de bonheur à l'aurore de son premier bal ?

On est heureuse d'être jeune, d'être belle, d'être admirée, même par un indifférent, et toute peu coquette qu'est une femme, elle ne peut se défendre, de ce sentiment naturel de satisfaction né d'un compliment que son miroir lui a déjà dit être vrai, et dans le cerveau de Géraldine il n'y avait qu'enivrement et jouissance.

— Allons, dit-elle, s'élançant hors de la chambre, il faut que j'aille prévenir mon père que je suis prête, et lui montrer ma toilette.

Chantant un joyeux refrain, elle descendit rapidement l'escalier et fit irruption dans le cabinet de son père le docteur Auricourt, qui, en ce moment, était occupé à parcourir un ouvrage médical; il releva soudain les yeux et un sourire doux illumina sa physionomie pensive. A le voir ainsi regarder Géraldine, il était aisé de deviner que cet homme n'avait qu'une affection au monde, son enfant. En effet il ne vivait que pour sa fille.

Au printemps de sa vie, après une heureuse union, le docteur Auricourt s'était vu subitement enlever une compagne chérie. Brisé par cette perte, il résolut de quitter la France où tout lui rappelait son bonheur perdu. Il voulait oublier. Il fallait mettre la distance, les mers, les océans entre les jours de félicité et les jours de douleur. Une vie nouvelle s'ouvrait devant lui; dans un monde nouveau il la commencerait; il la consacrerait toute entière à ce petit être faible et chétif que lui avait légué celle qu'il pleurait.

Avec ce dévouement des âmes impressionnables, ce père malheureux avait déversé sur sa fille tant de tendresse, l'orpheline avait grandi tellement choyée, tellement aimée, que la perte de sa mère s'était à peine fait sentir.

Le docteur possédait une belle fortune, considérablement augmentée par son travail. Ayant apporté dans ses relations avec tous, cette droiture, cette franchise,

appartenant aux hommes d'élite, il jouissait d'une grande considération; on l'aimait, on le respectait.

— Regarde, père, s'écria mademoiselle Auricourt en pirouettant sur son talon, je suis jolie, n'est-ce pas?

— Jolie! répondit-il en regardant sa fille avec amour, petite folle, est-ce à moi que tu fais cette demande, je ne pourrais te donner une réponse affirmative; mais jolie ou non, je t'aime ainsi.

Et, l'attirant à lui, il l'embrassa.

— Géraldine, mon enfant, tu ne penses pas partir maintenant, il est à peine huit heures.

— Lorsque vous aurez terminé votre toilette il sera grandement temps, car si nous partions plus tard, nous perdrions plusieurs danses.

— Quel dommage, dit le docteur en souriant, je ne danse plus moi; mais, puisque tu le veux, je vais faire un bout de toilette.

Géraldine attendit avec une grande impatience. Enfin, M. Auricourt fut prêt. Une voiture attendait, la jeune fille y monta lestement suivie de son père. Les chevaux furent fouettés et partirent à grand train.

☘

CHAPITRE III

COMPLOT ET BAL.

Assis au pied de la citadelle, un Huron jetait sur le drapeau fleurdelisé, flottant au-dessus de sa tête, un regard de feu.

— O! visage pâle, disait-il, d'une voix sourde, c'est toi qui m'enlève l'amour de celle que j'aime. Non content d'être venu dans notre pays, nous chasser comme de viles bêtes des forêts de nos pères, des lieux qui nous ont vu naître, tu pénètres jusque dans nos familles pour nous enlever le cœur de nos femmes. Oui, Fleur-du-Printemps, ce soir m'a repoussé, me disant: Va-t-en, celui qui est tout pour moi, c'est le visage pâle, celui qui m'a sauvée. Et son œil noir brillait dans l'ombre. Elle était belle et fière, et moi, la regardant, je dévorais en silence la haîne et l'amour qui consumaient mon cœur. Mais j'ai juré ta perte, visage pâle, oui tu périras sous mes coups.

— Tu as raison, mon frère, dit tout-à-coup une voix. Alléonémi, (tel était le nom de l'Indien) tressaillit. saisit son tomahawk et regarda autour de lui. Un homme était debout à ses côtés.

— Mets bas ton arme, reprit l'inconnu, qui n'était autre que le chevalier Gontran de Kergy, je suis un ami qui vient te dire: L'heure est venue, je t'apporte la vengeance.

—Toi, tu ne connais pas mon ennemi, comment peux-tu servir ma haine?

— Je le connais, le vicomte Robert de Marville, lieutenant dans l'armée française.

— Comment le sais-tu ?

— Comment ? parce que j'étais présent il y a un mois au sauvetage de Fleur-du-Printemps qui allait être engloutie sous les flots, lorsque Robert de Marville s'élança à la nage et la ramena au rivage.

— Oui, grommela Alléonémi. Mais que veux-tu me dire toi ?

— Demain, reprit le chevalier, à la tombée de la nuit, M. de Marville passera sur le chemin Saint-Foye, pour aller à Lorette, où M. de la Naudière l'attendra ; mets-toi en embuscade pour épier son passage, dès qu'il paraîtra, fais feu sur lui, si toutefois tu sais manier cette arme.

Il tendit un pistolet à Alléonémi. Celui-ci le prit avec vivacité.

— Je ne manque jamais le but.

— Alors tout est pour le mieux, tu compteras un ennemi de moins, un ami de plus, et le cœur de Fleur-du-Printemps te reviendra.

Le chevalier tirant une bourse de son gousset, la tendit à l'Indien. Celui-ci recula avec fierté.

— Garde ton or, je veux ma vengeance, si tu dis vrai, si demain Robert de Marville passe sur le chemin Sainte-Foye. Alléonemi n'oublie pas un service, compte sur moi.

— J'accepte, fit Gontran. Au revoir, donc, et bonne chance.

Puis, tournant sur ses talons, il s'éloigna.

— Ah ! de Marville, murmura-t-il, mon tour est venu, tu ne seras pas longtemps mon supérieur dans l'armée.

Au bout de quelques pas il s'arrêta ; une ombre venait de paraître devant lui.

— Tiens, c'est vous, de Vergor ?

— Précisément, mon cher, où allez-vous donc ?

— Chez le gouverneur.

— Moi aussi, nous ferons route ensemble alors.

Bras dessus, bras dessous, ils se dirigèrent vers la rue Saint-Louis où le marquis de Vaudreuil avait choisi la salle de bal à l'endroit occupé il y a quelques années par l'hôtel Russell.

Les invités arrivaient en grand nombre. La salle était presque remplie. Une dizaine de jeunes gens groupés à la porte principale s'amusaient à critiquer la toilette et la figure de chaque dame faisant son entrée.

— Regardez-donc, cette jeune fille, disait M. de Blois, jeune homme maigre et élancé, à la physionomie insignifiante, se donne-t-elle des airs avec son minois chiffonné et sa toilette ébouriffante.

— Tiens, fit un second, elle ne te plaît pas, tu changeras d'opinion quand tu sauras qui elle est. C'est mademoiselle de Montfort, l'une de nos plus riches héritières.

— Oubliez ce que j'ai dit alors, une belle dot embellit bien et je vous demanderai la faveur d'une présentation.

— Certainement, très cher.

— Voyez, mes amis, dit un troisième ayant nom Louis DuVal, madame Grosbois est-elle pimpante ce soir, ma foi, on dirait qu'elle se trouve jolie, je vous dis qu'elle en a une dose de prétention celle-là, c'est à n'y pas tenir. Ah ! les femmes, les femmes, c'est décourageant, en ont-elles des goûts extravagants, leur amour du luxe et de la dépense m'a toujours éloigné du mariage, voilà pourquoi, je suis encore célibataire bien que j'approche la quarantaine.

— Vous ne manquez pas de prudence, lui répondit M. de Beaumont ; mais vous qui paraissez si bien connaître cette dame, dites-moi qu'elle est la jeune personne qui l'accompagne. Elle est belle.

— Oui, elle n'est pas mal, mais c'est pitoyable, elle n'apportera à son mari que beaucoup de coquetterie sans le sou.

— Elle me plaît et je serais charmé de faire sa connaissance.

— Quant à cela, je ne m'y oppose pas. Tenez, mon cher d'Estimauville, continua Louis, s'adressant à un jeune homme de vingt-six ans, aux regards mélancoliques; voici mademoiselle Lemoyne, une de nos belles Québecquoises. Elle réunit aux grâces les meilleures qualités; par malheur ses parents ne lui laisseront pas beaucoup d'écus, ayant une grande famille. Vous qui avez des sentiments romanesques, je vous conseille de faire la cour à mademoiselle Lemoyne, car à tout prendre, c'est une charmante personne, j'ai eu maintes occasions d'apprécier son esprit, si je ne m'étais tenu sur mes gardes, je serais tombé amoureux. Mais vous connaissez mes théories sur l'amour: je crois qu'une chaumière et un cœur ne font que dans les romans.

— Qui peut prévoir l'avenir? murmura M. d'Estimauville en regardant mademoiselle Lemoyne.

— Ah! jeunes gens, jeunes gens, comme vous y allez, fit en ce moment M. d'Eschambeault, agent de la Compagnie des Indes, prenez garde de vous tromper dans vos calculs. On voit plus souvent le bonheur habiter sous les toits de chaume que dans les palais somptueux.

Et il s'éloigna. Ces paroles plongèrent les critiques pour un instant dans le silence. Cependant il fut bientôt rompu par M. de Blois. Se penchant vers Louis, il lui demanda quelles étaient les deux charmantes personnes qui s'avançaient.

— Ici, pas de remarques, elles sont tout-à-fait élégantes et mises avec goût. La plus grande est mademoiselle de Roberval, l'autre m'est inconnue.

— Mademoiselle de Roberval, reprit de Blois, n'est-elle pas fiancée au colonel de Raincourt?

— On le dit, mais tout bas, le tuteur, M. de Carre n'est pas pour ce mariage, il préfèrerait devenir l'époux de sa pupille.

— Parbleu ! il n'a pas mauvais goût.

En effet, il n'avait pas mauvais goût ce tuteur, car, Hortense de Roberval était bien la femme capable d'inspirer les sentiments les plus vifs. Elle possédait les séductions irrésistibles d'une beauté diaphane. Elancée, à la taille d'une gracilité d'enfant, à la chevelure d'ébène, aux yeux d'un bleu de ciel d'Orient, à la peau blanche et mate, au sourire doux et triste comme si déjà le malheur eut posé sa griffe noire sur sa tête fière et gracieuse. Cette jeune fille avait un charme irrésistible dans tous ses mouvements ; dans toute sa personne cet attrait mystérieux qui fait rêver au bonheur. Aussi cette enfant avait fait naître dans deux cœurs un sentiment d'amour bien différent. Son tuteur, M. de Carre, l'aimait avec toute la cupidité d'une nature vile et sans vertu, tandis que le colonel de Raincourt apportait dans la tendresse qu'il lui vouait tout le dévouement, tout le désintéressement de ceux qui savent véritablement aimer.

Orpheline à seize ans, Hortense s'était vue tout à coup sous la tutelle d'un homme pour lequel elle ressentit bientôt une vive antipathie, reconnaissant, hélas ! combien celui qui remplaçait près d'elle les parents, les plus tendres, était indigne de la confiance que ces derniers avaient placée en lui.

M. de Carre convoitant la main et la fortune de sa pupille l'avait isolée de toutes ses relations, dans la crainte de rencontrer quelque obstacle à ses desseins. S'étant aperçu que la jeune fille n'était pas indifférente aux attentions de M. de Raincourt, ancien ami de sa famille, il lui fit défendre sa porte. Cependant Hortense, à l'insu de son tuteur, put revoir plusieurs fois le colonel, et dans l'une de ces entrevues ces deux êtres, si bien faits pour se comprendre, se fiancèrent aux pieds de la madone, dans la Sainte Chapelle, un jour qu'il y avait

du bleu dans le ciel et que le soleil se jouait à travers les fenêtres de l'église.

Quelque temps après, M. de Carre annonçait brusquement à Hortense qu'il partait pour l'Amérique et l'amenait. Quitter la France, s'éloigner peut-être pour toujours de celui qu'elle aimait, aurait été pour la jeune fille une douleur immense, si un billet ne lui fut mystérieusement parvenu, quelques jours avant son départ, sur lequel elle lut ces mots: Je pars aussi.

Le colonel de Raincourt faisait partie des troupes que Montcalm emmenait au Canada et quelques mois plus tard les deux fiancés se retrouvaient à Québec.

M. de Carre conservant toujours l'espoir de devenir l'époux de sa pupille se montrait pour elle attentif et prévenant, tout en la surveillant étroitement afin d'empêcher une rencontre entre elle et le colonel dont il apprit avec déplaisir l'arrivée en Amérique, mais Hortense trompa sa vigilance. En arrivant à Québec elle fit la connaissance de Géraldine, qui devint bientôt sa plus chère amie, ce fut chez mademoiselle Auricourt qu'elle revit le colonel, qui était en relations intimes avec le docteur.

Au moment où nous présentons Hortense à nos lecteurs, la jeune fille a dix-neuf ans.

— Ainsi, disait-elle à Géraldine, tu n'as pas vu M. de Raincourt depuis huit jours? Crois-tu du moins qu'il vienne au bal ce soir?

— Sans doute, qui pourrait le retenir lorsqu'il sait que tu es ici.

— Géraldine, tu ne peux croire combien je souhaite sa présence, combien aussi je la redoute.

— Que veux-tu dire.

— Oui, je crains de le rencontrer ce soir, parce que M. de Carre est ici. S'il apprend que j'ai renouvelé connaissance avec le colonel, toutes mes actions seront épiées davantage, on ne me laissera plus un instant de

liberté. Mon tuteur s'est douté que je le rencontrais chez vous, voilà pourquoi tu ne m'as pas vue depuis deux semaines.

— Je te plains; à ta place, je me moquerais bien de mon tuteur.

— Cela n'est pas aussi facile que tu le penses.

Hortense achevait à peine ces paroles qu'elle tressaillit et une vive rougeur couvrit ses joues pâles. On venait d'annoncer le général Montcalm. Le marquis entra dans la salle suivi du colonel de Raincourt, celui-ci apercevant les deux jeunes filles, d'un pas rapide se dirigea vers elles, les salua et prit place à côté d'Hortense.

La musique se fit entendre et la danse commença. Géraldine, dans le ravissement, voyait tous ces fronts rayonnants, ces regards joyeux, ces sourires épanouis, il lui semblait être transportée dans les régions féeriques où tout est enchantement, elle était impatiente de se mêler à la foule. Ses désirs furent bientôt satisfaits, de Kergy (son cousin) vint lui demander de danser avec lui. La jeune fille accepta et disparut dans le tourbillon des valseurs. Hortense demeura avec de Raincourt.

— Combien les jours m'ont semblé longs, dit-elle, depuis deux semaines que je ne vous ai vu, j'ai vécu dans une terrible anxiété, et dans mon triste isolement, je craignais presque que vous m'eussiez oubliée Vous m'aimez toujours, n'est-ce pas, Félix?

— Hortense, comment pouvez-vous vous arrêter à l'idée qu'il me fut possible de vous oublier une seule minute? ne savez-vous pas que vous êtes plus que ma vie, j'ai mis en vous toutes mes affections, toutes mes tendresses et si je n'avais l'espérance qu'un jour les obstacles qui nous séparent ne soient brisés, l'existence n'aurait plus aucun but pour moi.

— Pardonnez-moi, mon ami, vous savez combien vite s'effraie la femme dans ses moments de faiblesse, lors-

que celui qui lui est cher n'est pas là pour la rassurer. Cette surveillance de chaque heure qui m'entoure, m'énerve et parfois m'enlève toute raison, c'est alors que les idées les plus folles hantent mon cerveau et j'aime à vous entendre répéter que je me tourmente sans cause.

Le colonel pressa la main de la jeune fille.

— Pauvre enfant, je ne puis vous en vouloir, vous m'êtes trop chère pour cela; mais dorénavant, il faut m'écouter et ne plus s'arrêter à ces pensées noires qui vous affectent et nuisent à votre santé déjà trop ébranlée, hélas! par les cruelles émotions du passé. Il faut penser plutôt, que le temps n'est pas éloigné où plus rien ne nous séparera. Alors, Hortense, soutenue par mon dévouement, vous n'aurez plus aucune crainte, je verrai revenir sur vos joues pâlies les fraîches couleurs d'autrefois, qui vous seyaient si bien: j'entendrai avec le même plaisir le rire si joyeux que vous faisiez retentir jadis dans le château de votre père. Ce sera ma petite Hortense de quinze ans renaissant à la vie, à la santé, j'aurai pour vous toutes les tendresses, et les affections qui vous ont été ravies, je veux toutes les remplacer dans votre cœur.

— Félix, vous êtes tout pour moi. Je n'aurais pas survécu à la mort de mes parents si vous n'eussiez été près de moi, si chaque jour de ma vie je n'eusse senti s'accroître pour vous ce sentiment unique qui s'était emparé de tous les battements de mon cœur, et plus je lisais dans votre âme, plus je comprenais que désormais l'existence serait impossible pour moi si votre tendresse venait à me manquer. Voilà pourquoi je m'effraie si vite. Il sera si grand ce bonheur de ne plus nous quitter, de n'être plus séparés; il me semble parfois qu'une telle félicité ne peut appartenir qu'au ciel.

Elle s'arrêta et un nuage passa sur son front.

— Qu'avez-vous? demanda de Raincourt, avec inquiétude.

Hortense ne répondit pas. Félix aperçut M. de Carre. Il passait devant eux et lança un regard sévère à sa pupille. Le colonel comprit.

— Pourquoi vous troubler ainsi; ne suis-je pas là pour vous protéger. Qu'importe qu'il sache aujourd'hui ou demain que nous nous aimons.

— Vous avez raison, Félix, mais je n'ai pu réprimer un sentiment de crainte en le voyant. Dorénavant, je veux être plus courageuse.

Le bal était dans tout son éclat. Chacun avait, pour le moment, oublié les difficultés qui entouraient la Nouvelle-France. Officiers et fonctionnaires chassaient pour un instant les préoccupations qui les hantaient au sujet de la colonie, afin de jouir uniquement de la société des spirituelles françaises et canadiennes réunies dans la salle.

Géraldine, recherchée et admirée, eut un véritable succès et revint chez elle parfaitement enchantée de sa première entrée dans le monde.



CHAPITRE IV.

COMMENT ROBERT FIT CONNAISSANCE AVEC GÉRALDINE

La neige avait cessé de tomber, le soleil se levait radieux. Cependant le vent soufflait encore avec violence et les énormes glaçons qui demeuraient suspendus aux branches des arbres, bordant le chemin Sainte-Foye, attestaient que la rigueur de la température n'avait pas changé. La route enneigée s'étendant au loin était veuve de passants. Seule, une jeune personne, enveloppée dans un épais manteau de fourrure, parcourait d'un pas rapide ces lieux solitaires. De temps en temps elle ramenait sur son visage les plis de son voile, et resserrait autour de sa taille l'ampleur de son manteau. Sa démarche légère laissait à peine sur la nappe resplendissante qu'elle suivait l'empreinte de son passage. Parfois, elle frappait le sol de son pied avec impatience.

— Pauvre Hortense, murmura-t-elle, elle m'a bien dit que sa liberté était perdue. Quelle honte de n'avoir pas voulu me la laisser voir aujourd'hui; son tuteur craignait sans doute que je ne lui parlasse du colonel; mais, patience, M. de Carre, je me ris de vos défenses, je saurai bien parvenir jusqu'à votre pupille et être, s'il le faut, messagère entre elle et M. de Raincourt.

Tout en monologuant ainsi, Géraldine, car c'était elle, était arrivée devant une jolie maison enclavée dans un bosquet d'arbres, qui en été devaient lui faire un rideau de leur feuillage touffu, la cachant comme un nid d'alouette au milieu des moissons. C'était la demeure du docteur Auricourt.

Géraldine frappa. On vint aussitôt lui ouvrir.

L'intérieur du logis était meublé avec luxe. Le docteur en quittant sa patrie avait voulu s'entourer de tout le bien-être possible pour sa fille. Une infinité d'objets d'art, de statues, de peintures de maîtres avaient été transportés en Amérique et ces mille riens dont la femme élégante aime à s'environner, placés avec goût se retrouvant dans les différentes pièces de la maison la rendaient on ne peut plus attrayante.

En entrant dans le grand salon on se disait en admirant l'ensemble: Il doit faire bon de vivre ici. Dans un coin sur un joli meuble d'acajou, se retrouvaient nos poètes les plus célèbres, nos auteurs les mieux choisis; plus loin, une harpe et une guitare; à l'autre extrémité un pupitre sur lequel reposaient un encrier en argent ciselé, deux chandeliers de même métal, un coupe-papier en nacre; dans l'embrasure de la croisée une table de porphyre soutenant un buste en bronze de Louis XIV. Les meubles de brocatelle aux riches couleurs, genre Renaissance, placés soit dans une alcôve, soit près de l'immense cheminée où flambait un feu brillant, semblaient inviter aux douces causeries; et malgré la froide saison il y avait dans la chambre plusieurs vases remplis de fleurs répandant un parfum doux et suave. Jamais Géraldine n'oubliait de soigner tout particulièrement ces belles fleurs qu'elle aimait tant et qui faisaient de son salon un lieu charmant.

L'âme poétique de la jeune fille avait la passion des beautés de la nature et à cette époque où tout est mort, où la terre a revêtu son blanc linceuil, plus que jamais elle sentait le besoin de voir autour d'elle cette verdure de l'été qui nous donne l'illusion des beaux jours.

Cette enfant rieuse, si bien douée de la Providence, dont l'enfance avait été entourée de tout le bien-être possible, de toute la tendresse qu'une affection immense

sait donner, avait cependant, malgré le bonheur dont elle jouissait, des heures de mélancolie profonde. Ces tristesses sans cause qu'éprouvent infailliblement les âmes trop sensibles, elle les ressentait vivement et alors elle se disait: Pourquoi suis-je triste; que me manque-t-il? Rien, apparemment, elle ne savait pas encore qu'un jour viendrait où une voix aimée lui ferait comprendre qu'il lui manquait alors une part de son âme; qu'elle cherchait sans le savoir dans ses moments de rêverie cet être qui saurait achever sa pensée, celui enfin sans qui la femme tendre et aimante ne peut être véritablement heureuse, car il lui faut ici-bas cette union de sentiments, cette sympathie mystique qui font de deux âmes une seule âme.

Voilà ce qui lui manquait, et voilà ce que dans son innocence elle ne comprenait pas encore, car l'affection de son père avait jusqu'ici rempli toute son existence. Cette nature vive, impressionnable s'agitait dans l'attente de l'inconnu, aussi déversait-elle le trop plein de son âme sur tout ce qui l'entourait. C'étaient ses fleurs qu'elle aimait, c'était sa peinture, c'était sa musique, sa harpe dont elle faisait vibrer les cordes avec une harmonie d'artiste; elle chantait et sa voix avait des accents qui faisaient tressaillir, quelquefois aussi ce chant finissait dans un sanglot.

Le docteur Auricourt s'était effrayé de cette mobilité d'impressions chez sa fille; mais il avait bientôt compris qu'aux natures ardentes les larmes sont parfois un soulagement bien doux.

Ce soir-là, comme d'habitude, Géraldine et son père sont réunis au salon, la première raconte avec indignation comment elle a été éconduite chez M. de Carre, dans l'après-midi.

— Quelle triste existence pour ma pauvre Hortense, dit-elle, croyez-vous, père, que l'on ne pourrait intervenir afin de lui faire rendre plus de liberté?

— Ma chère enfant, ces affaires personnelles sont extrêmement délicates. M. de Carre n'est pas un homme aisé, je crois que nous gâterions les choses davantage en voulant y remédier; en France, il serait facile de lui faire entendre raison, mais ici tout est si différent, ce n'est pas le droit qui prime.

— Cependant, père, je ne comprends pas que le tuteur d'une personne bien élevée, ait le droit de la tenir prisonnière chez lui, et que cela puisse se faire dans un pays civilisé.

— Que veux-tu? Parfois les pays civilisés sont ceux où il se passe les choses les plus irrégulières.

— Eh bien! moi si j'étais homme d'Etat, je ne permettrais pas qu'une injustice puisse se commettre dans le pays que je gouvernerais, je serais là-dessus d'une sévérité draconienne, il me semble que les Français sont assez galants hommes pour se lever en masse et protester lorsqu'on opprime une femme.

En parlant ainsi les grands yeux noirs de la jeune fille brillaient comme de véritables diamants, sa figure délicate était empreinte d'un cachet de résolution surprenant chez un être aussi frêle. Le docteur la regardait avec intérêt.

— Tu ferais, sans doute, un bon législateur, dit-il, en souriant.

— Peut-être; mais puisque je ne puis en être un et que les hommes n'ont ici aucune influence, je trouverai bien le moyen d'aider ma pauvre amie lorsqu'elle est dans la peine.

A cet instant un violent coup de marteau à la porte d'entrée, vient interrompre l'entretien.

Un domestique accourt prévenir le docteur que deux hommes, portant un blessé le demandent. Le chirurgien se rend à la hâte dans son bureau où l'inconnu vient d'être déposé.

— Quel est cet homme? demande-t-il à ceux qui l'ont apporté.

— Nous l'ignorons, monsieur, répond l'un d'eux, nous l'avons trouvé évonoui dans le chemin, près d'ici, baignant dans son sang.

— Mais, c'est un assassinat!

— Probablement. Lorsque nous sommes arrivés sur les lieux les assassins s'étaient enfuis.

Le médecin examine attentivement le malade.

— La blessure est grave, peut-être mortelle. Néanmoins je veux espérer, mais il ne faut pas le transporter de nouveau, je vais le garder ici.

M. Auricourt appela Madeleine et lui ordonna de préparer un lit. La chambre fut bientôt prête. On y transporta le blessé. Après avoir pansé la blessure le docteur descendit préparer quelques médicaments, laissant sa fille auprès du malade.

Géraldine assise au chevet du lit contemplait le visage pâle de l'inconnu. C'était un homme dans la première jeunesse, de haute stature, au teint basané. Une grande douceur était répandue sur ses traits délicats et il eut peut-être paru efféminé si le feu de ses yeux bleus foncés, maintenant cachés sous ses paupières, n'eut donné à sa physionomie une énergie virile.

Plus Géraldine examinait le jeune homme (que nos lecteurs ont sans doute reconnu pour Robert) plus elle était charmée de cette figure. Poussée par un sentiment dont elle ne se rendit pas compte, la jeune fille tomba à genoux et pria Dieu de conserver les jours de cet inconnu.

A ce moment, Robert poussa un profond soupir et ouvrit les yeux. En apercevant Géraldine, un sourire passa sur ses lèvres décolorées.

— Je rêve, n'est-ce pas, et vous êtes un ange.

— Non, vous ne rêvez pas; je ne suis pas un ange,

mais vous êtes chez des personnes qui feront tout en leur pouvoir pour vous soulager.

— Je suis donc malade?

Ce disant, il essaya de se soulever; mais il poussa un faible cri et retomba inanimé sur son oreiller.

— Mon Dieu, s'écria la jeune fille, il est mort.

Hors d'elle-même, elle appela. Le docteur monta précipitamment.

— Voyez, père, dit Géraldine, à travers les larmes, qu'elle ne pouvait retenir, il est revenu à lui, a prononcé quelques paroles, puis il a expiré.

Le médecin examina Robert.

— Il n'est pas mort, ce n'est qu'un second évanouissement.

— Comme j'ai eu peur, fit-elle, s'appuyant toute tremblante sur l'épaule de son père.

— Allons, allons, mon enfant, il ne faut pas s'impressionner de la sorte; j'ai eu tort de te laisser seule ici. Va te reposer maintenant. Madeleine et moi veillerons.



CHAPITRE V.

A LORETTE

Dix heures.

La lune lance d'un œil tremblant ses pâles rayons sur la jeune Lorette. Le vent d'hiver souffle à travers les forêts, interrompant seul le morne silence qui règne dans ces lieux, et vient s'éteindre en un souffle plaintif aux pieds des sapins verts, que couvre aujourd'hui un éclatant manteau de neige. Un air de désolation règne dans la plaine; le givre couvre de son frimas les maisonnettes des sauvages, que domine de sa flèche gracieuse le clocher de l'église. Non loin, le murmure de la chute fait entendre, telle qu'une voix de poitrinaire, le bruit de ses eaux épaissies des rigueurs de la saison. Lentement, dans le ciel, une à une se lèvent les vacillantes étoiles et dans un coin plus sombre s'amoncellent des flocons de nuages; il y a cependant dans cette froide nature quelque chose de saisissant et de grandiose.

Debout, appuyée à la porte de son wigwam, une jeune Indienne contemple les rayons fuyants de l'astre des nuits. Son visage étincelle de hardiesse et d'intelligence, ses yeux noirs brillent d'un vif éclat. Elle est enveloppée dans les plis d'une tunique bleue, serrée à la taille par une guirlande de coquillages. A son côté pend un carquois et plusieurs flèches. Sur ses épaules flotte la couverte nationale, ses poignets sont entourés d'anneaux de fausses perles, des mitasses grises emprisonnent ses jambes fines et nerveuses. Un énorme levrier blanc tacheté de noir est couché à ses pieds.

La jeune fille tient toujours ses yeux fixés au firmament; de temps en temps un soupir soulève son sein: enfin un nom s'échappe comme un souffle de ses lèvres: Robert.

A ce murmure le chien relève la tête et pousse un gémissement; l'Indienne abaisse ses regards vers l'animal.

— Paix, Couma, dit-elle en passant sa main sur sa tête, pourquoi ce cri accroit-il les craintes de la fille du grand chef? L'Esprit des songes est venu la nuit dernière, il a troublé le cœur de Fleur-du-Printemps. Je crains quelque malheur pour le visage pâle, ce sinistre hurlement m'a fait tressaillir. Je crains l'avenir; un instant le soleil a brillé; mais d'épais nuages couvrent maintenant ses rayons pour moi. Pourquoi aimer encore? pourquoi lutter contre le présage? Oh! soumets-toi, Fleur-du-Printemps, il ne faut pas espérer, un abîme ne nous sépare-t-il pas? nous ne sommes pas de la même race. Jamais, jamais un visage pâle n'aimera une Indienne; va cacher ta douleur au fond des bois; le cri des bêtes féroces répondra à ta voix, le mugissement des vagues sera l'écho de ton chagrin; mais lui ne sera pas témoin des larmes que tu verses!

En proie à un profond découragement elle laissa tomber sa tête dans ses mains et demeura plongée dans une rêverie amère.

Fleur-du-Printemps avait reçu une assez bonne éducation au couvent des Ursulines où elle avait passé quelques années. Ses connaissances l'avaient rendue grande aux yeux de sa tribu; on la consultait sur toutes les affaires importantes; on l'admirait pour son courage, son adresse à tirer l'arc, son intrépidité dans les dangers. Elle marchait à la tête de leurs partis de guerre et sa présence les rendait forts. Mais depuis un mois, Fleur-du-Printemps n'était plus la même; fuyant la compagnie des siens, on la voyait toujours

seule, errant dans les forêts, ou sur les bords du fleuve, assise sur un rocher et regardant d'un œil morne la nappe blanche qui s'étendait sur les eaux. Fleur-du-Printemps aimait, Fleur-du-Printemps était malheureuse.

La noble conduite de Robert de Marville avait inspiré à cette nature ardente un amour passionné pour le jeune homme, et elle recherchait la solitude afin de nourrir son cœur de sa pensée et se bercer d'une espérance qu'elle n'avait pas.

Soudain, Fleur-du-Printemps releva la tête, Alléonémi était près d'elle.

— Pourquoi rester ici, Fleur-du-Printemps, l'air est froid, le vent souffle, toute la tribu est entrée.

— Laisse moi dans la solitude, j'aime le calme qui m'entoure.

— Fleur-du-Printemps, pourquoi me repousser ainsi ? autrefois si tu ne me répondais pas, du moins tu écoutais mes paroles ; mais aujourd'hui tu me repousses, moi qui voudrais que tu viennes habiter mon wigwam.

Il essaya de passer son bras sous la taille de la jeune Indienne. Elle lui lança un regard sévère et se rejeta en arrière.

— Laisse-moi, va-t-en, ou demain mon père te chassera de la tribu. Ne viens plus m'importuner de tes plaintes, tu sais que je ne t'aime pas et ne pourrai jamais t'aimer.

Le sauvage fronça ses épais sourcils, un éclair de haine brilla dans ses yeux fauves.

— Ah ! tu ne m'aimes pas ! Eh bien ! apprends que celui que tu adores est maintenant cloué sur un lit de douleur ; il est blessé gravement, il va mourir. Aime-le, mais ton amour va descendre dans la tombe. Tu trembles à présent, tu crains pour lui, tu souffres ; je

suis content, tu endures les tortures que tu me fais subir.

— Tu mens, non, il n'est pas blessé, non il ne mourra pas ; c'est seulement pour déchirer mon cœur que tu parles ainsi ; mais prends garde.

— Tu ne me crois pas, eh bien ! va demander à l'armée française ce qu'est devenu le lieutenant de Marville.

— Oui, j'irai, s'il est blessé, s'il est mourant, je le sauverai. J'ai appris d'une vieille Iroquoise la vertu secrète de plusieurs plantes ; si le moment est venu je les emploierai, il survivra pour que je l'aime et je l'aurai sauvé.

Disant l'Indienne s'élança, rapide comme une flèche, dans le sentier qui s'étendait devant elle. Sa course ne se ralentit que lorsqu'elle eut atteint la petite chûte. Là elle s'arrêta tout à fait et retenant les palpitations de son cœur, elle regarda d'un œil hagard les eaux bouillonnantes.

— L'esprit des songes ne m'avait pas trompée, dit-elle, et des larmes abondantes coulèrent sur ses joues brunes ; mais les essuyant aussitôt elle reprit sa course et s'engagea dans la côte qui sépare les deux Lorettes.



CHAPITRE VI

FLEUR-DU-PRINTEMPS PAIE SA DETTE

Deux semaines se sont écoulées. Pénétrons de nouveau dans l'appartement où est retenu Robert de Marville.

Il dort en ce moment. Ses traits sont empreints d'une grande souffrance et de temps en temps son sommeil est agité par des secousses nerveuses. Près de lui prie Géraldine agenouillée, sa prière est souvent interrompue, elle regarde le jeune homme et pousse de profonds soupirs. Robert est condamné. M. Auricourt n'a plus d'espoir. La jeune fille ne peut penser à cette sentence sans frissonner. Depuis deux semaines elle a veillé le malade avec sollicitude, chaque jour elle a pris plus d'intérêt à sa personne; les plus petits changements dans la maladie l'ont remplie tour à tour de crainte ou d'espérance. Ses soins pour lui sont devenus de plus en plus assidus, il lui semble que ce jeune homme elle l'a toujours connu, elle ne peut plus s'éloigner de son chevet. Elle l'a soigné avec cette tendresse féminine des âmes impressionnables, et plus elle s'est dévouée pour lui, plus elle a senti son cœur s'émouvoir au moindre changement dans son état. Pourquoi, pourquoi ne pourrait-on le sauver. Son père lui a avoué avoir perdu toute espérance, serait-il possible qu'un jour elle ne le verrait plus?

— Mon Dieu, murmure-t-elle avec angoisse, en joignant les mains, sauvez-le, vous seul êtes tout puissant.

Puis elle attache avec douleur ses regards sur ce pauvre visage que la souffrance a tant pâli, sur ces

membres amaigris. Quelle différence depuis le jour où la première fois elle l'a vu ! Il lui semble que des mois se sont écoulés depuis cette heure où elle s'est constituée garde-malade à son chevet, tant l'anxiété dans laquelle elle vit est grande depuis que l'état du jeune homme est désespéré.

Pauvre enfant ! c'est le premier vrai chagrin qu'elle éprouve depuis qu'elle est au monde et sa personne en est transfigurée. Ce n'est plus la jeune fille folâtre et rieuse, c'est la véritable femme qui se révèle maintenant avec tout son dévouement et sa tendresse. Combien elle est charmante agenouillée à la tête du lit, vêtue toute de blanc, son abondante chevelure tombant sans art sur ses épaules l'inondant comme d'une auréole d'or, son visage aussi pâle que celui qu'elle contemple ; ses traits ont revêtu une expression sérieuse qui leur donne un attrait de plus et l'on croirait, la voyant ainsi, à travers la pâle lueur qui règne dans la chambre, apercevoir un ange consolateur envoyé de Dieu pour donner au pauvre malheureux sur la terre un souvenir du ciel. Oui, voilà bien le rôle que le Souverain Maître a confié à la femme ici bas : soulager la douleur voilà sa destinée, voilà ce qui la rend si séduisante.

Robert ouvre les yeux, ses regards rencontrent ceux de la jeune fille.

— Quoi, dit-il, vous êtes encore là, nuit et jour vous veillez. Ah ! c'est trop de bonté, vous vous fatiguez trop pour moi, je vous en prie allez prendre quelque repos, autrement c'est vous qui deviendrez malade.

— Je ne suis pas fatiguée.

Il prit la main de la jeune fille dans la sienne.

— Vous voulez me le cacher, mais votre main est brûlante, vous avez la fièvre ; ce serait abuser de votre bonté si je consentais à ce que vous demeuriez ici plus longtemps. Rendez-vous à mes désirs, allez vous reposer, je vous en prie.

Géraldine baisse les yeux pour cacher une larme, elle veut rester; il lui semble qu'à chaque parole du jeune homme la vie s'affaiblit en lui, mais elle n'ose insister.

— Eh bien! je vais envoyer Madeleine, tâchez de reprendre votre sommeil, je reviendrai demain, vous serez mieux j'espère, au revoir.

Lorsqu'elle eut quitté la chambre, Robert laissa échapper un gémissement.

— Que je souffre, je sens venir la mort. Pauvre enfant, elle croît que je serai mieux demain et chaque instant augmente mes souffrances, je ne voulais pas qu'elle fut témoin de ce que j'endure.

Il voulut se soulever, mais l'effort fut trop pénible, il retomba sur son oreiller privé de connaissance. Madeleine entrait. Elle le regarda et croyant qu'il dormait, s'assit dans un fauteuil où elle ne tarda pas à reprendre le sommeil que Géraldine avait interrompu en lui disant de venir veiller Robert.

Alors la soupente du lit se souleva lentement, une tête apparut, deux yeux noirs brillèrent et enfin la silhouette élégante d'une femme se montra. Elle se pencha vers le malade puis déposa un baiser sur son front.

— Non, Robert, tu ne mourras pas, murmura-t-elle en mettant la main sur son cœur, car je veille sur toi. Tu m'as sauvée, je me souviens. Tu as exposé ta vie pour moi, Robert, la fille du grand chef va payer sa dette.

Disant, l'Indienne tira de sa ceinture une petite fiole remplie d'une liqueur verte, l'ouvrit et laissa tomber plusieurs gouttes de son contenu sur les lèvres du jeune homme; ensuite elle débanda sa plaie, l'imbiba de cette même liqueur et replaça les bandages avec soin. Ceci fut fait avec une rapidité extraordinaire. Robert n'avait pas repris ses sens.

— A présent, fit Fleur-du-Printemps, la gangrène qui commençait va disparaître, dans quelques jours il sera en voie de guérison.

Puis se retournant, elle lui dit adieu dans un long regard de regret et quitta la chambre sans avoir été vue.

Le lendemain, lorsque M. Auricourt vint rendre visite à son malade il fut surpris du changement opéré chez lui. En le voyant, Robert lui dit:

— Cher docteur, il me semble être beaucoup mieux, je ne ressens que de faibles souffrances, hier encore je croyais tout fini, les douleurs que j'endurais étaient insupportables et aujourd'hui je me sens presque bien. C'est à vous que je devrai ma guérison.

M. Auricourt le regardait avec surprise, la veille il l'avait quitté mourant, et aujourd'hui il constatait une amélioration sensible dans son état.

— Je suis heureux du mieux que vous éprouvez, mon cher Monsieur,dit-il, mais ce n'est pas à moi que vous le devez, la science est pour rien dans votre guérison; la Providence seule a agi.

En examinant la plaie du jeune homme le docteur s'aperçut que les bandages avaient été déplacés. Il demanda à Robert s'il avait fait ce changement, sur sa réponse négative, il interrogea Madeleine et les autres domestiques, chacun répondit que ce n'était pas lui.

—Alors, lieutenant, il faut qu'inconsciemment vous en soyez l'auteur, dit le docteur.

Il fallut admettre cette supposition. Robert devint de mieux en mieux et tout le monde reprit sa gaieté dans la maison.

Le général Montcalm était monté à Montréal pour assister au départ pour le fort Georges, des troupes que commandait M. de Rigaud; ayant appris la guérison de son protégé qu'il avait laissé si mal, il lui écrivit une longue lettre dans laquelle il lui disait combien

il espérait avant peu le revoir à l'armée où l'on avait besoin de tous les gens de cœur et de courage.

En recevant ce témoignage d'affection et d'estime de son général, Robert fut vivement ému; et en parlant de cette lettre à Géraldine, il s'écria:

— Moi aussi, je devais partir pour défendre les intérêts de mon roi, mais, hélas! je suis retenu ici.

La jeune fille lui jeta un regard de reproche. Robert sentit qu'il l'avait affligée. Il prit sa main et allait s'expliquer, mais elle ne lui en donna pas le temps, retirant promptement sa main elle quitta la chambre et courut s'enfermer chez elle pour y cacher ses larmes.

— Folle que je suis de l'aimer, murmura-t-elle, lorsque je sais que son cœur est à une autre, ne l'ai-je pas entendu vingt fois dans son délire prononcer le nom d'Alice, qui m'apprenait que je ne serais jamais rien pour lui. Hélas! il faut réprimer les mouvements de mon cœur; il ne faut pas qu'il surprenne mon secret, s'il devinait mes sentiments, par noblesse il n'hésiterait pas à me faire un aveu qu'il croirait dû à la reconnaissance et qu'il pourrait regretter plus tard.

A partir de ce moment, Géraldine évita de se trouver seule avec Robert. Notre héroïne semblait le fuir; entrait-il dans la pièce où elle se trouvait, de suite la jeune fille avait un prétexte pour s'éloigner. Ces entretiens du soir qu'ils avaient eus ensemble jusqu'alors, et qui étaient remplis de charme pour tous deux, avaient cessé. Géraldine se hâtait de quitter la salle aussitôt après le souper et Robert restait en compagnie du docteur.

Cette conduite attristait le jeune homme, mais, pouvait-il se plaindre, n'avait-elle pas eu pour lui le plus noble dévouement. Parfois, de sa chambre lui parvenait les accords mélodieux de la harpe que Géraldine faisait vibrer avec tant d'expression; dans ces moments Robert regrettait le temps où il était cloué sur son lit

de douleur, car alors elle était sans cesse auprès de lui

Le jeune homme aurait voulu pouvoir quitter la maison du docteur, mais ses forces ne le lui permettaient pas encore et il n'osait exprimer ses désirs sachant que M. Auricourt s'y opposerait fortement.

A mesure que la santé lui revenait, il se sentait atteint d'un mal inconnu jusqu'alors et les souffrances morales le rendaient plus morne, plus abattu que ne l'avaient fait les douleurs physiques les plus cruelles.

Lorsque Robert apercevait Géraldine, son sang affluait vers son coeur, il voulait s'élancer vers elle, lui avouer son amour, la supplier de l'entendre; mais l'apparence froide de la jeune fille le glaçait, les paroles expiraient sur ses lèvres. Pour notre héroïne, elle avait perdu ses fraîches couleurs et son chant joyeux. La tristesse de Robert ne lui était pas inconnue; mais elle l'attribuait à l'ennui d'être éloigné de l'armée.

De Kergy venait fréquemment chez le docteur, il semblait avoir entièrement oublié la haine qu'il portait à Robert; à chaque visite il ne manquait pas de le féliciter sur sa guérison.

Géraldine recevait son cousin avec un semblant de joie. Aussitôt que le chevalier arrivait elle allait audevant de lui, riant et badinant comme si réellement elle était heureuse, elle passait la soirée entière avec lui, n'adressant que rarement la parole à Robert. Celuici les regardait en soupirant et quittait le salon.

— Elle est méchante, murmurait-il, pourquoi me torturer ainsi?

Il ne se doutait pas que Géraldine souffrait autant que lui, que sa gaieté était feinte, que du moment qu'il n'était plus là elle devenait distraite et n'avait plus de réponses aux questions de son cousin. Souvent aussi Gontran surprenait une larme aux bords de ses longs cils.

CHAPITRE VII

UNE LETTRE DU COLONEL.

Trois heures venaient de tinter à la jolie pendule qui ornait la cheminée du salon de M. Auricourt. Robert, à demi couché sur un divan, lisait ou plutôt paraissait lire, car un observateur en le regardant se serait vite aperçu que l'ouvrage qu'il tenait à la main ne captivait en rien son attention; ses regards se portaient sans cesse, dans une muette contemplation sur une gravure placée vis-à-vis de lui: ses yeux ne semblaient pouvoir se détacher de cette image représentant Géraldine dans tout l'éclat de sa beauté. Que d'éloquence dans ces regards! comme ils disaient bien: Vous avez toute mon âme. Et comme celle à qui il les adressait se serait sentie heureuse à cet instant si elle les avait surpris à son adresse. Mais il était seul dans la chambre, personne pour interrompre cette contemplation profonde où se mêlaient de si tristes pensées.

Pourquoi cette jeune fille qui l'avait soigné avec la tendresse d'une mère pour son enfant avait-elle changé tout à coup à son endroit? Il se rappelait ces mille riens si précieux pour lui, qui s'étaient passé lorsqu'il était aux prises avec la mort. C'était la douce tiédeur de son bras qu'il semblait sentir encore sur son cou lorsqu'elle soulevait sa tête défaillante; c'était le contact aimé de cette petite main qu'elle avait si souvent appuyée sur son front brûlant; et puis ses regards qu'elle avait attachés sur lui avec anxiété. Non, il ne se trompait pas, non ce n'était pas un rêve, ses yeux alors le lui avait bien dit: "Ne mourez pas car j'en

serais si malheureuse.” Oui, ils lui disaient tout cela, les yeux de la jeune fille, pourquoi tout avait-il changé, pourquoi cette indifférence maintenant, pourquoi cette froideur? était-ce pour lui faire comprendre qu'il ne devait plus songer à elle, qu'elle aimait ailleurs? Cette dernière pensée l'atteignit comme un dard, il se redressa comme pour lutter contre elle, la paleur de son teint devint plus grande, un profond soupir s'échappa de ses lèvres.

— Malheureux que je suis, suis-je donc destiné à toujours souffrir par mes affections les plus chères.

Et, se levant dans un moment de véritable découragement, il se dirigea vers la porte pour quitter cette pièce, où l'image de celle qu'il aimait lui faisait mal. Sur le seuil, il fut soudain arrêté, un jeune homme lui saisit la main en s'écriant:

— Ah! mon cher Robert, que je suis aise de vous retrouver si bien.

— Quoi! d'Estimauville, c'est vous. Vous arrivez du fort Georges?

— Oui, mon cher, je suis de retour aujourd'hui même.

— Et que fait-on en cet endroit?

— Rigaud n'a pu emporter le fort par escalade; mais nous avons exécuté la seconde partie de nos instruction, toutes les maisons aux environs du fort ont été brûlées, l'hôpital, les magasins, plusieurs bateaux, un grand nombre de chaloupes.

— C'est un grand pas.

— Oui, la résistance du fort sera moins forte la prochaine fois.

— Et vous venez ici?

— D'abord pour prendre de vos nouvelles. Je suis aussi porteur d'une lettre à l'adresse de Mademoiselle Auricourt de la part du colonel de Raincourt. Félix a des inquiétudes à l'égard de sa fiancée, il n'a reçu

aucune nouvelle depuis son départ, il suppose que ses lettres ont été interceptées et connaissant l'amitié qui unit Mlle de Roberval et Mlle Auricourt, il s'adresse à cette dernière, espérant qu'elle pourra faire parvenir sa missive à sa fiancée. Voilà ce que c'est, mon cher, que d'être amoureux, on est en butte à toutes sortes d'anxiétés. Cupidon ne laisse aucun repos à ceux qu'il perce de ses dards, et le monde jalouse ceux qui s'isolent dans un Eden pour jamais banni de la terre, et si notre pauvre humanité parfois retrouve un coin de ce paradis perdu, il faut qu'elle expie chèrement sa faute. Il vaut bien mieux, mon ami, avoir votre philosophie et jamais ne se laisser prendre par deux beaux yeux.

Robert ne répondit pas, Géraldine entrait. A l'approche de ses pas il avait tressailli et d'Estimauville, voyant ce mouvement, comprit que sa dernière phrase venait mal à propos.

— Tant pis, pensa-t-il, si je me suis fourvoyé, une autre fois, j'aurai plus d'esprit, on ne doit jamais se fier aux eaux dormantes, ce sont les plus traîtresses.

Puis, s'approchant de la jeune fille, il la salua gracieusement et prenant sa main il la porta à ses lèvres avec une galanterie française.

— Mademoiselle, je suis ici en ambassadeur de la part d'un de mes amis.

— Parlez, monsieur, je serai heureuse de pouvoir vous être utile.

— Je viens vous entretenir du colonel de Raincourt et de sa fiancée.

— Oh! ma pauvre Hortense, je dois avouer à ma honte que depuis quelque temps je l'ai négligée.

Elle pensa : Je me suis tellement occupée de mes chagrins que j'ai oublié les siens ; mais il faut réparer ma faute. — Puis tout haut :

— Monsieur, s'il s'agit de lui faire parvenir des nou-

velles, de lui porter quelque message, je puis vous rendre ce service.

— C'est précisément ce que j'attendais de votre amitié, car vous savez, mademoiselle, ce que femme veut, Dieu le veut, de Raincourt espère aussi de même. Il m'a confié deux lettres, l'une à votre adresse, l'autre à sa fiancée; il croit que cette fois elle la recevra si vous voulez bien vous en charger.

— Certainement, avec plaisir, je saurai la lui faire parvenir, j'espère même pouvoir vous remettre une réponse.

— Merci pour mon ami, mademoiselle. Il se tourmente tellement au sujet de Mlle de Roberval qu'il est vraiment à plaindre. Le service du roi seul peut le retenir en ce moment loin d'elle.

— Pauvre colonel, je sympathise avec lui, je ferai tout pour servir sa cause M. d'Estimauville, que se passe-t-il maintenant au fort Georges?

— Nous avons fait quelque besogne sans néanmoins avoir pu nous emparer du fort.

— Croyez-vous que nous y réussissions?

— Avec la grâce de Dieu et beaucoup d'énergie.

— Hélas! encore des combats, encore des morts et des blessés. Quelle affreuse chose que la guerre. Pourquoi le roi n'envoie-t-il pas de nouvelles recrues afin de tenir nos ennemis en respect? Que son inertie est coupable, tandis qu'ici des centaines de braves soldats se battent et versent leur sang pour la patrie, on les oublie, là-bas, on ne songe qu'aux plaisirs et qu'aux fêtes. Ah! si notre souverain pouvait voir couler les larmes des mères, des épouses et des sœurs qui comptent parmi les morts leurs affections les plus chères, peut-être se sentirait-il ému et n'assumerait-il pas plus longtemps une telle responsabilité devant Dieu. Ces courtisans qui l'entourent ne se fatigueront-ils jamais de ce faste, de ces pompes, de ces fêtes. Au lieu de ces flatteries in-

cessantes qu'ils prodiguent au monarque, ne pourraient-ils glisser une parole en faveur de ces héroïques Canadiens, de ces valeureux soldats qui donnent leur vie pour conserver à la France un pays auquel son roi ne semble plus tenir.

Elle parlait avec cette éloquence facile qui charme et qui plaît, cette chaleur toute française qui séduit en même temps qu'elle attire; en l'écoutant on se sentait captivé par la douceur de sa voix, la clarté de sa diction. Plus Robert l'écoutait, plus il constatait les ressources de son esprit, l'élévation de ses pensées, la délicatesse de ses sentiments, c'étaient autant de qualités de plus pour la lui faire regretter d'avantage; il la trouvait aussi encore plus attrayante cette après-midi-là que d'habitude dans cette exquise toilette de foulard bleu pâle qui modelait à merveille la parfaite ciselure de ses épaules et de ses bras, dont la blancheur d'albâtre apparaissait au travers de ses larges manchettes de dentelles. Ah! les dentelles, comme elles sont bien les amies de la femme élégante, comme leur tissu vaporeux la pare, comme leurs ruchés en coquillage font ressortir sa beauté! Les dentelles sont à la femme du monde ce qu'est l'uniforme au soldat.

Géraldine possédait cet aimable désir de plaire qui fait toujours apporter un grand soin à la toilette; avec ses goûts artistiques elle avait vite choisi les nuances et le costume seyant le mieux à sa délicate personne. Une boucle de ruban, une fleur mise à sa chevelure produisait à l'instant l'effet que le peintre veut fixer sur son tableau, son goût exquis donnait un cachet de distinction à toute sa personne et malgré la petitesse de sa taille au premier abord on la croyait grande.

La jeune fille entretint encore quelque temps son visiteur avec beaucoup d'esprit et lorsque M. d'Estimauville quitta la maison il se dit:

— Je ne m'étonne plus que ce grave de Marville soit

devenu amoureux après avoir passé quelques semaines sous le même toit que cette jeune fille, elle est charmante.

A l'heure où les amis d'Hortense s'occupaient d'elle la jeune fille fière et digne se tenait debout devant un petit homme à l'œil méchant, à la lèvre autoritaire qui assis en face d'elle lui lançait un regard de défi.

M. de Roberval se serait toujours opposé à cette union, lui disait-il, le colonel est trop âgé pour vous, il pourrait être votre père; autant qu'il sera en mon pouvoir je ferai tout pour empêcher ce mariage ridicule. Rappelez-vous, mademoiselle, que lorsque les jeunes filles sont exaltées, romanesques, il est heureux qu'il se trouve auprès d'elles des personnes raisonnables pour leur éviter de commettre des sottises; l'auteur de vos jours avait compris cela lorsqu'il me nomma votre tuteur.

—Ne parlez pas ainsi, reprit-elle pâle d'émotion, lorsque mon père vous nomma mon tuteur il ne pouvait s'imaginer jusqu'à quel point vous abuseriez de la confiance qu'il vous témoignait; jamais, monsieur il ne vous aurait confié les intérêts de sa fille s'il avait pû, un instant, soupçonner l'abus que vous feriez de cette marque d'estime.

—Appelez ma conduite comme il vous plaira; lorsque les enfants ne veulent pas entendre raison, les parents doivent se montrer fermes à leur égard. Voilà ce que je fais, mademoiselle, je veux vous garder contre vous-même.

—Et de quoi, s'il vous plaît, monsieur?

—D'une union que vous regretteriez l'instant qu'elle serait accomplie. M. de Raincourt ne vous convient d'aucune manière, il est trop vieux pour vous, il n'a aucune fortune.

—Je suis assez riche pour deux. M. de Raincourt possède toutes les qualités qu'il me faut pour être heu-

reuse, je l'aime et ne serai jamais à un autre qu'à lui.

Un éclair de colère illumina les traits durs de M. de Carre.

— Vous êtes folle, dit-il en saisissant sa main et la serrant à la broyer, il faudra vous faire entendre raison. Vous n'épouserez jamais M. de Raincourt, c'est moi qui vous le dis.

Tournant brusquement sur ses talons il quitta la chambre à grands pas laissant la jeune fille atterrée. Elle se laissa tomber défaillante sur un sofa et cachant sa tête dans ses mains fondit en larmes. Combien de temps demeura-t-elle ainsi, abîmée dans son immense douleur? la jeune fille n'aurait pu le dire; mais les ombres du soir étendaient depuis longtemps leurs voiles sur la terre lorsqu'elle fut tirée de cette prostration nerveuse par le bruit de pas discrets se dirigeant vers elle. Un jet de lumière inonda la chambre. La caméristе lui apportait son repas. Cette servante avait une figure avenante annonçait un bon caractère.

— Mademoiselle, dit-elle, vous n'êtes pas descendue dîner, j'ai pensée que vous étiez indisposée et que vous prendriez quelque chose dans votre chambre.

— Merci, ma bonne Julie, je n'ai pas faim.

— Mais il faut manger; et se rapprochant du sofa, elle murmura bien bas comme si elle craignait d'être entendue, — car vous avez des amis qui pensent à vous et ne voudraient pas vous savoir malade. Je vous apporte de leurs nouvelles.

Hortense étouffa une exclamation.

— Vous, est-il possible!

Et saisissant avec transport les deux missives que la caméristе glissait sur ses genoux, elle lui jeta un regard de telle reconnaissance que la servante se sentit toute émue.

— Je pourrai aussi faire parvenir votre réponse s'il y en a.

Oh! merci, Julie, Dieu vous bénira pour le bien que vous me faites, il y a si longtemps, si longtemps que je n'ai rien eu de ceux que j'aime!

Toute fièvreuse, elle ouvrit d'une main tremblante la lettre de Géraldine, se sentant encore trop agitée pour lire celle du colonel.

Mademoiselle Auricourt lui écrivait ainsi:

" Chère Hortense,

"Mon long silence a pu te faire croire à mon indifférence, cependant ne m'accuse pas, ton amie n'a pas cessé de penser bien souvent à toi et je suis parvenue à mettre dans nos intérêts Julie, votre femme de chambre, ainsi j'ai le bonheur de savoir que, par son entremise, ma lettre et celle du colonel te parviendront. Il est vrai que j'ai été longue à t'écrire; mais j'espère que tu me pardonneras lorsque tu sauras tout ce qui s'est passé depuis que je t'ai vue au bal du gouverneur."

Et elle lui faisait le récit des événements que nous connaissons, mais elle n'avait pas voulu dire à son amie qu'elle aimait; cependant notre héroïne dépeignait d'une manière si vraie le chagrin que devait éprouver Hortense éloignée de Félix, qu'il était impossible de ne pas supposer qu'elle aussi souffrait. Et le cœur d'une femme devine bien vite; aussi à la fin de cette lecture, Hortense demeura songeuse.

— Géraldine n'est pas heureuse, qui peut l'attrister ainsi? aimerait-elle sans retour? Oh! alors qu'elle est à plaindre! il doit être si pénible de sentir que l'on n'est rien pour celui qui nous est cher, moi, malgré les inquiétudes qui me dévorent, j'ai la consolation de savoir que je suis tout pour lui.

Et portant à ses lèvres la lettre du colonel, la jeune fille la baisa avec transport.

Ses yeux dévorèrent les pages qu'il lui adressait:

" Ma petite chérie, mon Hortense adorée, pour la dixième fois je vous écris encore. Toutes les lettres

que je vous ai envoyées, on vous les a ravies, on veut vous faire croire à mon indifférence et l'on emploie de vils moyens pour vous tenir dans l'ignorance de tout ce qui me concerne. On vous retient prisonnière, ô mon enfant bien aimée! que cet état de chose me désole; c'est pour moi que vous souffrez ainsi; moi qui, pour vous épargner le moindre chagrin, donnerais ma vie entière. Mon sang bouillonne de colère dans mes veines et je voudrais pouvoir plonger mon épée dans le cœur de l'homme vil et lâche qui vous opprime.

"Combien, le jour où je pourrai vous nommer ma femme me semble éloigné lorsque je pense à tout ce que l'on vous fait endurer. Hortense, Hortense, ma fiancée bien-aimée, que de tendresse, que de dévouement ne vous devrai-je pas pour ce que vous souffrez! pourrai-je un jour vous donner assez de bonheur pour vous faire oublier les peines du passé? Ah! pauvre chérie, puis-je vous répéter assez combien je vous aime, combien il me tarde de vous savoir toute à moi, alors que nul ici-bas n'aura plus aucun pouvoir sur vous et que moi seul aurai la garde de ce précieux trésor, que je me sens, hélas, bien indigne de posséder. D'ici à ce beau jour, mon enfant adorée, je vous en prie, soyez courageuse; ne vous laissez pas aller au désespoir; il y a auprès de vous des amis qui feront tout pour améliorer votre situation, cette pensée me console un peu et me donne l'espérance que ma lettre, cette fois, vous parviendra et ne restera pas sans réponse.

"Que les jours m'ont semblé longs depuis mon départ: n'avoir pas encore reçu un mot de vous. Les heures se sont succédé avec une lenteur désespérante. Que de fois j'ai regardé, l'âme angoissée, les fulgurantes lueurs du soleil descendre sur la terre, parce qu'un jour de plus avait fui sans m'apporter de vos nouvelles. Les plaines, les vallées, les vastes horizons, tout me semblait désert, vous étiez loin de moi; et quand je con-

templais, dans une tristesse amère l'immense voûte azuré qu'empourpraient encore les feux du soleil, j'adressais aux astres lumineux, qui montaient, un à un, dans le ciel, une ardente prière: Portez lui mes regrets, étoiles scintillantes qui passez aussi, au-dessus de sa tête, dites-lui combien je l'aime, combien l'absence est cruelle.

"Hélas! je suis éloigné, Hortense, et il faut me résigner à ne pas vous revoir avant plusieurs semaines, je suis retenu à Montréal. M. de Bourlamaque est parti avec deux bataillons pour Carillon, afin de mettre les forts qu'il y a en cet endroit en meilleur état de défense, pour continuer les ouvrages et ainsi s'assurer de la communication entre les deux lacs. On a envoyé en même temps le capitaine Pouchot à Niagara, avec ordre d'augmenter les défenses de ce fort. Il est aussi porteur d'une invitation qu'il doit faire parvenir aux tribus du Nord et de l'Ouest, pour solliciter leurs chefs de descendre à Montréal, afin d'assister à un grand conseil qui se tiendra ici. Vous le voyez on ne peut s'absenter un seul instant; je suis dans l'impossibilité de voler, même pour un jour, vers celle qui m'est si chère.

"Mon amie, lorsque je rentre chez moi, après bien des fatigues, je suis heureux de penser que c'est pour ma fiancée que je travaille. C'est pour lui apporter un nom digne d'elle, c'est pour déposer des lauriers à ses pieds que je désire la gloire. Sur le champ de bataille c'est encore elle qui soutient mon courage et ses prières qui me protègent.

"A propos, chère enfant, ce Notre Père que vous m'avez demandé de dire chaque jour, je ne l'ai pas oublié, et votre douce influence finira sans doute par faire de l'indifférent colonel un véritable fervent. Continuez à être mon bon ange, je sens bien que si vous me

tenez par la main vous me conduirez droit au ciel. Mais pour le moment, mon plus beau ciel c'est votre tendre regard où je puise toutes les nobles aspirations, et d'où me vient la force de résister à la brûlante tentation qui me possède de plonger mon poignard dans le cœur de votre tuteur.

“On m'appelle. Sitôt vous quitter! comme il m'en coûte, mais il le faut, on m'attend. Au revoir donc, bien-aimée, mon cœur vole à vos pieds.

FÉLIX DE RAINCOURT.”

Hortense lut et relut plusieurs fois cette lettre avec un bonheur toujours nouveau. Elles lui rendaient tout son courage ces pages bénies, et puisque désormais elle pourrait en recevoir de semblables, sa captivité devenait supportable. Elle éleva son âme vers Dieu dans une muette action de grâces, sentant au fond de son cœur un bonheur ineffable.

Ah! comme elle avait bien raison d'être heureuse; il existait entre elle et Félix cette affinité mystérieuse de deux instincts fraternels qui fait de deux pensées une seule, sympathie irrésistible, échange de sentiments réciproques d'où était né entre elle et le colonel un amour éternel. Ce n'était plus qu'une âme dans deux âmes et malgré la séparation, malgré la distance elles se retrouvaient dans une alliance mystique pour savourer le bonheur de se sentir si bien compléter l'une par l'autre. Que lui importait désormais la méchanceté de son tuteur? forte de la tendresse de Félix, ne pouvait-elle pas braver tous les dangers? Dieu la protègerait puisque dans un jour béni il lui avait donné son amour; et la jeune fille confiante en l'avenir s'endormit heureuse en murmurant:

— Deux ans seront bientôt passés.

CHAPITRE VIII

ROBERT PREND CONGÉ DE SES AMIS

Il y avait près de trois mois que Robert était chez M. Auricourt. Le jeune homme devenait de plus en plus triste, et la mélancolie de Géraldine augmentait.

Le départ de M. de Marville était fixé au lendemain. Au souper Géraldine prétexta un mal de tête et ne descendit pas. elle craignait de ne pouvoir cacher son chagrin.

Le repas ne fut pas gai; le docteur se sentait inquiet; la santé de sa fille s'affaiblissait, la pâleur de son teint et une toux creuse qui s'était emparée d'elle depuis quelque temps l'effrayaient. Cependant il n'osa laisser son hôte et passa la soirée avec lui, malgré le désir qu'il avait d'être auprès de son enfant.

— Mon cher Robert, dit-il, vous êtes donc décidé à nous laisser.

— A regret ; mais il le faut, le devoir m'appelle. Croyez que j'emporte avec moi les meilleurs souvenirs et je voudrais pouvoir prouver ma reconnaissance par autre chose que des paroles.

— Je vous connais, mon cher enfant et je suis heureux de vous avoir obligé. Je ne vous en veux que sur un point, vous allez nous plonger dans l'ennui en nous quittant.

Robert abaissa ses regards et ne répondit pas. Il pensait combien il aurait été heureux si Géraldine avait prononcé ces paroles.

Depuis plusieurs jours la jeune fille s'était encore montrée plus distante à son égard. Qu'avait-elle donc,

pourquoi sa conduite avait-elle ainsi changé tout à coup? il ne pouvait se l'expliquer; c'est aussi ce qui le torturait.

Le docteur interrompit ses amères réflexions.

— Mon ami, j'ai souvent entendu dire au général Montcalm que vous aviez eu de grands malheurs. Si vous avez confiance en moi, racontez-moi donc les épreuves que vous avez eues à supporter, je prends un véritable intérêt à tout ce qui vous concerne.

— Merci, docteur, votre sympathie me fait du bien.

Et il commença en ces termes:

— "Mon père est marquis." D'un caractère fier et hautain, il élevait ses trois enfants dans la crainte; cependant il se montrait beaucoup plus indulgent pour notre frère aîné, et notre mère affligée de cette préférence, s'efforçait de nous faire oublier cette injustice en nous comblant ma sœur et moi d'amour et de tendresse. Combien nous l'aimions! combien nous étions heureux près d'elle! mais un jour nous vîmes couler ses larmes, nous la suppliâmes de nous confier la cause de son chagrin; elle s'efforça de sourire et nous congédia avec un baiser, sans nous avoir rien avoué. Le marquis devenait de plus en plus sombre; plusieurs fois nous l'entendîmes parler avec colère à notre mère. Que se passait-il donc? nous l'apprîmes, hélas! trop tôt.

Un matin, je m'éveillai en entendant les sanglots de ma mère, partant de la pièce voisine de celle que j'occupais. Je me levai à la hâte et m'élançai dans sa chambre.

— Qu'avez-vous? lui demandai-je.

Pour toute réponse, elle se jeta dans mes bras s'écriant:

— Alice, Alice, ma pauvre Alice.

Ma sœur s'appelait ainsi et avait dix-huit ans.

— Expliquez-vous, lui dis-je.

— Alice, mon enfant, on me l'a enlevée.

— Je ne comprends pas.

— Robert, écoute-moi, il faut que tu saches tout, je ne veux pas que tu sois malheureux comme ta sœur. Ton père a perdu, il y a environ dix mois, les trois-quarts de sa fortune, et afin que les de Marville soutiennent le rang qu'ils ont toujours occupé dans le monde, il fait ton frère Georges son unique héritier, et il a décidé que ta sœur prendrait le voile tandis que toi tu entrerais dans un monastère. Cette nuit, Alice, à mon insu, a été conduite dans un couvent, mais lequel?

Ses sanglots redoublèrent.

J'essayai de la consoler en lui disant que j'irais à sa recherche, que je la retrouverais.

— Tu ne connais pas ton père, me répondit-elle, s'il savait que tu as voulu t'opposer à ses volontés il te maudirait. Non mon cher enfant, tu ne peux rien pour Alice il faut que tu partes. Je trouverai la force de me séparer de toi puisque ce sera pour ton bonheur. Le marquis est inexorable, depuis longtemps j'essaie de le fléchir, il me répète chaque fois qu'il faut soutenir la gloire de sa maison. Pars, Robert, pars immédiatement si tu n'a aucune vocation pour la vie religieuse. Efforce-toi de te faire une position indépendante et reviens aussitôt que possible. Je prierai pour toi, va, que Dieu te protège.

Je la quittai sans savoir où me diriger. J'appris qu'on expédiait des troupes en Amérique, je m'enrôlai et j'arrivai ici avec le général Montcalm.

Combien le voyage me fut pénible! je m'éloignais de tous ceux que j'aimais; je laissais ma patrie, hélas! peut-être pour toujours. Je savais ma mère plongée dans le chagrin, ma sœur qui m'était si chère, je n'avais pu lui dire un mot d'adieu. Il me semblait sans cesse l'entendre me reprocher de l'avoir abandonnée. J'aurais voulu retourner pour voler à son secours; mais où était-elle? mon père l'avait peut-être menée hors de France.

Jugez de ce que j'ai souffert en envisageant la triste position que j'occupais. Je n'étais que simple soldat, inconnu de tous, sans recommandations, n'ayant pas un ami à qui me confier; aussi combien de nuits sans sommeil ai-je passée sur le pont du navire, regardant avec découragement les eaux noires de l'Océan, et oserai-je le dire la pensée de m'y précipiter me vint plus d'une fois. Le souvenir de ma mère me sauva.

Le général Montcalm, me surprenant souvent plongé dans d'amères rêveries s'intéressa à moi. Un soir me voyant plus abattu que d'ordinaire, il s'approcha de moi et me dit:

— Je crois que vous êtes malheureux, mon ami.

— Je le suis, répondis-je.

— Pourquoi vous décourager ainsi au début de votre carrière?

— Je ne suis que simple soldat.

— Qu'est-ce que cela fait? Vous deviendrez général.

— Je secouai la tête.

— Allons, dit-il, je vois que vous êtes né dans une position plus élevée que celle que vous occupez maintenant et c'est ce qui vous décourage.

— Vous ne vous trompez pas, général, ma famille tient un des premiers rangs en France. Je suis le fils du marquis de Marville.

— Eh bien! jeune homme, il vous faut en Amérique illustrer le nom que vous ont laissé vos aïeux. Si je ne me trompe, vous êtes de ceux que le destin a marqués pour rendre d'éminents services à leur patrie. Reprenez donc courage, le nouveau-monde est le pays des hommes de cœur et d'énergie; celui qui s'y rend pour servir son roi ne peut manquer d'acquérir de l'avancement et de la gloire. Je m'intéresse à vous et ne veux plus vous voir ainsi broyer du noir; les femmes faibles et nerveuses sont seules excusables de s'entretenir avec ces vilains papillons aux ailes sombres; mais nous sol-

dats il faut que rien ne vienne affaiblir notre courage, afin que nous puissions en braves défendre les possessions de notre souverain. Donnez-moi la main, mon jeune ami, et dites-moi que vous me comprenez, je veux m'occuper de vous là-bas.

Je le remerciai avec effusion. A partir de ce moment il fut pour moi un père. C'est à lui que je dois la position que j'occupe, maintenant.

— Et à vos capacités, reprit M. Auricourt. Mais, n'avez-vous reçu aucune lettre de votre mère depuis votre départ de France?

— Non. Les miennes ont, sans doute, été interceptées par mon père. Ma pauvre mère doit ignorer même le lieu où je suis.

— Je ne m'étonne plus de votre tristesse. Je sympathise à vos malheurs et j'admire le courage que vous avez montré.

Tandis que le jeune homme s'entretenait ainsi avec le docteur, Géraldine pâle et souffrante s'abîmait dans d'amers regrets. Il était donc vrai, il allait partir le lendemain, partir en ignorant tout ce qu'il était pour elle, partir pour aller retrouver une autre qu'il aimait! Oh! cette pensée était horrible, pourquoi fallait-il qu'il emportât avec lui une part de son âme? Puisque par son départ sa vie allait être brisée, n'avait-elle pas au moins le droit de lui avouer ce qu'elle souffrait? Pourquoi fallait-il qu'une autre eut son amour? Lorsqu'il était malade et qu'alors elle avait pû lui donner ses soins, et son dévouement, n'avait-elle pas éprouvé des moments d'enivrement bien doux, à la pensée qu'elle ne lui était pas indifférente, car alors il la cherchait sans cesse du regard, il semblait vouloir lui dire: " Je vous veux, près de moi, sans vous je vais mourir ". Et lorsque sa main tenait la sienne, un éclair de bonheur illuminait toujours ses traits pâlis, comme si cette main avait eu le pouvoir de lui rendre la vie et la santé.

Peut-être se trompait-elle, il était libre, il n'aimait pas ailleurs; ce nom d'Alice qu'il avait prononcé si souvent, ce n'était que dans des moments de délire qu'il venait sur ses lèvres, devait-elle pour cela renoncer au bonheur? n'était-ce pas une fausse délicatesse?

— Ah! Robert, Robert, murmurait-elle tout bas à travers les larmes qui roulaient lentement sur ses joues, je veux que tu connaisses toute la tendresse que j'ai pour toi, je ne pourrai plus vivre désormais si tu appartiens à une autre.

Mais alors une voix lui criait: "Et si son coeur est ailleurs? S'il sait que tu l'aimes, il est noble, il est généreux, s'il est encore libre par reconnaissance il se sacrifiera pour payer la dette qu'il croit te devoir, et plus tard cet amour, que pour toi il aura refoulé au plus intime de son être, reviendra pour vous rendre tous deux malheureux.

Alors le découragement reprenait de nouveau la jeune fille. Toute la nuit se passa pour elle dans une agitation fiévreuse. Parfois, elle rêvait qu'elle était la femme de Robert, elle s'appuyait avec délices sur son bras, ils marchaient tous deux dans une vallée émaillée de roses et de myosotis, mille bruits harmonieux se répétaient dans l'air, la terre se mêlait au ciel. Il lui répétait: Je t'aime, je t'aime, ma petite femme adorée. Elle sentait ses lèvres sur les siennes, un bonheur infini l'inondait; puis soudain un froid glacial la saisissait, le regard du jeune homme devenait dur, toutes les fleurs en un instant se changeaient en de hideux reptiles, le sol paraissait aride, la voûte céleste se chargeait de sombres nuages; une ombre grandissante s'avançait dans le lointain sous l'aspect d'un spectre; elle approchait, approchait, et prenait la forme d'une femme aux regards flamboyants, elle poussait un cri terrible, enlaçait Robert de ses bras immenses, et le lançait dans l'espace avec une

force herculéenne, alors des monstres ailés s'abattaient sur lui et le dévoraient.

Tantôt c'était une rivière limpide qu'elle traversait, avec le jeune homme, dans une barque légère Ils étaient bien heureux, plus rien ne les séparait: puis avec le changement subit des rêves, les eaux devenaient épaisses, boueuses, ce n'était plus bientôt qu'un marais fangeux où tout à coup Robert enfonçait sans retour. Alors Géraldine poussait un cri et s'éveillait baignée de sueurs.

La nuit se passa ainsi pour elle agitée et sans repos, aussi lorsqu'elle descendit, le lendemain, au déjeuner, son père et Robert ne purent retenir une exclamation d'inquiétude, tant ses traits étaient altérés.

— Es-tu plus malade? demanda le docteur.

— Non, répondit-elle, sans hésiter, j'ai mal dormi, voilà tout.

Mais son regard rencontra soudain celui de Robert qui, les yeux fixés sur elle la contemplait avec anxiété, et pour un instant elle ne peut dissimuler l'angoisse qui emplissait son âme; ses yeux s'arrêtèrent sur le visage qu'elle aimait et il sembla au jeune homme qu'elle lui disait dans un langage muet, mais bien éloquent:

— Oui, je souffre, oui, je me sens mourir, car tu pars et c'est mon âme que tu emportes avec toi, ne le vois-tu donc pas?

C'était bien en effet ce qu'elle lui disait, car elle avait tout oublié en ce moment sinon qu'elle n'avait plus la force de le voir s'éloigner et si M. Auricourt n'eût été là, dans un langage vibrant Robert aurait appris son bonheur. Mais cet instant de faiblesse, qui avait un troisième pour témoin, fut vite refoulé au plus profond du cœur de la jeune fille et de Marville qui s'était approché heureux et confiant, lui demandant bien bas si elle souffrait, ne reçut de ses lèvres tremblantes qu'une réponse indifférente qu'elle s'efforça de rendre ferme.

— Non, je ne suis point malade, j'ai fait de mauvais rêves, voilà tout. Nous, pauvres femmes, avec nos nerfs, nous nous laissons impressionner de chimères et le moindre petit dérangement de sommeil nous rend affreuses le lendemain.

Elle n'osa le regarder en terminant cette phrase banale, elle venait de sentir combien elle était faible en sa présence, combien aussi désormais elle serait malheureuse sans lui.

Robert soupira. Le ciel s'était entr'ouvert un instant, puis il retombait sur une terre aride; il le sentait, une ombre invisible se dressait entre lui et la jeune fille. Qu'était-ce donc? qui les séparait. Ne venait-il pas là encore de le sentir, qu'un attrait invincible les unissait tous deux? Ce n'avait été que l'espace d'une seconde; mais cette seconde elle lui avait appartenue toute entière, il en était sûr, Géraldine, dans le profond de son âme venait de lui dire: Je t'aime; et maintenant ses paroles démentaient sa pensée, la froideur recouvrait ses beaux traits tout à l'heure si expressifs d'amour et de tendresse. Oh! fatalité! il allait partir sans un mot d'encouragement; l'isolement de sa vie d'autrefois allait recommencer: il se retrouvait seul comme jadis, mais plus malheureux encore. Il était donc venu trop tard, un autre avait la parole de Géraldine et dans l'absence il apprendrait par des voix indifférentes le mariage de la jeune fille et la consommation de son malheur. En lui-même il se révoltait contre cet arrêt et cette sourde colère qui grondait au fond de son âme, empreignit soudain sur ses traits un air de dureté que le regard de notre héroïne saisit au vol et qui lui remit vivace à l'esprit le rêve de la veille. Si elle venait d'hésiter elle ne devait plus faiblir, Robert devait ignorer ses sentiments; elle en mourrait, mais qu'importe, elle n'ac-

cepterait de lui aucun sacrifice, l'honneur du jeune homme était engagé, il fallait le laisser partir libre.

Ainsi tous deux se trompant, se dirent adieu sans espoir de retour, sans un mot d'entente qui eut pu mettre un terme à leur mutuelle douleur.



CHAPITRE IX

UN MOMENT DE DÉCOURAGEMENT.

— Oui, mon cher de Marville, disait Montcalm, en se promenant de long en large, dans une chambre d'une maison située sur la Place d'Armes, à Montréal, l'entreprise contre le fort Georges exige pour réussir plus de moyens qu'en a eu Rigaud : c'est pourquoi nous avons rassemblé à Saint-Jean des troupes de toutes les parties de la colonie. Je suis satisfait de cela ; mais je déplore que le transport des vivres et des munitions soit, pour la plupart des employés corrompus et prévaricateurs du gouvernement, un moyen de s'enrichir. On ne craint pas de piller l'argent et les effets du roi.

— Et que comptez-vous faire, général ?

— Parbleu ! que voulez-vous que je fasse ? Je ne puis reformer ces abus, qui ne sont pas de mon ressort. Oh ! si j'avais autorité sur l'intendant, tout cela changerait. Je n'ai aucun pouvoir, mais je ne puis cependant fermer les yeux sur ce qui se passe, au moment où l'on devrait tous s'allier pour la cause de notre roi. Je voudrais faire triompher la France, mais, hélas ! la démoralisation se glisse partout, c'est l'égoïsme qui règne en maître. Qu'importe la patrie ! on laisse, crier la voix de l'honneur : pourvu que l'on acquierre la fortune on n'en marchande pas le prix. Que leur fait la postérité, n'ont-ils pas ce qu'ils envient le plus ? Insensés, ne savent-ils pas que leur faiblesse sera peut-être cause que leurs enfants auront à gémir sous une domination étrangère ? Et le drapeau, que vint planter ici Jacques-Cartier, au nom de son roi, sera donc abattu, malgré les efforts de

ceux qui lui sont dévoués. Lorsque je parle ainsi à Lévis, il m'accuse de manquer d'énergie, il se rit de ce qu'il appelle mes pressentiments chimériques. J'admire sa grande fermeté d'âme et je suis prêt à suivre son exemple, mais il faut qu'on me soutienne; je ne puis seul lutter et être vainqueur, lorsqu'un puissant royaume arme ses peuples contre nous.

— C'est vrai, général, mais n'oubliez pas que vous êtes le vainqueur d'Oswego et d'Ontario; c'est ce vainqueur qui a entretenu, augmenté le goût pour la guerre et l'enthousiasme militaire des Canadiens; c'est encore lui qui doit aujourd'hui les soutenir; c'est de vous qu'ils attendent leur force; c'est de vous qu'on attend la victoire.

— Robert, vous avez raison. Je suis faible par moments; mais votre général saura être digne du commandement qu'on lui a confié.

— J'en suis persuadé. Votre nom, général, doit rester dans les annales de l'histoire.

Montcalm pencha la tête, puis lorsqu'au bout de quelques minutes il la releva, une larme brillait dans son regard. Que venait donc de lui laisser entrevoir ce moment de recueillement? Avait-il aperçu, dans le lointain, ce que lui réservait la destinée? Un pressentiment lui avait-il révélé que son dernier soupir seul lui épargnerait la douleur d'être témoin de la prise de Québec, qui devait entraîner la perte de la colonie? Que se passait-il en ce moment dans son âme? Entendait-il les reproches que le malheur s'attire, les torts que l'on attribue toujours au vaincu? On n'en sait rien; mais une résolution énergique se peignit sur ses traits et il murmura:

— Je vaincrai, ou je mourrai.

Puis se tournant vers Robert il lui dit:

— Je laisse demain Montréal pour Carillon, là je m'occuperai des préparatifs à faire pour traverser le lac

Saint-Sacrement et avant peu nous attaquerons le fort Georges. Vous me suivrez, de Marville.

Peu d'instants après Robert se retira. Le général resté seul, assis près d'une table, paraissait pensif.

— Qu'a donc Robert, se disait-il, il est plus abattu que jamais, est-ce la peine d'être séparé de sa famille; ayant été aux portes du tombeau, peut-être la pensée amère, qu'il aurait pu quitter cette terre sans recevoir un adieu de cette mère qu'il adore, a augmenté ses regrets. S'il pouvait se former de nouvelles affections, s'entourer d'une nouvelle famille, qui lui deviendrait aussi chère que celle qu'il a perdue, j'en serais très heureux.

Tandis que le général Montcalm se préoccupait ainsi de son protégé, celui-ci se dirigeait vers la demeure du colonel de Raincourt. Robert n'avait pas revu son ami depuis plusieurs mois et plus que jamais il sentait le désir de converser avec lui: comme lui Félix aimait, il semblait à notre héros que cette similitude de sentiments les unissait plus étroitement.

En arrivant chez Félix, le lieutenant ne voulut pas se faire annoncer, il entra sans bruit et prit un siège voisin de celui qu'occupait le colonel sans que celui-ci se fut aperçu de sa présence.

Voici ce qui justifie toute l'attention que le colonel portait à la lecture qu'il faisait en ce moment ,il lisait une lettre d'Hortense conçue en ces termes:

"Mon bien-aimé,

"Oui, je l'ai reçue cette lettre si tendre qui est venue relever mon courage à l'instant où je sentais le désespoir s'emparer de moi. Merci, Félix, vous m'avez sauvée. Ah! si vous saviez combien souffrait votre fiancée à cette heure où lui parvint ce papier béni que j'ai baisé tant de fois, depuis que je l'ai reçu. Vous avez

fait renaître le jour dans les ténèbres qui m'environnaient; il ne me quitte plus ce bienheureux papier, je le lis et le relis toutes les fois que je sens mon courage faiblir; il me semble alors que je franchis la distance que plus rien ne nous sépare. J'entends votre voix bien-aimée qui me dit de si douces choses, je sens votre main presser la mienne et je n'ai plus peur; mon protecteur est là; il est si noble, si fort, si brave, et au fond de mon cœur s'élève vers Dieu une muette action de grâce, pour sa bonté immense de m'avoir donné votre amour

"Félix, qu'il est profond ce sentiment de tendresse que vous avez su m'inspirer! il compte tous les battements de mon cœur; toutes les minutes, toutes les secondes de ma vie vous appartiennent. Oh! je le sens bien, je vous aime tant que rien ne pourra me séparer de vous. Si un malheur vous atteignait dans ces guerres cruelles qui dévastent notre pays, Dieu, qui nous a créés l'un pour l'autre, nous réunirait dans un monde meilleur; car, je le sais, je ne survivrais pas à votre perte, mon âme attirée par la votre quitterait bien vite cette terre; mais, il faut, cher Félix, que vous viviez pour moi, je veux du bonheur ici bas. Je vous le demande soyez prudent, en combattant pour votre roi et votre patrie n'oubliez pas un instant que votre Hortense n'a que vous seul en ce monde, et qu'elle vit continuellement dans l'angoisse lorsqu'elle vous sait exposé au feu de l'ennemi: plus que jamais elle prie le Souverain Maître de vous protéger, d'éloigner de vous tous les dangers.

"Félix, que faites-vous à cette heure où tout dort, tout est silence autour de moi? Minuit vient de tinter à la grande pendule et ce son argentin en rompant le calme qui m'entoure, m'a fait tressaillir, je me suis demandé avec anxiété: Se bat-on, là-bas, à cet instant où tout repose ici? mon bien-aimé est-il loin de ces feux

meurtriers qui font couler tant de pleurs? Rassurez-moi vite, chéri, en m'envoyant de promptes nouvelles. Maintenant, j'ai la douce consolation de pouvoir les recevoir, ces lettres qui me font tant de bien, et ma captivité est devenue peu de chose, puisque votre voix me parvient; mon tuteur est impuissant à voiler complètement l'azur de mon ciel et je songe avec bonheur au jour qui doit nous réunir.

"Félix, que d'ivresse dans cette vie à venir où plus rien ne pourra nous séparer! Les heures toutes fleuries, en se succédant n'auront pas le pouvoir d'affaiblir la tendresse de nos sentiments, et notre amour sera toujours à son printemps. Parfois, je m'effraie d'un bonheur si complet, je me dis: L'homme peut-il ici-bas jouir d'une telle félicité? Mais n'ai-je pas, par plusieurs années de souffrances, un peu acheté cette joie? J'ai vu d'un seul coup descendre dans la tombe les parents les plus affectueux; le chagrin fût si terrible, la consolation ne peut-elle pas être immense? Dites-le moi, Félix, j'ai toujours besoin de vous entendre répéter qu'ensemble nous oublierons toutes les peines du passé.

"Ah! si vous pouviez, à cet instant, contempler avec moi ce ciel si pur, si serein qui couvre ma tête! Il y a dans la nature des bouffées odorantes qui montent du sol à ma fenêtre; les eaux du Saint-Laurent sont argentées des rayons de la lune sortant des nuages en un disque lumineux. Comme elles sont calmes ces eaux profondes? une barque légère les sillonne de son aviron. Où va-t-elle cette petite barque? se rapproche-t-elle de vous? Que je voudrais être emportée dans ce frêle esquif vers celui qui possède mon âme! Cette brise attiédie, qui passe en laissant dans l'air une odeur si suave, lui portera-t-elle mes regrets? franchira-t-elle les vastes solitudes, les vallées et les montagnes qui nous séparent, pour murmurer à son oreille toutes les

mélodies qui montent dans mon cœur à la seule pensée de son retour? Si j'entendais soudain près de moi, le bruit désiré de vos pas; combien cette nature serait mille fois plus belle! Comme il me tarde de vous revoir; combien le vide est immense en votre absence, qui semble avoir duré des siècles."

HORTENSE.

— Oui, chère Hortense, dit à haute voix le colonel, je trouverai bien le moyen de te revoir et de déjouer les plans de ce brutal de Carre.

— C'est cela, s'écria de Marville en posant sa main sur l'épaule de son ami, je m'en doutais, il n'y a que Mademoiselle de Roberval qui puisse vous captiver au point de ne pas voir entrer chez vous vos meilleurs amis.

— Robert, c'est vous!

Et le colonel, se levant, pressa fortement la main de son ami.

— Ainsi, vous étiez là à m'épier, pour vous moquer de moi ensuite; car je sais qu'un amoureux paraît bien ridicule à celui qui ne l'est pas.

— Dans tous les cas, Félix, ce n'est pas moi qui vous blâmerai.

— C'est vrai, votre cœur est libre, toutefois, je vous sais incapable de vous railler des sentiments de votre ami. Mais assez sur ce sujet; parlons de vous, Robert. Vous ne pouvez concevoir combien je suis heureux de vous revoir. Comment vous portez-vous? parfaitement rétabli, n'est-ce pas? un peu pâle cependant. Le docteur Auricourt est un fameux médecin de vous avoir ramené de si loin. Je vous avouerai que nous avons longtemps craint pour vos jours. Lorsque je suis allé chez le médecin avant de partir pour le fort Georges, je ne croyais pas vous revoir jamais à Montréal. J'envoyais à tous les diables la main inconnue qui vous a

frappé. Dites-moi donc comment vous fûtes attaqué?

— C'est très simple, je passais sur le chemin Sainte-Foye, qui paraissait désert, lorsque soudain un coup de feu retentit; je reçois un choc violent, une balle me traverse l'épaule droite, je chancelle et tombe sur le sol privé de sentiment. Lorsque je revins à moi, j'étais dans une jolie chambre, un ange priait à mon chevêt.

— Tiens, tiens, quel charmant réveil. En effet j'oubliais de parler d'une personne qui ne doit pas vous être indifférente; car enfin, on ne va pas à la guerre sans qu'il en coûte. Demeurer trois mois sous le toit d'une aussi jolie femme que Melle Auriçourt, cela doit faire impression sur un cœur de vingt et un ans. Allons, ne rougissez pas ainsi, avouez plutôt.

— Que voulez-vous que j'avoue?

— Mais, diantre, que vous êtes amoureux. Ne faites pas de mystère à votre ami, racontez moi bien vite où vous en êtes rendu. Voyons, est-ce dans les allées du jardin que vous avez fait votre déclaration?

— Trêve de railleries, mon cher Félix.

— Morbleu, je ne raille pas, je veux tout savoir, sans réticences, exécutez-vous.

— Eh bien, puisque vous y tenez, je vais vous confier qu'en effet j'aime Melle Auricourt; mais aucune déclaration ne lui a été faite de ma part, et je l'ai laissée avec la ferme résolution de ne jamais lui avouer ce que j'éprouve, puisqu'elle ne répondra pas aux sentiments qu'elle a su m'inspirer.

— Qui peut vous donner cette conviction? On m'a dit que Melle Auricourt n'avait épargné aucune fatigue pour vous.

— Oui, tant que je fus aux portes du tombeau, elle ne me quitta pas un seul instant, c'était un devoir que par grandeur d'âme elle se croyait obligée de remplir. Mais du moment qu'elle eut la certitude que j'étais

hors de danger, sa conduite changea immédiatement. Elle devait savoir alors combien elle m'était chère, elle ne voulut pas me laisser une espérance vaine, je ne la vis plus seule qu'à de rares intervalles. Ses manières d'une froideur glaciale me disaient assez que je ne devais plus penser à elle. Félix, vous ne savez ce que c'est que d'aimer sans espoir. On devient injuste, on oublie la reconnaissance due au dévouement de la plus noble des femmes. Croiriez-vous que je suis assez ingrat de lui en vouloir de ne m'avoir pas laissé mourir et de lui reprocher toutes les attentions qu'elle a eues pour moi. Félix, je crois que je suis destiné à toujours souffrir par ce que j'ai de plus cher au monde. Seule l'amitié que je vous porte ainsi qu'au général ne m'a causé aucun regret.

— Et j'espère qu'il en sera toujours ainsi, Robert. Cependant, laissez-moi vous dire que vous renoncez trop vite à l'espoir d'être aimé de Mlle Auricourt. Peut-être ignore-t-elle ce que vous ressentez pour elle. Bien des chagrins seraient épargnés si l'on connaissait les cœurs. Chez les femmes, presque toujours, un sourire cache les larmes d'un amour ignoré. Cette froideur dont vous parlez peut être causée par la certitude où elle est de votre parfaite indifférence à son égard? Mademoiselle Auricourt ne se serait pas montrée tout à coup si distante si elle n'avait eu aucun intérêt pour vous, la jeune fille serait demeurée la même.

— Non, Félix, Géraldine ne pouvait ignorer que je l'aimais, car tout en moi trahissait mes sentiments quand je l'apercevais; tout, jusqu'à la tristesse que je ne pouvais cacher lorsqu'elle me quittait. Mademoiselle Auricourt n'est pas une de ces femmes coquettes et frivoles qui prennent plaisir à connaître jusqu'où peut aller leur empire; elle aura agi entraînée par la sensibilité de sa nature, ne m'aimant pas elle a fait tout son possible pour m'éloigner d'elle.

— N'importe, mon ami, cela ne peut me convaincre. Suivez mes conseils, ne prenez pas le malheur tant à cœur; j'en suis sûr, l'avenir prouvera que j'ai raison et vous finirez tous deux par vous entendre; car, morbleu, à quoi prétend cette jeune fille si les qualités du cœur et un physique attrayant ne sont comptées pour rien! serait-ce la fortune qu'elle met au-dessus de tout cela?

— Géraldine a trop de désintéressement pour chercher la richesse chez celui qu'elle choisira.

De Raincourt allait répliquer lorsque la porte s'ouvrit, un soldat entra.

Colonel, dit-il, le général vous demande.

— Je pars, répondit de Raincourt, prenant son chapeau et son épée.

Robert s'approcha.

— Pas un mot de notre conversation au général.

— Non, je saurai garder votre secret. Attendez mon retour ici, j'ai encore tant de choses à vous demander.

— Eh bien! hâtez-vous de revenir.

Le colonel fit un geste affirmatif et s'élança au dehors.

— Il est heureux, murmura Robert, il est aimé.

Malgré ce que venait de lui dire son ami, il demeurait convaincu de son malheur.



CHAPITRE X

UNE PAGE DE LA VIE RÉELLE.

Lorsque Géraldine entendit le roulement de la voiture emportant Robert, de chaudes larmes inondèrent ses joues pâlies, tandis qu'elle appuyait son front brûlant sur les vitres de sa fenêtre et cherchait encore du regard celui qui venait de disparaître.

Combien d'amers regrets remplirent son cœur.

Elle demeura longtemps, longtemps à repasser dans sa mémoire ses souvenirs les plus chers.

Il y a certaines organisations trop sensitives qui aiment à augmenter leur chagrin en se rappelant leur bonheur passé. Melle Auricourt était de ce nombre. Avec une imagination vive un esprit ardent la jeune fille s'était souvent fait un monde de chimères. On comprend ce qu'elle devait éprouver aujourd'hui devant une véritable peine.

Un instant elle se demandait si elle n'avait pas été aimée, si elle ne s'était pas trompée sur les sentiments du jeune homme. Alors elle repassait en mémoire toute sa conduite et s'avouait que souvent elle avait été fautive, bien des fois ses manières froides avaient dû repousser M. de Marville, lorsque peut-être il venait lui ouvrir son cœur.

Puis l'instant d'après, la jeune fille se disait, découragée:

— Non, non, c'est impossible, il en aime une autre, n'a-t-il pas prononcé son nom viugt fois dans son délire, ne l'a-t-il pas appelée avec un accent qui montrait jusqu'à quel point il désirait sa présence? Pour-

quoi me rattacher à une espérance sans espoir? Hélas! Robert, Robert, que sera désormais ma vie sans toi? je ne puis sonder sans terreur le vide cruel où me plonge ton départ, et je me sens épuisée, sans forces, brisée de douleur.

Cependant, la pauvre enfant résolut de ne pas trahir son secret et de cacher à tous ses souffrances. Elle s'efforça donc de demeurer la même. Partout elle était gaie et riait la première; mais ce rire était nevreux et déchirait son cœur. En conversation, Mlle Auricourt était devenue distraite et avait souvent des réponses vagues, alors la malheureuse enfant s'apercevait que son esprit était ailleurs et un soupir soulevait sa poitrine oppressée; puis, lorsqu'elle se retrouvait seule, le soir, dans sa chambre, elle donnait un libre cours aux larmes qu'elle avait contenues tout le jour.

Cette vie de chagrin comprimé, d'efforts pour paraître gaie devant son père, influait sur sa santé. Un cercle de bistre entourait ses yeux, sa démarche devenait languissante, enfin une fièvre maligne se déclara.

La jeune fille fut longtemps entre la vie et la mort, mais sa jeunesse et les soins constants dont l'entourait son père finirent par triompher. Elle revint à la santé, lentement il est vrai, toutefois après les angoisses qu'il avait éprouvées, le docteur était reconnaissant de ce tardif rétablissement et remerciait Dieu de lui avoir conservé sa fille.

Une mélancolie douce s'était emparée de notre héroïne, le calme était revenu dans son cœur, elle ne pensait plus à Robert qu'avec résignation et s'efforçait de l'oublier en cherchant de l'attraction aux occupations ordinaires de la vie.

Un jour, que la jeune fille se sentait triste, abattue, elle se fit apporter sa harpe et exécuta plusieurs morceaux gais et brillants, afin de se distraire par ces accords joyeux. Elle joua longtemps et enfin, sans s'en aper-

cevoir, fit vibrer sous ses doigts les sons mélodieux d'une romance intitulée: "Le Départ". C'était le morceau favori de Robert; plusieurs fois il était venu s'asseoir près d'elle lorsqu'elle le jouait et l'avait priée de le recommencer, l'écoutant toujours avec plaisir. Géraldine se rappela ces moments heureux, et retirant ses mains de l'instrument:

— Non, dit-elle, je ne peux plus jouer. Hélas! tout me parle de lui quand je veux l'oublier.

Puis se levant, elle alla à l'autre extrémité du salon, prit un album et feuilleta machinalement; soudain ses yeux tombèrent sur une page écrite de la main de Robert et elle lut avec une émotion croissante, les vers suivants:

Si j'allais en dépit de votre indifférence,
De mes cuisants regrets vous parler le langage,
Hélas! que vous ferait ma profonde douleur?
Votre compassion sans finir ma souffrance,
De mes purs souvenirs effacerait l'image,
Vestige passager d'un instant de bonheur.

Que signifiaient ces vers? pourquoi les avait-il écrits? Cruelle incertitude qui envahit son âme. Etait-elle véritablement l'objet de ses pensées lorsqu'il avait tracé ces lignes? Que n'aurait donné la jeune fille pour avoir la conviction que ces reproches lui étaient adressés.

Cependant, malgré ses doutes, une joie indicible s'empara d'elle, elle ressentit soudain la douce émotion d'un soulagement inattendu, d'une espérance inconnue. Un rayon de soleil se jouant à travers les rideaux, vint en cet instant, comme un heureux présage, lui montrer un coin du ciel bleu. Son cœur battit plus vite, émue, tremblante, elle lut et relut plusieurs fois ces vers qui lui parlaient de lui. Serait-il possible qu'il fut, lui aussi, malheureux.

— Oh! Robert, murmura-t-elle, suis-je vraiment la

femme à qui tu adresses ces reproches? que ne donnerai-je pour connaître le sentiment qui t'a fait tracer ces lignes.

Soudain elle crut entendre une voix intérieure lui dire: "Espère," et fièvreuse, inconsciente elle écrivit au bas de la page:

Il est doux dans les jours de doute et de souffrance,
Lorsque l'on pleure et se sent abattu,
Lorsque l'on croit désormais tout perdu,
De pouvoir par un mot retrouver l'espérance.

Après avoir tracé ces mots, Mlle Auricourt se sentit moins malheureuse. Pourquoi, elle n'aurait pu le dire; mais son ciel lui sembla plus beau, la nature plus brillante, la brise plus caressante, le chant des oiseaux, voltigeant en nombre sur les grands arbres du jardin, bien doux; si doux qu'il semblait lui dire:

—Tu es jeune, tu es belle, pourquoi n'espères-tu pas, où celui que tu aimes trouvera-t-il plus de sensibilité, plus de dévouement.

Elle écouta, longtemps avec une joie toujours plus intime, chanter ces habitants des airs qui parlaient à son cœur.

☘



Cher Félix, je prie Dieu qu'il vous protège.

CHAPITRE XI

ATTAQUE DU FORT GEORGES

On était au vingt-neuf de juillet. L'armée forte de cinq cents Français et Canadiens, de dix-sept ou dix-huit cents sauvages, partait de Carillon pour le fort Georges, (appelé aussi William-Henry).

Sur le front de nos jeunes soldats rayonnait l'espérance. Le courage dans l'âme ils partaient pour la gloire: sans crainte du danger ils allaient affronter la mort, heureux de risquer leur vie pour la patrie.

De Lévis, avec trois cents hommes, avait pris la voie de terre, tandis que le reste de l'armée s'embarquait sur le lac Saint-Sacrement. Robert était de ce nombre.

Le jeune homme brûlait d'impatience de rencontrer l'ennemi. Il espérait que les émotions de la guerre, les périls de la lutte, parviendraient à lui faire oublier les trois mois qui venaient de s'écouler, et dont le souvenir lui faisait mal. Robert avait aussi un secret désir de recevoir une balle qui viendrait mettre un terme à ses souffrances.

Lecteurs, ne condamnez pas trop vite mon héros, ne le traitez pas de lâche pour ce moment de faiblesse. La vie lui était insupportable lorsqu'il se rappelait que toutes ses affections devaient être mortes, ou refoulées au fond de son cœur. Le malheureux jeune homme aurait voulu mourir; mais l'image de sa mère se présenta à lui, il se figura son désespoir si elle apprenait qu'il n'était plus: ce souvenir qui l'avait déjà sauvé, releva son courage et lui donna le désir de combattre afin

d'acquérir la gloire et de pouvoir bientôt retourner vers celle qui lui avait donné le jour.

En songeant à sa mère, Robert laissait sa pensée s'envoler vers le passé, vers son enfance si gaie, si joyeuse. Il se rappelait la tendresse dont cette mère chérie avait entouré ses premiers ans; puis étaient venus les soucis et les chagrins; pour lui, l'âge juvenile n'avait apporté que des déceptions et il n'avançait dans la vie que pour apprendre à souffrir. De là lui était venue cette mélancolie continuelle qui avait remplacé sa gaieté d'autrefois. Mélancolie s'harmonisant bien cependant avec la régularité de ses traits et leur donnant un charme de plus; mais pour le monde qui se rit de tout, sans rien approfondir, cette tristesse paraissait étrange. Ceux à qui la réflexion pèse auraient accusé Robert de froideur et peut-être de misanthropie; tandis que chez notre héros les sentiments du cœur étaient placés au-dessus de tout, et c'était précisément à cause de cette soif d'affection, de cette nature aimante dont il était doué que le jeune homme souffrait. Pour lui, l'amour n'était pas un vain mot que l'on jette à tous les vents. C'était une pure flamme ennoblissant l'homme, un sentiment le rendant grand en lui donnant l'oubli de lui-même. Aimer et être aimé, c'était pour Robert une région du ciel perdue sur la terre.

Monsieur de Marville passa ainsi toute la nuit, sur le pont du navire, à songer à sa vie passée, à celle que lui réservait l'avenir.

Le lendemain on arrivait à la baie de Ganaouské. M. de Lévis y était déjà occupant les défilés qui conduisaient à l'endroit où le général avait projeté de faire le débarquement. Un gros de sauvages avait assis son camp sur les derrières du Fort Georges pour lui couper toute communication avec le fort Lydius.

Le Fort Georges était un carré flanqué de quatre

bastions; les murs étaient formés par de gros troncs de sapins renversés et soutenus par des pieux extrêmement massifs. Le fossé avait de dix-huit à vingt pieds de profondeur. Un rocher élevé, revêtu de palissades assurées par des monceaux de pierres protégeait ce fort.

La garnison de cette espèce de citadelle était de dix-sept à dix-huit cents hommes et l'on ne pouvait attaquer que du côté de la place, à cause des bois touffus et des marais qui en bordaient les avenues des autres côtés.

Montcalm, avant de commencer l'attaque, envoya vers le colonel Monroe, son aide de camp, M. de Fontbrune. Celui-ci était porteur d'une dépêche dans laquelle le général sommait le commandant de se rendre; lui disant qu'il était inutile d'entreprendre de défendre la place, parce que toutes les précautions avaient été prises afin que nuls secours ne puisse y parvenir, qu'il avait sous ses ordres une nombreuse armée, composée en grande partie de sauvages, dont il ne pourrait restreindre la fureur si quelqu'un des leurs étaient tués.

La réponse du colonel Monroe ne se fit pas attendre, elle était brève et décisive.

— Général, disait-il, je crains peu la barbarie. J'ai comme vous, sous mes ordres, des soldats déterminés à vaincre ou à périr.

— Tant mieux, fit Montcalm, la victoire n'en sera que plus glorieuse.

Et il ordonna l'attaque.

Des deux côtés, même ardeur et même courage. Monroe était confiant, attendant toujours des renforts du général Webb. Montcalm, avec ce mépris du danger qu'il avait montré dans les précédents combats, était partout, s'exposant le premier, soutenant, encourageant ses soldats et donnant partout l'exemple de la bravoure, du dévouement.

Le soir du quatrième jour, le général s'était retiré

dans sa tente, non pour se reposer, mais pour songer aux opérations du lendemain; lorsqu'il fut subitement tiré de ses réflexions par des cris et des vociférations; il s'élança au dehors, afin de connaître la cause du tumulte. Une petite bande de sauvages, traînant au milieu d'eux un blanc lié et garotté, s'avançait.

— Qu'est-ce, fit Montcalm.

— Un prisonnier, répondirent tous ensemble les Indiens, nous l'avons pris comme il allait atteindre le fort; nous allons le brûler.

— Non pas, nous pourrons l'échanger pour l'un des nôtres. Il est sans doute courrier, il faut le fouiller.

Plusieurs soldats s'étaient maintenant réunis aux sauvages. Les ordres du général furent promptement exécutés. On trouva une lettre sur le prisonnier. Montcalm la parcourut rapidement.

— Mes amis, s'écria-t-il, vous venez de faire une prise importante. Cette lettre nous donne la certitude de la victoire. Webb ne peut venir au secours du commandant Monroe.

Des hourras de joie retentirent, se répétant d'écho en écho.

C'était en effet une missive du commandant du fort Lydius disant à Monroe qu'il ne pouvait aller à son secours présentement, qu'il croyait imprudent de dégarnir le fort Lydius et qu'il se trouvait dans la nécessité d'attendre les milices des colonies

Le lendemain, l'attaque recommença. La garnison se défendait avec vigueur, lorsque soudain une détonation terrible retentit de l'autre côté du fort. Une trentaine d'hommes, ayant à leur tête Robert de Marville, étaient parvenus à escalader le rocher d'où ils lançaient un feu meurtrier sur les Anglais.

On se battit encore quelque temps avec acharnement; mais la présence de Robert et de ses hommes en cet endroit changea la face des choses. Le colonel Monroe

voyant ses munitions presque toutes épuisées et perdant l'espoir d'être secouru, comprit qu'une plus longue résistance ne ferait qu'augmenter la perte de ses gens. Il fit donc hisser le drapeau blanc et envoya un officier anglais traiter de la capitulation. Montcalm en dressa les articles. Il accorda aux Anglais de sortir avec armes et bagages, escortés d'un détachement français, jusqu'au Fort Edouard, pour les mettre à couvert des insultes et de la barbarie des sauvages.

Cette victoire rendait les Français maîtres de quarante-trois bouches à feu, de 35,835 livres de poudre, de vingt-neuf bâtiments et d'une grande quantité de vivres et de projectiles.

La nuit qui suivit la reddition du Fort, Montcalm s'entretenait sous sa tente avec Messieurs de Bourlamaque et de Lévis, au sujet du départ des Anglais fixé au lendemain; sans se douter qu'au dehors un grand nombre de Hurons réunis autour d'un feu, écoutaient un des leurs qui les haranguait ainsi:

— Oui, mes frères, vous voyez qu'on nous trompe,* les visages pâles veulent tout garder pour eux. Montrons que nous sommes libres, si les Anglais se retirent, pillons et prenons ce qu'on nous refuse.

— Bravo, bravo, hurla la bande.

Alléonémi, car c'était lui, continua:

— Puisque chacun est de mon avis, livrons-nous à la joie.

Tous remplirent leur coupe d'eau-de-vie, s'enivrant de plus en plus de leur victoire future.

Le lendemain, Robert s'éveilla en entendant des cris et des détonations, il se précipita au dehors, un spectacle horrible se présenta à ses yeux.

On voyait les Anglais fuir de toute part, poursuivis

---

* On avait imprudemment promis le pillage aux Indiens.

par les Hurons qui les massacraient sans pitié malgré les efforts des officiers français pour les défendre.

Le lieutenant saisit ses pistolets et s'élança au secours de deux jeunes officiers anglais et du commandant Monroe, qui se trouvaient séparés de leurs compatriotes, et se défendaient avec le courage du désespoir contre une dizaine d'Indiens qui les entouraient.

Avec la crosse de son pistolet, M. de Marville en fit rouler deux par terre, puis blessa grièvement un troisième. Son apparition subite suspendit quelques instant la fureur des Sauvages, Robert en profita pour glisser ces mots à l'oreille du commandant.

— Tâchez de gagner ma tente, tandis que je vais essayer de les apaiser.

Mais le moment de confusion causé par son arrivée était passé, et maintenant, les Hurons, furieux d'avoir été intimidés se précipitèrent sur M. de Marville en s'écriant : Mort aux Français qui nous trompent.

Parmi les plus acharnés contre lui se remarquait Alléonémie, dont la figure hideuse rayonnait de triomphe.

— Tu vas périr, dit-il en dirigeant sa flèche empoisonnée sur le jeune homme.

Un cri perçant traversa l'espace. La flèche partit en sifflant dans l'air, mais Fleur-de-Printemps (car c'était elle dont on avait entendu la voix) arrivait à temps pour soulever le bras d'Alléohémi au moment où l'arme meurtrière était dirigée sur Robert, la flèche n'atteignit pas le but et alla se loger dans le tronc d'un arbre à deux arpents plus loin.

— Que faites-vous, s'écria la jeune Indienne, s'adressant aux siens, ne savez-vous pas que ce jeune homme est le sauveur de la fille de votre chef, sans lui je ne serais plus là pour marcher avec vous, j'aurais péri sous les flots. Tuez-moi ; mais que pas un de ses cheveux ne tombe.

Fleur-du-Printemps possédait une grande influence sur sa nation, en l'entendant parler ainsi les plus furieux abaissèrent leurs armes et l'un d'eux prit la parole.

— Eh bien, s'il est ton sauveur, qu'il se retire, il est libre; mais qu'il nous laisse ces anglais.

— Je suis venu les défendre, répondit noblement de Marville, je ne puis les abandonner, je mourrai avec eux, s'il le faut plutôt que d'être lâche.

Un murmure général s'éleva parmi les Indiens.

— Refuserez-vous de m'obéir, reprit Fleur-du-Printemps, laissez passer ces Anglais, qu'attendez-vous d'eux? vous les avez dépouillé de ce qu'ils possédaient. Allez rejoindre vos frères et vous battre avec eux.

La fille du grand chef était aimée, elle savait que sa prière ne serait pas vaine, en effet, après quelques minutes d'hésitation les rangs se rouvrirent et de Marville put amener ses trois protégés sous sa tente où ils étaient en sûreté.

Là, ils entourèrent l'Indienne qui les avait suivis et la remercièrent en des termes chaleureux.

— Fleur-du-Printemps, dit Robert, prenant la main de la jeune fille et la pressant dans la sienne, que puis-je faire pour vous prouver ma reconnaissance? sans vous nous aurions tous péri et n'aurions pas eu en mourant la consolation de verser notre sang pour la patrie.

— Pour vous, répondit-elle en retirant sa main frémissante, vous ne me devez rien, vous m'avez sauvé la vie, je n'ai fait qu'acquitter une dette. Tout ce que je puis vous demander c'est de penser à moi quelquefois.

Et disant, elle s'enfuit laissant le jeune homme stupéfait. Elle franchit en courant un grand espace de chemin, jusqu'à ce qu'enfin épuisée, haletante, elle fut forcée de s'arrêter. Au loin, on entendait encore les coups de feu des combattants, mêlés aux vociférations

des Hurons. La fille du grand chef se laissa tomber à genoux et un sanglot souleva sa poitrine.

— O ! Dieu des blancs, murmura-t-elle en élevant ses regards vers la voute céleste, si Robert de Marville m'aime je croirai en toi et me ferai chrétienne.



CHAPITRE XII

CHEZ MADAME DE MONFORT.

— Et vous me dites que cette action décida de la victoire! Mais c'est un héros, un véritable héros que ce Monsieur de Marville, et non content de cet exploit, le lendemain il exposa sa vie pour sauver trois Anglais; c'est inoui, quelle noblesse de sentiments!

Ainsi s'exprimait Mademoiselle de Montfort qui, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, réunissait, ce soir-là, quelques amis chez elle. Toute exaltée du récit que venait de lui faire M. d'Estimauville, nouvellement arrivé de Montréal, avec Montcalm et quelques officiers, l'excentrique jeune fille ne trouvait pas assez de paroles pour manifester l'admiration que lui causait la conduite de Robert.

— Oui, mesdames, reprit M. d'Estimauville, s'adressant à un groupe assez nombreux de jeunes femmes qui s'étaient rapprochées pour l'entendre raconter les exploits du lieutenant, c'est ainsi qu'il se signala à la prise du Fort Georges.

— J'aimerais beaucoup à connaître ce nouveau Bayard, fit Madame de Grosbois, je crois qu'il est passablement sédentaire, car nous ne le rencontrons jamais dans le monde. Le général me disait au bal du Gouverneur qu'il avait prié son jeune protégé de l'accompagner, mais ses instances avaient été vaines.

— M. de Marville a éprouvé des chagrins qui l'ont éloigné des plaisirs: cependant, ce soir, mesdames, vos désirs seront satisfaits, car on lui a fait promettre de

venir passer la soirée ici, et je puis vous assurer qu'il tiendra sa parole.

Un vif incarnat couvrit les joues de plusieurs jeunes filles, à la pensée de connaître ce héros malheureux, chacune se disait :

— Si j'avais le don de le consoler.

— J'espère bien qu'il n'y manquera pas, fit Belzémire (mademoiselle de Montfort se nommait ainsi.)

— Que ce Monsieur de Marville est heureux, dit en ce moment M. de Blois.

— Tiens, c'est vous ! Comment vous portez-vous ?

— Je n'étais pas attendu, moi, reprit-il tout bas, d'un ton de reproche.

— Peut-être, répondit Melle de Montfort, prenant son bras et s'éloignant un peu du cercle qui entourait M. d'Estimauville. Mais pourquoi depuis votre retour ne pas m'avoir parlé du héros du Fort Georges ?

— Pourquoi, parce que connaissant votre goût passionné pour tout ce qui est noble et chevaleresque, j'ai craint M. de Marville ; enfin, oserai-je vous l'avouer, j'en étais jaloux.

— Alors, vous auriez dû imiter sa valeur et vous m'auriez rendue la plus heureuse femme du monde.

En ce moment leur conversation fut interrompue par l'arrivée de Melle Auricourt qui passant près d'eux, s'arrêta pour saluer Melle de Montfort.

— Comment vous portez-vous, fit cette dernière, comme vous êtes pâle, mais vous n'en êtes que plus intéressante.

En effet, Melle Auricourt n'avait pas repris ses couleurs depuis sa maladie, cependant cette pâleur ne nuisait pas à sa beauté, on eut dit au contraire qu'elle la rehaussait.

— Je croyais, continua Belzémire, que M. de Marville devait vous accompagner.

— Je n'ai pas vu M. de Marville depuis son retour,

répondit Géraldine en rougissant et avec un léger tremblement dans la voix, j'ignorais qu'il dut venir ce soir.

— Comment, après tout ce qu'il vous doit, il me semble qu'il eût dû se rendre chez vous en premier lieu.

— C'est ce qu'il a fait ; mais j'étais alors chez M. de Carre. Vous avez appris sans doute, continua-t-elle, voulant changer le cours de la conversation, que ma pauvre amie Hortense a recouvré sa liberté.

— Comment, la raison lui est revenue, fit M. de Blois.

— Je parie qu'elle ne l'a jamais perdue, reprit Louis Du Val, en saluant les dames.

— Vous avez raison, répondit Géraldine, moi qui ai toujours correspondu avec elle, je puis vous affirmer que Mademoiselle de Roberval n'a pas cessé un instant de posséder ses facultés mentales, comme son tuteur voulait le faire croire. M. de Carre n'avait pas compté sur une aussi grande énergie, il croyait que la souffrance pourrait vaincre sa résolution ; mais lorsqu'il se présenta à elle en lui demandant si elle persistait dans ses idées, Hortense lui a franchement avoué qu'on pourrait la faire mourir, mais qu'elle ne porterait jamais un autre nom que celui de M. de Raincourt. M. de Carre a supplié, menacé ; rien n'a pu la faire changer ; il la quitta dans un accès de colère terrible. Cependant, on lui a rendu la liberté et depuis ce jour elle n'a pas revu son tuteur. Cette conduite la remplit de crainte et de tristesse, elle redoute de nouveaux chagrins.

— Pauvre enfant ! j'espère qu'il n'en sera pas ainsi. Son histoire est un véritable roman ; j'inscrirai sa vie dans mes mémoires.

— Mademoiselle de Montfort écrit ? fit Louis, laissant glisser un sourire railleur sur ses lèvres. Je suppose qu'elle n'inscrit que les héros dans son manuscrit, ainsi je ne puis espérer paraître en scène.

— Il n'en tiendra qu'à vous, répondit-elle.

— Oui, mademoiselle, reprit M. de la Naudière, qui s'était approché du groupe, dites-lui que s'il persiste dans sa mauvaise pensée de demeurer célibataire, il ne peut figurer dans aucun ouvrage.

Cette saillie fut accueillie par un éclat de rire.

— Ha! ha! ha! voilà ce que tu t'attires avec tes théories que tu mets un peu rigoureusement en pratique.

— Tu peux bien parler ainsi, mon cher d'Estimauville, tu ne crains pas la critique, car tout le monde ici sais que tu vas bientôt dire adieu à la vie de bachelier, et nous enlever une de nos plus charmantes québecquoises.

— En cela je puis te remercier, c'est à toi que je dois d'avoir fait sa connaissance.

— Oui, maintenat tu vas me faire des compliments.

— C'est que vous avez fait vibrer la corde sensible, Du Val, reprit de la Naudière; mais je crois que voici une personne qui aura plus de pouvoir que vous.

Chacun se retourna, Mademoiselle Lemoyne entrait, et au même instant on annonça le général Montcalm.

Il était accompagné d'un jeune homme inconnu pour la plupart des dames; mais vers qui cependant tous les regards se portèrent, tant ses manières étaient distinguées et grande la noblesse de ses traits. Sur son front apparaissait une large cicatrice, fraîche encore.

Géraldine pâlit en l'apercevant et sentit ses genoux fléchir sous elle. Mademoiselle Lemoyne qui se trouvait maintenant près de la jeune fille, s'empressa de lui approcher un siège et lui glissa ces mots à l'oreille:

— Géraldine, vous l'aimez.

— Taisez-vous, Marie, pour l'amour de Dieu.

M. d'Estimauville se rapprocha des deux jeunes filles. Melle Lemoyne avait mis un doigt sur ses lèvres en signe d'assentiment. Personne autre ne s'était aperçu de l'émotion de Géraldine.

— Que complotez-vous ainsi? fit le jeune homme.

— Vous êtes trop curieux, vous ne saurez rien, lui répondit sa joyeuse fiancée.

— Et peut-être ne pourrai-je rien obtenir non plus, pas même cette danse qui commence?

— A une condition, veuillez s'il vous plaît, aller chercher un verre d'eau pour Mademoiselle Auricourt, la chaleur qui règne ici la fatigue réellement.

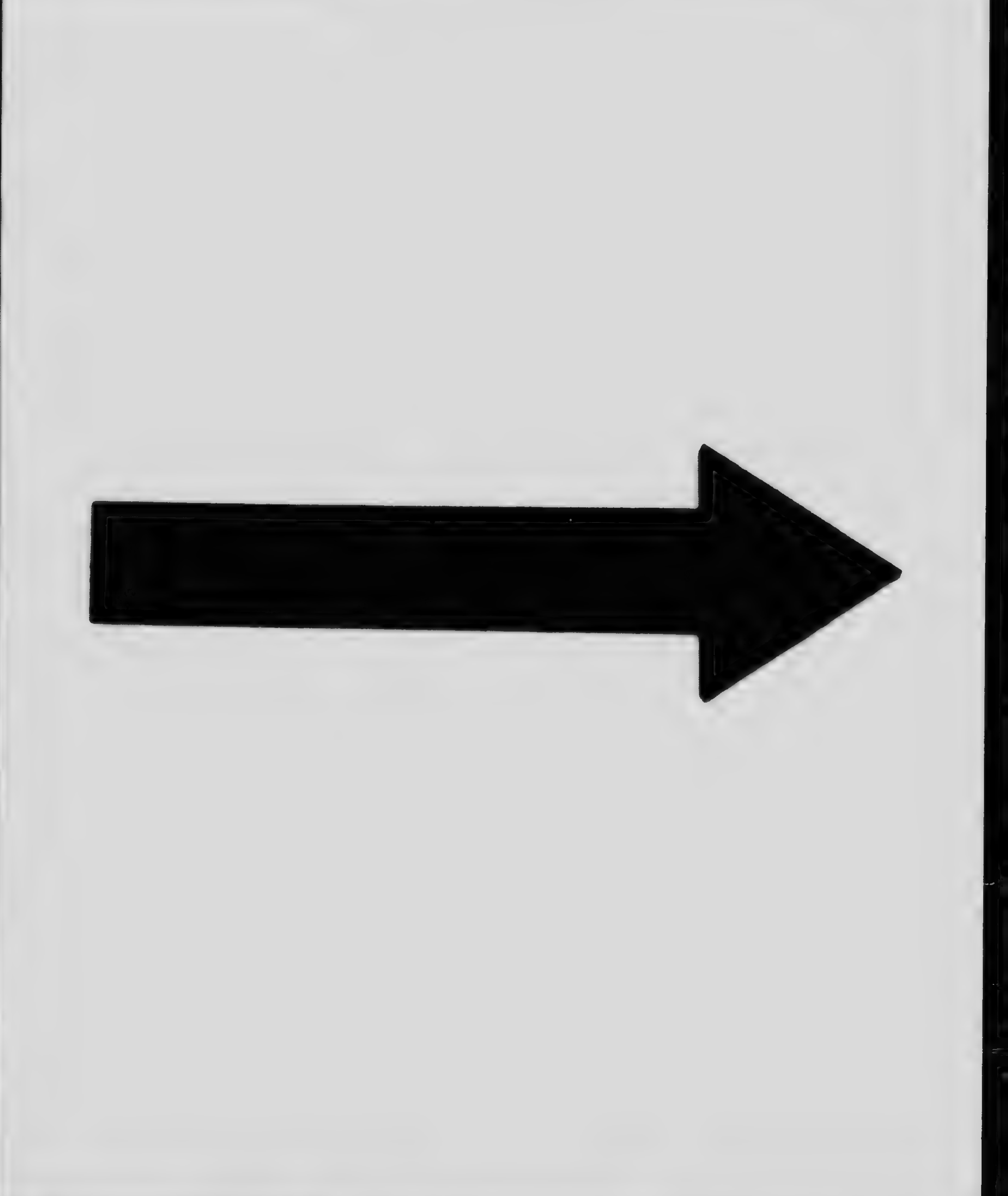
— En effet, mademoiselle, vous paraissez souffrante.

— Ce n'est rien, je vous assure, ne vous dérangez pas pour moi.

— Au contraire, je serai heureux de vous être utile.

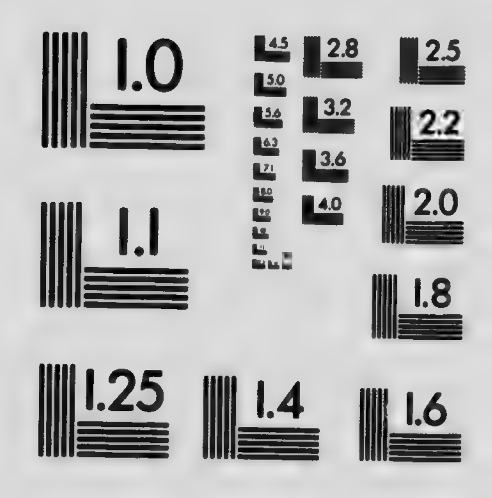
Et là-dessus, le jeune homme s'empressa d'aller quérir le verre d'eau demandé.

La danse commença. Le général avait introduit son jeune protégé à plusieurs dames; chacune le complimentait sur ses exploits; le nom de M. de Marville était dans toutes les bouches. Il était le héros de la soirée. Madame de Grosbois lui avait présenté sa fille et ce fut avec elle qu'il ouvrit la danse. Bon nombre de jeunes filles envièrent sa place, mais celle qui dans cette soirée se sentait la plus malheureuse, c'était certes Géraldine. Quelle différence avec sa première entrée dans le monde! Chez le gouverneur, gaie, insouciante, elle apportait un cœur libre; tout était joie, tout était rose pour elle. La jeune fille ne comprenait pas alors qu'on put se sentir triste dans une réunion où règne le plaisir, mais aujourd'hui tout était changé; un seul être occupait sa pensée et Robert ne lui avait adressé qu'un salut. Il avait déjà dansé trois fois avec mademoiselle de Grosbois, le ver rongeur de la jalousie se glissait dans le cœur de la fille du médecin, combien elle souffrait. Notre héroïne oubliait qu'elle avait elle-même dicté la conduite du lieutenant par sa froideur passée, et elle serait demeurée là longtemps à le suivre du regard sans même adresser la parole à son partenaire, si elle ne se fut aperçue qu'elle devenait ridicule



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 – 0300 – Phone
(716) 288 – 5989 – Fax

par ce silence; elle s'efforça donc de paraître gaie et d'entretenir la conversation avec animation.

De Kergy passa une partie de la soirée près d'elle. Avec lui on eut dit que la jeune fille avait entièrement oublié Robert. C'est que souvent, chez son père, elle avait remarqué que M. de Marville paraissait mécontent lorsqu'elle s'entretenait avec son cousin, et elle aurait donné tout au monde ce soir-là pour pouvoir l'affliger et lui faire endurer ce qu'elle éprouvait elle-même.

La pauvre enfant ne savait pas combien le cœur du jeune homme se serrait en la voyant ainsi accorder toutes ses attentions à ce cousin qu'il méprisait. Personne n'aurait pu deviner ce qui se passa en lui lorsqu'il vit Géraldine engager une valse avec M. de Kergy; elle avait jusqu'alors refusé de valser et pour lui elle acceptait. Serait-ce possible que cet homme au caractère déloyal eut pû s'emparer de l'affection de cette enfant. Elle dont l'âme sensitive percevait toutes les petites choses, cette nature si fière, si dévouée, si impressionnable, pourrait-elle un seul instant sympatiser avec de Kergy, sans vertu, sans principes? Oh! douleur! si le masque hypocrite dont se couvrait ce dernier pouvait la tromper à ce point, non, il ne pourrait le supporter, il se mettrait entre elle et lui, il briserait ce fourbe qui lui enlevait la femme adorée; et, dans un mouvement involontaire, Robert oubliant le lieu où il se trouvait, porta avec frénésie la main à la garde de son épée. Il lui sembla qu'on lui appliquait un fer rouge sur le cœur quand il vit le chevalier enlacer la taille gracieuse de la jeune fille et l'entraîner dans le tourbillon des valseurs.

Comme il la regardait avec des regards tendres cet indigne chevalier! il n'y avait pas à s'y méprendre, il était certainement épris, lui aussi, de Géraldine et cette nature fougueuse croyait par la puissance de sa volon-

té, pouvoir à cette heure s'approprier entièrement la tendresse de la femme aimée. Il se disait: " Je veux qu'elle m'aime, " quand Robert murmurait avec rage au fond de son cœur: " Si elle l'aime, je le tuerai."

Pauvre Robert, cette valse lui sembla durer une éternité et enfin n'y pouvant plus tenir, il quitta le salon.

Il y avait près de vingt minutes que la jeune fille valsait, lorsque M. Auricourt s'avança.

— C'est assez, dit-il à sa fille, tu seras malade.

Et s'adressant à M. de Kergy d'un ton un peu sévère:

— Monsieur, il eut été mieux de cesser plus tôt, vous savez que Géraldine vient à peine de recouvrer la santé.

— Mademoiselle n'a pas voulu admettre qu'elle serait fatiguée lorsque je le lui ai demandé, répondit Gontran.

— Je regrette de te voir si peu raisonnable, Géraldine. Il est heureux que M. de Marville soit venu me prévenir de ton imprudence, dans le petit salon où j'étais à fumer.

Le docteur ne se trompait pas, Géraldine avait trop présumé sur les forces qu'elle venait à peine de recouvrer. Malgré la fatigue qu'elle éprouvait elle avait voulu attirer l'attention de Robert, qui, toute la soirée, avait feint de ne pas la remarquer. La jeune fille avait réussi et elle en éprouva un moment de satisfaction; mais maintenant elle se sentit défaillir, les couleurs qui couvraient son visage disparurent tout à coup et elle serait tombé si son père ne l'eut soutenue. On la transporta privée de sentiment, dans une pièce voisine où la chaleur était moins concentrée. Là on lui fit respirer des sels et elle revint à elle.

— Comment te trouves-tu, petite? fit le docteur.

Géraldine ne répondit pas mais elle cacha sa tête dans les coussins de velours sur lesquels on l'avait appuyée et fondit en larmes. Parmi les personnes qui l'avaient suivie dans la chambre, elle avait aperçu Ro-

bert, sur les traits duquel était peinte une anxiété mortelle et dans ce regard triste il lui semblait voir un reproche. La jeune fille avait bien eu ce qu'elle désirait: toute l'attention de M. de Marville s'était portée sur elle, cependant elle se sentait si malheureuse qu'elle aurait voulu mourir là à deux pas de lui.

Pourquoi? C'est qu'il semblait à Melle Auricourt que Robert lui reprochait sa conduite, non parce qu'il l'aimait; mais parce qu'il avait deviné sa pensée et la croyait méchante. Combien sa peine était grande en songeant que peut-être elle avait perdu son estime.

Aussi quand son père lui demanda de nouveau comment elle se trouvait, elle le pria de la ramener à la maison, ne pouvant, plus longtemps, supporter cette foule de curieux qui l'entourait.

— Ne partez pas maintenant, ma toute belle, dit madame de Montfort, il serait mieux de vous reposer un peu ici.

— Vous êtes bien bonne, madame, néanmoins, je crois que l'air du dehors me fera plus de bien.

Le docteur avait commandé son coupé, et soutenue par son père, Géraldine s'y rendit.

— Qu'est donc devenu M. de Marville? demanda Melle de Montfort quelques minutes après le départ de M. Auricourt et de sa fille.

Robert avait disparu sans prendre congé de personne.

— Il faut lui pardonner, murmura M. d'Estimauville à l'oreille de sa fiancée, il est amoureux.

CHAPITRE XIII.

ENFIN ON SE COMPREND.

Le soir venait, un de ces soirs limpides et purs où l'âme, appesantie par une douleur profonde, aime à venir chercher dans la contemplation des beautés de la nature un soulagement à ses peines.

On percevait déjà l'approche du crépuscule; les derniers feux d'un soleil mourant allaient se perdre dans l'immensité des cieux, et à l'horizon se levaient de pâles étoiles tels que des cierges qui s'allument. A cette heure mystérieuse où l'imagination entière peut s'envoler comme une prière vers le Tout-Puissant, Géraldine se promenait d'un pas lent dans les allées du jardin de son père.

Depuis la veille, le calme n'était pas entré dans son esprit, et elle venait, en contemplant la voûte céleste demander à Dieu de relever son courage, de l'aider à supporter son malheur. Cependant, le feu sombre et doux de ses larges prunelles se posait avec indifférence sur cette nature si sereine, car malgré la pureté de ce beau ciel tout lui semblait triste et noir autour d'elle, les beautés de la création n'avaient plus pour la jeune fille aucun attrait tant son âme souffrait.

Robert était revenu, sa première visite avait été pour elle il est vrai, mais la bienséance l'avait guidé; le malheureux hasard avait voulu qu'elle fut absente et lorsqu'elle l'avait revu au bal, elle ne s'était pas montrée elle-même. Il l'avait mal jugée: reviendrait-il maintenant? Hier, comme toutes les jeunes filles s'étaient montrées empressées auprès de lui, comme chacune re-

cherchait ses faveurs! et elle, qu'avait-elle fait? Elle qui l'adorait, elle qui aurait donné sa vie pour lui, ne l'avait-elle pas laissé croire qu'elle aimait ailleurs? Qu'est-ce qui avait motivé cette conduite? elle n'aurait pu le dire.

Que d'actions nous faisons souvent sans notre propre assentiment; nous marchons et nos pas nous conduisent à l'endroit opposé à celui que nous voulons atteindre; nous parlons, et nos paroles expriment ce que nous ne voulons pas dire; il semble qu'une fatalité nous pousse. On se propose d'agir de telle et telle manière, cette démarche serait la bonne, nous le savons, nous y avons longtemps songé, et le moment venu une force irrésistible nous fait exécuter tout le contraire; puis l'on se dit: Mais ce n'est pas cela. On se révolte en soi-même contre son manque de tact, mais le sort en est jeté, l'occasion fortuite a disparu à tout jamais, et vous êtes là plongé dans votre mécontentement, mécontentement contre les éléments, contre vous-même, contre votre mauvaise étoile, enfin contre tout ce qui vous entoure, car il semble qu'une infinité d'êtres invisibles se sont groupés autour de vous, pour entraver votre marche, pour vous clouer là sur ce siège, quand votre présence ailleurs aurait tout fait réussir. Voilà les sentiments qui dominaient Géraldine, pourquoi la veille avait-elle agi ainsi?

Que de pourquoi, que de pourquoi, hélas! dans notre pauvre existence, qui demeurent sans réponse. On se révolte contre un fait inéluctable, on veut savoir la raison, et la raison est une énigme.

Combien notre héroïne aurait voulu resaisir à cette heure, ce passé qui nous échappe, cet hier qui jamais plus ne nous appartiendra. Ah! si elle le voyait encore près d'elle, cet être chéri pour lequel son âme est angoissée! mais il lui semble que cela est impossible, qu'il est loin, loin pour toujours, et découragée, transie

par le froid de la nuit, qui est tombé depuis longtemps, elle se dirige d'un pas nerveux vers la maison.

Tout semble plongé dans les ténèbres à l'intérieur. le docteur est absent apparemment; mais en approchant, la jeune fille remarque qu'il y a de la lumière au salon.—Sans doute, quelqu'un attendant mon père, se dit-elle. Puis elle gravit les marches du perron et pénètre dans la pièce illuminée qui semble être déserte. Soudain le sang afflue à son cœur, les rideaux d'une des fenêtres viennent de s'entr'ouvrir et un jeune homme s'avance vers elle: elle n'a plus la force de marcher et demeure clouée sur le seuil. Robert est déjà à ses côtés et lui prenant la main, la conduit au milieu du salon.

— Venez, Géraldine, dit-il, il faut que je vous parle.

La jeune fille, muette, interdite, se laisse tomber défaillante sur un divan, son cœur bat à rompre sa poitrine, il l'a appelée Géraldine et ce nom qu'il lui donne pour la première fois a fait tressaillir tous ses sens; elle croit rêver et craint qu'en prononçant une parole l'illusion ne s'envole.

M. de Marville s'est assis près d'elle sans cesser de tenir sa main qui tremble dans la sienne, il attend quelques instants qu'elle soit remise, et lui dit:

— Géraldine, depuis plus de six mois j'ai été le plus malheureux des hommes, la vie m'était devenue tellement insupportable que je cherchai partout la mort dans les combats; car je vous aimais depuis le moment où je vous vis veiller à mon chevet avec la bonté d'un ange, je vous aimais quand brilla sur vos traits charmants un éclair de joie lorsque votre père déclara que j'étais hors de danger. J'aurais voulu alors consacrer ma vie entière à m'efforcer de vous rendre heureuse, mais hélas! votre froideur est venue tout à coup briser mes rêves et le brusque changement de votre conduite me plongea dans le plus profond découragement. Votre

image me suivait partout et avec elle la triste pensée que je n'étais rien pour vous. Ce soir même, je venais faire mes adieux à votre père, j'étais décidé à partir pour Montréal, ne pouvant plus demeurer à Québec, vous voir, rencontrer sans cesse votre regard si froid, qui, comme hier encore, torturait toute mon âme. Oh! Géraldine, je vous aurais quittée pour toujours, emportant avec moi mon secret et disant adieu au bonheur, si une parole de votre part n'était venue me faire espérer en l'avenir. Oui, chère amie, vous l'avez vous-même écrit:

Il est doux, par un mot, de pouvoir retrouver l'espérance.

Pendant que Robert lui parlait ainsi, la jeune fille avait ressenti une joie indicible; mais à ces dernières paroles, elle pâlit, une vive anxiété se peignit sur ses traits, une pensée bien poignante venait de s'emparer d'elle; Robert avait surpris son secret en regardant son album et c'était la reconnaissance qui le poussait à faire un aveu qui pour lui était un sacrifice. La délicatesse, peut-être outrée, de notre héroïne lui interdisait d'accepter un aveu arraché à la gratitude. Elle demeura donc muette et retirant subitement sa main de celle du lieutenant, elle se couvrit la figure et fondit en pleurs.

— Qu'avez-vous, fit-il avec inquiétude, calmez-vous Géraldine, si j'ai blessé vos sentiments, si le désir ardent d'être aimé m'a fait me tromper dans l'interprétation de vos paroles, pardonnez-moi, mais de grâce, cessez vos larmes, je ne puis les voir couler.

— Laissez-moi, par pitié, laissez-moi, je ne puis, je ne dois vous aimer.

Dire ce qui se passa alors dans le cœur du jeune homme serait impossible. Il se leva chancelant.

— Adieu, Géraldine, fit-il, vous avez été cruelle;

mais ce n'est pas à moi à vous condamner, la seule prière que je puisse vous faire avant de vous quitter pour toujours, c'est de vous souvenir, en apprenant ma mort, que celui qui ne sera plus a succombé emportant avec lui votre image, ne pouvant plus vivre loin de vous.

Il s'éloignait, tout allait pour jamais être brisé entre eux, lorsque la jeune fille s'écria :

— Oh ! Robert, Robert ! !

Il y avait tant d'amour et d'angoisse dans sa voix que le jeune homme s'arrêta.

— Non, Robert, vous ne mourrez pas, continua-t-elle, vous vivrez heureux avec cette Alice que vous aimez, et moi je prierai Dieu pour vous.

— Alice, pourquoi parlez-vous d'Alice ? J'avais une famille, je l'ai perdue ; j'avais une sœur, elle m'a été enlevée ; j'avais espéré pouvoir un jour vous nommer ma femme, alors j'eusse fait le voyage de la vie avec bonheur ; mais tout m'est ravi, je suis destiné à fuir tout ce que j'aime, tout noble sentiment doit être étouffé dans mon cœur. Non, non, je ne puis vivre ainsi. Hélas ! pourquoi ne suis-je pas mort ?

Il parcourait la chambre à grands pas, son désespoir était pénible.

— Pourquoi dites-vous que je vivrai heureux près d'Alice, demanda-t-il en se rapprochant du divan, pensez-vous que l'affection d'une sœur pourrait effacer votre souvenir ?

— Une sœur ! !

— Oui, une sœur, que je ne reverrai peut-être jamais.

— O ciel ! Alice est donc votre sœur ?

— Ah ! vous l'ignoriez ? alors pourquoi l'avoir nommée ; qui a pu vous parler d'Alice sans vous dire qui elle était ?

— Vous-même, vingt fois dans votre délire son nom est venu sur vos lèvres, j'avais cru....

— N'achevez pas, je comprends, non, non, chère adorée, jamais je n'ai aimé une autre que vous; à présent refuserez-vous encore de me répondre.

— Robert, dit-elle avec des larmes de joie dans le regard, si tout à l'heure, après que j'eus prononcé ces paroles qui déchiraient mon âme, vous étiez parti sans qu'aucune explication eut eu lieu entre nous, je serais morte de douleur. Jugez maintenant si je vous aime.

— Mon ange, est-il possible, murmura-t-il en attirant la jeune fille à lui.

— Oui, Robert, je vous aime, et folle que j'étais j'aurais sacrifié tout mon bonheur plutôt que d'avouer mon secret, si Dieu n'eut permis que vous n'ouvrissiez mon album.

Alors ils se racontèrent ce qu'ils avaient souffert.

Combien cette conversation fut douce et remplie de charme. Tous deux goûtaient à l'un de ces moments remplis d'ivresse que le Maître Suprême nous accorde quelquefois pour nous aider à parcourir la route épineuse de la vie.

Enivrés de leur bonheur, Géraldine et Robert demeuraient plongés dans de longs silences, échangeant leurs pensées sans paroles, lisant dans leurs regards le trop plein de leurs cœurs, savourant avec délice la joie de se retrouver enfin l'un à l'autre, de s'être compris de s'être consolés mutuellement.

— Robert, dit enfin Géraldine, qui eut dit que ce jour devait finir ainsi pour nous? Que Dieu est bon de nous donner tant de bonheur.

— Oui, répondit de Marville, portant la main de la jeune fille à ses lèvres, hier encore je murmurais contre ses décrets, je n'avais pas compris qu'il fallait que je souffrisse afin de devenir digne de vous.

Pendant qu'ils conversaient ainsi, ils ne s'étaient pas

aperçus que deux regards les épiaient. L'un rempli de haine et de jalousie, l'autre doux, mais empreint de tristesse. En effet, depuis cinq minutes, M. Auricourt se tenait sur le seuil de la porte, tandis que Gontran de Kergy, caché dans l'obscurité du dehors, demeurait à l'une des fenêtres d'où il avait tout entendu.

Ah! il l'aime, murmura-t-il avec rage je me vengerai, lui, toujours lui sur mon chemin.

En même temps le docteur s'avança.

— Mon père, s'écria Géraldine.

— M. Auricourt, fit Robert.

— Je sais tout, mes enfants, je ne m'opposerai pas à vos désirs.

Et prenant la main de sa jeune fille, il la mit dans celle du lieutenant.

— Aimez-là, continua-t-il, néanmoins je dois vous dire que Géraldine ne changera pas de nom avant deux ans; je ne puis supporter la pensée qu'elle me soit enlevée à présent et ne veux qu'elle devienne Mde de Marville avant que mon pays ne soit en paix. Tout présage que nous aurons de vifs combats à soutenir volez où la gloire vous appelle, et revenez vers celle qui, je crois, fera votre bonheur.

Puis attirant Géraldine vers lui, il la tint longtemps pressée sur son cœur avec une vive émotion. Ce moment venait de lui apprendre que désormais l'amour de sa fille était partagé.



CHAPITRE XIV

ENTRE JEUNES GENS.

Lecteurs pénétrez de nouveau avec moi dans cette maison de la rue Buade où, pour la première fois, je vous ai présenté le général Montcalm et Robert.

Nous nous retrouvons encore dans la chambre d'entrée: comme la première fois le général est assis auprès d'une table chargée de papiers que M. de Bourlamaque parcourt avec attention. Le plus grand silence règne dans la pièce; mais, soudain, le général se lève avec impatience et regarde son lieutenant.

— Ainsi, dit-il, tous ces comptes ont été payés?

— Oui, général, ordre de l'intendant Bigot.

— Cependant, un grand nombre étaient faux et demandés pour des articles qui n'ont jamais été fournis à l'armée. C'est ainsi que tandis que des milliers de braves guerriers s'efforcent de soutenir en ce pays, la gloire militaire, des administrateurs infidèles prennent à tâche de dilapider les finances. Ne sommes-nous pas dans un temps assez critique?.* faudra-t-il encore être contraint de réduire la ration des troupes pour enrichir d'indignes fonctionnaires?

Et Montcalm se mit à parcourir la chambre à grands pas.

— La corruption, la corruption, continua-t-il, elle a commencé à marcher le front haut sous l'administration

---

* **La disette se faisait sentir depuis 1755, où il y avait eu à Québec une espèce d'émeute à cause de la rareté du pain et des viandes de boucherie. (Historique.)**

de M. de la Jonquière, maintenant elle ne peut s'arrêter.

Après un moment de silence il reprit :

— Au moyen d'un sacrifice d'argent de la part du Gouvernement français, pour l'envoi de nouvelles troupes, nous pourrions avoir de véritables avantages sur l'armée anglaise. Webb n'ose sortir du Fort Edouard. M. Dubois de Lamothe tient bloqués, dans Chibouctou, Lawdon et l'escadre anglaise. En dépit de l'abandon du Gouvernement français peut-être parviendrions-nous à conserver tous nos droits, si les administrateurs veillaient avec plus d'intelligence aux intérêts de la colonie. Que peuvent des soldats mourant de faim? si nous n'avons pas de secours il est probable que la famine exercera de terribles ravages cet hiver.

Montcalm possédant une âme chevaleresque, une nature impétueuse, s'oubliant lui-même, se sacrifiant tout entier pour sa patrie; éprouvait une indignation qu'il ne pouvait contenir, en constatant la cupidité et le manque de scrupules des fonctionnaires, et il l'exprimait parfois en termes assez violents.

En ce moment on frappa à la porte, M. de Marville entra. Robert n'était plus le même, sa démarche était vive et alerte, sur tous ses traits se lisaient la satisfaction et la joie.

— Comme vous voilà joyeux, lui dit Montcalm, sans doute vous avez une bonne nouvelle à m'apprendre.

Le lieutenant serra fortement la main que le général lui tendait.

— Oui, répondit-il, et votre bonté me commande de vous confier ce que je vous ai caché jusqu'ici.

— Alors, ce sera en chemin; car j'ai promis de me rendre à la réunion que les amis de M. d'Estimauville lui donnent ce soir pour fêter son prochain mariage, c'est demain qu'il dit adieu à la vie de *bachelier*. Il

choisit une charmante personne. Mlle Lemoine a de grandes qualités et je crois qu'ils seront heureux.

Tout en parlant, le marquis avait mis son pardessus et pris son chapeau.

— Allez-vous demeurer ici, Bourlamaque?

— Oui, général, jusqu'à votre retour.

Durant le trajet, Robert raconta à Montcalm ce que nous savons.

— Comment, s'écria le général quand le jeune homme eut terminé, ai-je été assez naïf pour ne pas diviner qu'avec un cœur comme le votre, vous ne pouvez demeurer trois mois sous le même toit que Mlle Auricourt sans l'aimer! Et moi qui me creusais la tête pour vous trouver une personne capable de dissiper vos chagrins, tandis que c'était précisément parce que votre cœur n'était plus libre que votre tristesse augmentait depuis votre accident.

En causant ainsi ils arrivèrent à la rue Saint-Louis, et frappèrent à l'une des premières maisons. On ouvrit aussitôt, un rayon de lumière filtra au dehors, tandis que de bruyants éclats de rire partaient du dedans. Montcalm et son protégé entrèrent.

Nous retrouvons réunis ici les jeunes critiques du bal du gouverneur; en ce moment ils sont tous absorbés dans une discussion sur le mérite des femmes auteurs.

— Moi, disait M. de Beaumont, je déteste les femmes qui écrivent. En affichant ainsi les talents qu'elles peuvent avoir il me semble qu'elles sortent complètement de leur rôle. Mon opinion est que la femme doit demeurer dans l'ombre; je suis tout-à-fait Anglais à ce sujet.

— Et tout-à-fait entier dans vos idées, reprit M. d'Estimauville, selon vous les talents intellectuels ne pourraient être qu'un défaut apporté aux qualités de celle que vous choisiriez pour être la mère de vos enfants?

— Je ne choisirai jamais une femme auteur, dont le seul but est de briller, pour elle son intérieur est complètement oublié.

— Parbleu, je ne saurais vous blâmer si la femme qui écrit ne peut s'intéresser qu'à la littérature et délaisse pour elle les devoirs du foyer. Je sais que malheureusement il en est souvent ainsi; mais n'admettez-vous pas qu'il y ait des exceptions.

— Ah! les exceptions, fit Louis Du Val, en riant, voilà ce qui m'a toujours fait détester la grammaire, je ne puis les souffrir.

Il y eut un moment d'hilarité; mais M. d'Estimauville ne se déconcerta pas et continua:

— Blâmeriez-vous la femme qui n'écrit que dans ses moments de loisir; non pour acquérir la renommée, mais uniquement parce que c'est pour elle un délassement de l'esprit ?

— Dans ce cas, reprit Louis, la femme d'un esprit supérieur ne se pliera jamais.

— Vous vous trompez, mon cher, la femme véritablement intelligente sera celle qui comprendra le mieux que le premier et le seul but de sa vie doit être de faire le bonheur de son mari et de ses enfants; ne croyez pas que pour laisser son nom à la postérité elle négligera ceux qui lui sont si chers, et comment pourrait-il en être autrement? si les facultés morales, les plus élevées que Dieu nous a données et qui nous le font connaître, ne nous faisaient acquérir la sagesse, à quoi donc serviraient-elles? Croyez-vous que celle qui rêve et décrit le bonheur ici-bas, sera celle qui par sa propre faute s'en éloignera le plus? Ceci serait tout-à-fait hors de logique. Que trouvez-vous donc à blâmer dans une imagination vive? Pourquoi celle qui a des idées générales et vous décrit ce que vous avez vous-même éprouvé, mais que vous n'auriez pu définir, serait-elle moins capable d'acquiescer à vos désirs, que la femme timide et cachée

qui garde en elle-même toutes ses impressions? Certainement la principale qualité que je chercherais chez une femme ne serait pas les talents; mais s'ils se trouvaient joints aux autres, je ne pourrais que m'en féliciter et je m'estimerais heureux de les rencontrer chez celle que j'aurais choisie.

— Bon avec ton imagination romanesque, qui fleurit tout, tu vas finir par nous faire adopter tes idées.

— Et c'est le bon moment de les prendre, M. Du Val, fit Montcalm en s'avançant. M. d'Estimauville ne se contente pas de dire: Je choisirai, il a choisi et vous donne le bon exemple, il ne veut pas qu'on le décore du vilain nom de vieux garçon.

Tous s'étaient levés pour saluer le marquis.

— Mais vous oubliez général, reprit Louis, que s'il n'y avait pas quelques-uns de mon espèce, les hommes de mérite comme M. d'Estimauville ne pourraient être appréciés à leur juste valeur.

— C'est vrai, néanmoins j'aimerais mieux que vous ne fussiez pas un de ceux destinés à faire briller leur voisin, car enfin, celui qui se bat comme vous l'avez fait à William-Henry, doit avoir à cœur de laisser à sa patrie des enfants pour perpétuer sa mémoire, et servir comme leur père la France et leur roi.

Après cet éloge, M. Du Val dut s'avouer vaincu et reconnaître qu'il avait tort.

Une magnifique table était servie; on avait attendu le marquis pour y prendre place, chacun s'assit et l'entrain devint général. Montcalm proposa la santé des futurs époux et fit un élégant discours dans lequel il exprima toute l'estime qu'il avait pour le fiancé. M. d'Estimauville répondit en termes émus à ces paroles chaleureuses, après quoi le général se retira pour rejoindre son aide-de-camp.

Le marquis était un homme d'une activité extraordinaire, il ne pouvait demeurer longtemps inoccupé, infa-

tigable au travail, son esprit était sans cesse à la poursuite de nouveaux projets. " Il fut heureux, dit un auteur, de posséder un tel caractère, car sans cela, en arrivant de France, toutes ses espérances et son courage se seraient évanouis en constatant le peu de forces que possédait la colonie. A part les renforts qu'il amenait, les troupes ne s'élevaient qu'à trois mille neuf cent-cinquante-deux hommes de milice canadienne et quelques centaines de sauvages.

C'était avec cette poignée de gens qu'il devait se défendre contre les Anglais, supérieurs en si grand nombre. Il ne se découragea pas et malgré les trahisons des peuplades indigènes, malgré l'insuffisance des secours venant d'Europe, il sut conserver pendant trois ans ce vaste territoire à la France. Et malheureusement la mère-patrie oublia la reconnaissance qu'elle lui devait, tandis que l'Angleterre ramenait triomphalement le corps de Wolfe, les restes de Montcalm demeuraient oubliés sur une terre étrangère. Il ne devait même pas dormir avec ses pères sous le ciel de sa patrie, il demeura enseveli dans la chapelle des Ursulines à Québec sans qu'aucune inscription ne vint indiquer là sa présence.

Ce ne fut qu'en 1831 qu'un gouverneur anglais, lord Aylmer, fit placer dans cette chapelle une plaque en marbre blanc où on lisait:

" Honneur à Montcalm, le destin en le privant de la victoire l'a récompensé par une mort glorieuse."

* * *

Le lendemain la Cathédrale était remplie de la société de Québec, qui venait assister au mariage de Mlle Lemoyne et M. d'Estimauville.

La mariée entra pâle et émue; cependant son regard était rempli de joie; car le oui sacramentel qu'elle allait prononcer était pour elle le présage du bonheur; aucun nuage ne pouvait attrister son front pur. Confiante en

l'avenir, la jeune fille s'agenouilla aux pieds du prêtre, heureuse de remettre sa destinée à celui que son cœur avait choisi.

Hortense, cachée derrière un pilier priait et pleurait. Madame de Staël dit que nous avons toujours un pressentiment de ce qui doit nous arriver dans la vie; je crois qu'elle a raison. Mademoiselle de Roberval était dans un de ces moments où l'avenir passe devant les yeux. La jeune fille pensait à M. de Raincourt, à tout ce qui la séparait de lui, et quelque chose lui disait : Non, non, jamais vous ne serez unis.

Abîmée dans ses réflexions, elle ne s'était pas aperçue que la noce avait défilé et que l'église était déserte. Aux sons harmonieux de l'orgue avait succédé le silence le plus complet. Combien dura cet oubli de tout ce qui l'entourait, elle n'eut pu le dire. Lorsque Mlle de Roberval releva la tête elle aperçut, debout près d'elle, le colonel qui la regardait.

— Relevez-vous, Hortense, murmura-t-il, il y a assez longtemps que vous priez, venez au dehors.

La jeune fille obéit machinalement et suivit M. de Raincourt. Lorsqu'ils eurent quitté l'église, Félix lui offrit le bras, Hortense était si pâle qu'il craignit qu'elle ne s'évanouit. Il la conduisit à un banc tout près appuyé sur un grand chêne et tous deux y prirent place. A leur approche, un oiseau qui chantait dans l'arbre, s'envola. Mlle de Roberval le regarda disparaître, avec tristesse, et quand elle abaissa ses regards sur son fiancé, une larme perlait au bord de ses longs cils.

— Pourquoi vous chagriner ainsi, Hortense?

— Parce que vous partez demain pour Carillon, Félix, et chaque fois qu'il faut me séparer de vous pour quelque temps, je sens mon courage défaillir. Vous emportez avec vous une part de ma vie; vous savoir loin brise toute mon énergie. Lorsque vous êtes près de moi, lorsque mon bras s'appuie sur le vôtre, je n'ai

plus peur, je deviens forte en votre présence et je ris en moi-même de toutes mes craintes, qui me semblent alors chimériques. Depuis la mort de mes parents, je me suis tellement habituée à votre douce protection, me laissant toujours guider par vos sages conseils, n'ayant de confiance qu'en vous, ne vivant, ne pensant que par vous, qu'il en est résulté que lorsque vous n'êtes plus à mes côtés, je redeviens tout à fait cette petite fille d'autrefois que vous conduisiez par la main à travers les sentiers ronceux du chemin, et malgré toute ma bonne volonté à vouloir me souvenir qu'aujourd'hui je suis femme, que je devrais plutôt vous donner l'exemple du courage, je n'y puis rien.

— Pauvre chérie, murmura le colonel en pressant la main de la jeune fille, c'est le mauvais état de votre santé, altérée par les tristes circonstances de votre vie depuis quelques années, qui vous rend craintive au point de vous effrayer de tout. Ah! qu'il me tarde de vous savoir toute à moi, alors que personne n'aura aucun pouvoir de se mettre entre nous; je vous soignerai si bien, chère petite, que vous reprendrez vite ces forces qui vous manquent; la tendresse, le dévouement de votre mari seront si grands qu'il vous fera oublier, Hortense, tout ce qu'il vous fait involontairement souffrir aujourd'hui pour lui. Comme vous, mon enfant, il m'est toujours pénible de m'éloigner; mais du moins cette fois je pars un peu rassuré sur votre sort, puisque votre tuteur est revenu à la raison et que vous êtes maîtresse de vos actions à présent.

— Ce changement m'inquiète encore, Félix, mon tuteur n'abandonne jamais ses projets, s'il me laisse libre, c'est qu'il a trouvé un autre moyen de parvenir à ses fins. Je crains qu'il ne s'attaque à vous.

— Chère Hortense, vous vous effrayez sans raison. M. de Carre n'osera rien contre moi. Si maintenant il agit en gentilhomme envers vous, c'est qu'il a compris

que sa conduite passée aurait pu lui faire tort. J'aurais employé tous les moyens pour vous faire mettre en liberté. Vous voyez qu'il a profité de mon absence pour abuser du pouvoir que la loi lui donne. Ma bien-aimée, au nom de mon amour, je vous supplie de ne pas vous laisser impressionner par de semblables idées qui ne sont que chimériques. Je vois que votre captivité vous a enlevé votre courage d'autrefois; mais il ne faut pas vous attrister pour cela. Promettez qu'à l'avenir vous ne vous rendrez plus malheureuse à cause de moi, si vous voulez que je parte tranquille. Songez que malgré les ennuis, les déceptions, le temps s'écoule; dans dix-huit mois vous serez libre, alors personne ne pourra nous séparer; vous avez assez souffert pour pouvoir espérer d'être heureuse.

La jeune fille leva ses yeux bleus sur le colonel, dans ce regard M. de Raincourt comprit qu'on lui accordait la promesse demandée et que déjà les sombres pensées qui oppressaient sa fiancée se dissipaient, pour faire place à l'espérance, tant il est vrai que la voix de l'être aimé à le pouvoir de faire disparaître les craintes les mieux fondées.

— Oui, ma petite Hortense, nous serons heureux, continua-t-il en l'entourant d'un regard d'amour, je bâtirai un joli castel sur les bords de la rivière Sainte-Croix, là nous passerons les premières années de notre union, puis plus tard, lorsque le pays sera en paix, nous retournerons en France, pour habiter le château de votre père. Vous serez entourée de nouveau de tous les objets que vous aimiez et que vous n'avez pas revus depuis la mort de vos parents. Nous reprendrons vos anciens et fidèles serviteurs qui vous aimaient tant. Nous nous promènerons ensemble, dans les allées ombragées du grand parterre, où souvent, dans votre enfance, j'ai joué avec vous à cache-cache. Vous rappelez-vous de l'étang où vous tombâtes un jour, j'eus le bonheur de me trouver

tout près, et j'arrivai à temps pour vous retirer de l'eau sous laquelle vous alliez disparaître. Qui m'eut dit, lorsque je vous remis aux bras de votre mère, qui était accourue toute en larmes, que l'affection que j'avais alors pour vous, devait se changer un jour en l'amour le plus tendre; que vous deviendriez pour moi plus que tout au monde? Combien d'événements imprévus se passent dans la vie que de changements s'opèrent en quelques années. Qui m'eut dit, Hortense, que nous devions tous deux traverser l'Océan pour venir habiter ce pays lointain. Vous voyez que la Providence nous protège puisqu'elle a permis que nous nous retrouvassions ici.

En lui parlant ainsi longtemps de ses rêves d'avenir et de riants projets, le colonel parvint à chasser entièrement les nuages qui attristaient quelques instants auparavant le front de sa fiancée. Ce fut donc avec moins de regrets qu'il put lui faire ses adieux à la porte de la demeure de M. de Carre, comme il partait le lendemain pour Carillon, et lorsqu'il porta à ses lèvres la main de Melle de Roberval, il eut la satisfaction de lui entendre dire:

— Maintenant, je crois qu'il sera moins difficile pour moi de tenir ma promesse, mais revenez au plus tôt, les jours sont si longs durant votre absence et j'ai besoin que vous veniez soutenir mon courage.

Ils se séparèrent ainsi, plus heureux tous deux que lorsqu'ils s'étaient rencontrés.



CHAPITRE XV

LA BATAILLE DE CARILLON.

Les jours se sont écoulés, nous sommes arrivés à la veille de la bataille de Carillon.

La prise de Louisbourg avait laissé le Canada sans défense du côté de l'Atlantique, mais l'on était résolu de prendre la revanche et l'on s'apprêtait à repousser l'ennemi du côté de la Nouvelle Angleterre.

Les Anglais se préparaient à attaquer Carillon, situé près du lac Champlain, à l'extrémité du cours d'eau nommé rivière de la Chûte.

On avait envoyé Bourlamaque occuper le portage à la tête du lac St-Sacrement, et Montcalm avait placé sur les deux rives de la rivière de la Chûte les bataillons de la Sarre, Royal-Roussillon, Languedoc, et le premier de Berry; lorsque dans la nuit du six juillet, Abercrombie, qui avait remplacé milord Lawdon, débarqua au portage avec dix-huit cents hommes.

A son approche, Montcalm comprit qu'il serait plus prudent de se replier, il repassa donc la rivière et vint se mettre sous le canon de Carillon.

Toute la journée du lendemain le général fit travailler ses sept bataillons à former à la hâte des abatis. Il ne ferma l'œil de la nuit, surveillant lui-même les travaux.

Vers cinq heures il se promenait encore, interrogeant l'horizon afin de voir s'il n'apercevrait pas M. de Marville qui devait lui apporter la nouvelle de l'arrivée de M. de Lévis. Enfin, un point noir se dessina

au loin et en moins de cinq minutes, Robert fut au côté du marquis.

— Général, dit-il, le chevalier de Lévis sera ici dans une demie-heure avec ses piquets..

En effet, au bout de ce temps, le chevalier arriva.

— Où allons-nous placer les Canadiens? demanda-t-il au général.

— Dans la trouée entre l'abatis et la rivière. Vous défendrez la droite, chevalier. Bourlamaque est chargé de la gauche; moi, je garde le centre. Les volontaires sont déjà dans les bois.

Lévis se chargea immédiatement de placer les troupes de la colonie, tandis que Montcalm faisait descendre dans la plaine un corps de réserve de huit compagnies de grenadiers et de plusieurs piquets.

Toutes ces opérations se firent avec une grande diligence; à onze heures et demie, on attendait avec impatience l'arrivée de l'ennemi.

Montcalm avait gardé près de lui son jeune protégé. Avant la bataille, il lui dit:

— Robert, je vous recommande la prudence, pour acquérir de la gloire, ne vous exposez pas inutilement. Songez au deuil que causerait votre mort.

— Ne craignez rien, général, répondit M. de Marville, pressant avec effusion la main que lui tendait le marquis. Je suis devenu prudent depuis que je sais qu'elle m'aime, aujourd'hui je tiens à la vie.

— Allons, je suis heureux d'apprendre que vous êtes devenu sage, j'en remercie Melle Auricourt, puisque c'est à elle que nous devons ce changement. A présent je n'aurai plus de ces inquiétudes que vous m'avez fait si souvent éprouver dans les combats auxquels vous avez assisté.

— Oh! général.

— Ne dites pas, oh! général, mais ô Géraldine, puisque je n'étais rien pour vous.

— Vous étiez tout alors pour moi; mais pardonnez-moi si je dis maintenant: Mourir pour vous, vivre pour elle.

— Mon cher Robert, vivez pour elle, vivez pour moi.

Leur conversation fut interrompue par une détonation éclatante, c'était les Anglais qui attaquaient les gardes avancés. On vit paraître trois colonnes sur la hauteur et une quatrième sur le penchant de la côte.

En un instant, le feu s'engagea de toute part. Les Canadiens lancèrent leur décharge sur la quatrième colonne, qui se replia sur le régiment de la Sarre, en montant la colline, alors les Anglais eurent le feu de ce régiment en tête, tandis que les Canadiens les repoussaient en côté. Lévis comprit qu'ils voulaient forcer ses retranchements.

— Allez, dit-il à M. d'Héry, aide-major de la reine, prenez une cinquantaine d'hommes et attaquez cette colonne par derrière.

Ses ordres furent promptement exécutés; au bout de quelques instants les cris de l'ennemi lui apprirent qu'on l'attaquait de ce côté. Cependant les Anglais ne s'en précipitèrent pas avec moins de fureur sur les retranchements.

Partout le combat était terrible, M. de Bourlamaque soutenait la gauche avec fermeté. Vingt barges anglaises s'approchèrent du rivage pour débarquer du monde; mais M. de Louvicourt, qui servait en cet endroit avec trois pièces de canon, aidé de la fusillade des volontaires, coula à fond un ponton et une barge, puis parvint ensuite à faire retirer le reste.

Pour Montcalm, il était partout.

— Courage, disait-il, s'élançant dans les rangs et montrant l'exemple de la bravoure, en s'exposant aux plus grands dangers, bientôt nous serons victorieux.

— Oui; mais avant tu périras, s'écria un jeune offi-

cier anglais, brandissant son sabre au-dessus de la tête du marquis.

Deux cavaliers s'élancèrent et Robert fut assez habile pour frapper de son épée le bras de l'officier anglais avant que son sabre ne se fut abattu sur le général.

— Oh! rage, s'écria de Kergy, c'est lui qui me devance, toujours ce de Marville dans mon chemin pour recevoir ce qui m'est dû; mais patience, je me vengerai.

Le marquis avait vu Robert.

— Merci, lui dit-il, je vous dois la vie.

Le jeune homme n'écoutait plus, il se précipita sur l'officier qu'il venait de blesser et lui passa son épée au travers du corps, puis la retirant toute sanglante, il continua à frapper avec fureur devant lui, avançant toujours, exposé au feu le plus nourri des Anglais. Le danger que venait de courir son général lui avait donné un nouveau courage pour braver les périls.

— Arrêtez, lui cria Montcalm.

Mais sa voix fut couverte par la fusillade. Robert venait de disparaître dans un nuage de fumée, pendant plusieurs minutes on crut qu'il ne reviendrait pas, lorsque soudain l'un des drapeaux anglais s'abattit; on le vit traîner dans la poussière jusqu'à ce qu'enfin il se releva et vint s'abattre au milieu de l'armée française avec Robert, qui roula sans connaissance aux pieds de M. de Bourlamaque. Celui-ci se baissait pour relever le jeune homme, quand une balle vint le frapper en pleine poitrine, il s'affaissa grièvement blessé.

— Rendez- vous, criait-on de toute part. Vive la France!

Mais la fureur des Anglais ne faisait que s'accroître, ils se précipitaient dans des tronçons où ils s'embarrassaient et tombaient enfilés.

Le général Abercrombie envoya un courrier, enjoignant de faire venir cinq mille hommes sur la ré-

serve qu'il avait laissée à la Chûte. Ce renfort ne fut rien contre les Français qui foudroyaient leurs ennemis du haut du parapet, sans qu'ils pussent se défendre. Des grenadiers s'étaient jetés dans la trouée et mettaient les ennemis en fuite de ce côté. Cependant la colonne du penchant de la côte faisait une opiniâtre résistance et était la dernière à combattre, lorsque les Canadiens sortirent de leurs retranchements, Lévis à leur tête, suivi du colonel de Raincourt, et ils parvinrent à mettre cette colonne en pleine déroute.

Des cris joyeux retentirent de toutes parts, l'enthousiasme était à son comble. Nos troupes venaient de gagner une victoire sur les Anglais dans les mêmes circonstances que ceux-ci à Poitiers et à Agincourt.

La perte des Français se monta à cinq cents hommes et celle des Anglais à quatre mille.

Le lendemain, Carillon retentissait des chants de nos soldats qui répétaient d'écho en écho le triomphe de la veille.

Le général se promenait avec satisfaction au milieu de ses troupes, les entendant ainsi exalter son courage, il se sentait ému de joie. Ce moment le récompensait de ses fatigues et de ses peines, il avait soutenu et encouragé ses soldats lorsqu'ils étaient accablés de froid et de faim, il ne s'était laissé rebuter par aucun obstacle, maintenant il recueillait les lauriers que méritait sa conduite et la gloire de Carillon l'immortalisait.

Un jeune officier s'approcha de Montcalm.

— Général, dit-il, Abercrombie a fait rembarquer ses troupes pour se retirer à l'extrémité du lac Georges.

Tant mieux, ils ne reviendront pas à la charge. Maintenant, je puis aller voir ce pauvre Bourlamaque et Robert qui tous deux se désespéraient en pensant que s'il fallait se battre aujourd'hui ils ne pourraient apporter leur concours.

— Comment sont-ils, général.

— Bourlamaque est bien mal, hier le chirurgien croyait tout perdu ; mais aujourd'hui il espère. Pour M. de Marville, il a été plus heureux, ses blessures ne sont pas graves, il pourra s'en retirer sous peu de jours.

Puis le général s'éloigna pour aller lui-même porter aux malades la nouvelle du départ d'Abercrombie.



CHAPITRE XVI

JOURS DE BONHEUR.

Hortense ne se trompait pas dans ses appréhensions et ses craintes étaient bien fondées : comme elle l'avait dit, M. de Carre n'était pas homme à abandonner ses projets, tous les moyens lui étaient bons pour parvenir à ses fins.

Mais pourquoi avait-il tout à coup rendu la liberté à sa pupille ? Voici : Melle de Roberval avait une tante à qui revenait de droit toute sa fortune si la jeune fille mourait avant sa majorité, donc Madame de St-Luc vivante, M. de Carre ne pouvait hériter d'Hortense, étant parent plus éloigné, c'est pourquoi il convoitait la main de la jeune fille et aucune souffrance ne lui eut été épargnée, si son tuteur n'avait appris la mort de Madame de Saint-Luc au moment où il voulait employer la force pour conclure son union avec sa pupille. Dès lors, il changea de tactique, il n'était plus nécessaire d'user de violence et inutile d'attirer tous les regards sur sa conduite. M. de Carre résolut de laisser le temps s'écouler afin que chacun n'eut l'œil à ses affaires et l'occasion venue, il ferait disparaître le colonel. M. de Raincourt mort, Hortense ne survivrait pas à sa perte, et la fortune lui reviendrait sans que personne n'eut à redire sur son compte. Tels étaient ses nouveaux desseins ; mais pour plus de sûreté il attendait, ayant résolu de faire périr le colonel dans un combat afin d'éloigner tout soupçon.

Le temps passa donc sans aucun incident fâcheux pour Hortense, peu à peu ses craintes se dissipèrent,

elle finit par croire que son tuteur avait renoncé à ses prétensions, l'espérance entra de nouveau dans son cœur et des jours heureux s'écoulèrent pour elle dans la société de son fiancé qu'elle rencontrait chez son amie Géraldine, ne pouvant le voir chez son tuteur. M. de Carre en lui rendant sa liberté lui avait formellement annoncé qu'il ne lui permettrait jamais de recevoir dans sa maison M. de Raincourt qu'il détestait souverainement.

L'amitié qui avait jusqu'alors uni Melle de Roberval et Melle Auricourt se resserrait de plus en plus: on les voyait souvent se promener ensemble dans le jardin du docteur, se racontant leurs joies, leurs espérances, et ces conversations agréables étaient d'ordinaire interrompues par la présence plus agréable encore de Robert et du colonel, alors pour ces jeunes gens les heures fuyaient bien douces.

Le docteur Auricourt les regardait souvent tous quatre si beaux, si jeunes et si heureux et parfois ses yeux se mouillaient de larmes en se fixant sur sa fille. Depuis quelques temps il paraissait préoccupé, inquiet. Le bonheur rend égoïste. Géraldine au milieu de sa félicité ne s'était pas aperçue de la tristesse de son père.

Combien ses jours étaient remplis maintenant! la présence de Robert lui faisait tout oublier.

Le soir, ils se promenaient ensemble dans la campagne; comme elle s'appuyait avec ivresse sur son bras, comme elle était heureuse de le sentir près d'elle, tout à elle. Souvent il lui parlait de sa mère.

— Géraldine, lui disait-il, comme elle vous aimerait si elle vous connaissait, combien ma mère serait heureuse de vous nommer sa fille et vous serait reconnaissante pour tout ce que je vous dois. Je ne puis dire assez jusqu'à quel point son âme est sensible et sages ses conseils. Souvent dans des moments de découragement, que d'extravagances n'aurais-je pas faites s'

je n'eusse sans cesse entendu ses douces paroles résonner à mon oreille, malgré la distance q nous séparait elle était toujours présente à ma pensée, je songeais quelle douleur elle aurait éprouvée si, un seul instant, son fils fut devenu indigne d'elle, et je n'aurais voulu pour tout au monde augmenter ses chagrins. Tous les hommes ont leur ambition. Géraldine, telle a été et telle est encore la mienne.

— Elle est noble, reprit la jeune fille. Dieu exaucera vos vœux, vous reverrez votre mère. Que je suis heureuse d'être riche, c'est à présent que je puis apprécier la valeur de la fortune, sitôt après notre mariage nous voguerons vers la France, qui est le pays de vos désirs et des miens. Votre père ne pourra plus rien contre vous, vous êtes maintenant majeur, nous ferons tout pour retrouver votre sœur, et votre mère ne pleurera plus. Combien j'ai hâte de voir cette Alice qui autrefois faisait tous mes tourments. Je sens que je l'aimerai d'autant plus que j'ai eu des torts envers elle. Si mon père consentait à ce que nous nous mariassions à présent, vos inquiétudes au sujet de votre famille se dissiperaient plus tôt. Je ne serai parfaitement heureuse que lorsqu'il n'y aura plus rien pour vous chagriner.

C'était dans de tels entretiens que pour eux s'écoulaient les heures.

Les deux fiancés avaient les mêmes goûts, les mêmes idées, les mêmes aspirations. Souvent lorsque l'un exprimait une pensée l'autre se réjouissait en reconnaissant qu'elle n'était que l'écho de la sienne. Le livre que préférait Robert se trouvait toujours être le favori de Géraldine et le passage qui impressionnait le plus notre héroïne était encore le plus attachant pour le lieutenant.

Combien de Marville appréciait cette jeune fille timide qui, n'osant se faire connaître dans les réunions

mondaines, gardait pour ses intimes tout le charme de son esprit rehaussé par une brillante éducation. Dans son intérieur, la fille du médecin était si différente; là elle se départait de cette grande réserve dont elle ne pouvait se défaire à l'étranger; gaie, rieuse et franche elle émettait ses opinions si vives, si justes, ses réponses imprévues, ses saillies spirituelles qui rendaient les conversations de son salon si attrayantes; et l'on se rendait avec plaisir chez le docteur Auricourt, certain d'avance que l'on passerait une soirée charmante, en compagnie de ces hôtes de maison si parfaits. Pour Robert, qui faisait toujours partie de la société, il était plus sérieux que sa fiancée et sobre de paroles; mais il possédait cette grande qualité de ne jamais laisser les femmes indifférentes dans leur conversation, ce qui lui avait toujours attiré leurs bonnes grâces.

Le docteur murmurait parfois en voyant sa fille si confiante et heureuse:

—Pauvre enfant, pourrai-je, comme je l'avais toujours espéré, la laisser entourée du bien-être et du luxe qu'elle a connu jusqu'ici.

Des nouvelles arrivées dernièrement de France avaient jeté l'inquiétude dans l'esprit de M. Auricourt. Plusieurs compagnies industrielles, dans lesquelles il avait placé de fortes sommes, étaient menacées de faillite. Il attendait avec impatience l'arrivée de chaque navire venant de la mère-patrie, devant lui apporter soit la nouvelle du succès, soit la confirmation de ses craintes et cette anxiété de chaque jour altèrait sa santé.

Ce soir là, lorsque Géraldine alla comme d'habitude souhaiter le bonsoir à son père elle le trouva la tête appuyée dans ses mains plongé dans une méditation amère.

—Cher père, dit-elle, en entourant son cou de ses

deux bras, tu es triste, et moi ta fille ingrate, j'ai été heureuse ce soir.

—Sois heureuse, mon enfant, et je serai content, ce qui pourrait m'attrister serait de te voir perdre ta gaieté. Va maintenant te reposer et te bercer de songes joyeux, que j'ai eus comme toi à ton âge.

Rassurée par ces paroles, la jeune fille embrassa son père et se retira pour continuer dans son sommeil les rêves de bonheur que l'on fait à vingt ans.

Le lendemain, Melle Auricourt demeura tout le jour auprès de son père; sa nature impressionnable lui reprochait de l'avoir négligé en ces derniers temps et elle voulait par mille attentions délicates se faire pardonner les torts qu'elle s'imaginait avoir envers lui. Le docteur comprenait parfaitement ce qui se passait dans le coeur de sa fille, l'attira à lui avec tendresse et lui dit:

—Chère enfant, je suis sûr que tu as cru que je t'en voulais d'aimer Robert comme tu le fais.

La jeune fille leva ses regards sur M. Auricourt surprise de voir qu'il avait deviné sa pensée.

—Vous ne croyez pas que je l'aime trop, n'est-ce pas, cher père, vous savez bien que, malgré ma négligence envers vous depuis quelque temps, l'amour que je porte à Robert ne pourra jamais diminuer mon affection pour vous. J'ai été si malheureuse lorsque je croyais n'être rien pour lui que le bonheur d'être aimée m'a rendue très étourdie. Il faut me le pardonner, cher père, je vous aime tant, aussi; mais depuis quelques semaines j'ai vécu comme dans un rêve, le bonheur m'étouffait.

Le docteur sourit, cet aveu le ramenait à ses vingt ans.

—Mon enfant chérie, je n'ai rien à te pardonner. Je trouve tout naturel que tu aimes Robert comme tu le fais et j'en suis très content. Ainsi tu serais heu-

reuse avec lui, même si tu n'avais aucune fortune, rien de ce luxe auquel tu as été habituée.

—Il m'est doux de savoir que vous êtes riche, mon père, parce qu'avec cet argent je pourrai lui procurer tout ce qu'il désire; mais, s'il fallait pour être à lui renoncer à tous les biens de la terre, je le ferais sans regrets et je me trouverais encore la plus heureuse femme du monde puisque je possèderais son amour.

Un éclair de joie passa dans le regard du docteur.

—Eh bien, mon enfant, aime-le toujours ainsi, il est digne de ton affection. Ma pauvre petite, tu as raison, il n'y a rien de réel ici bas que les sentiments du cœur, et avec une âme courageuse, telle que tu en possèdes une, tu pourras braver les caprices de la fortune si un jour venait où il me serait impossible de faire pour toi ce que j'ai toujours rêvé.

—Mon père, entre votre tendresse et la sienne, la vie me sera toujours douce, pour être parfaitement satisfaite je ne demande rien de plus à Dieu. Si des revers de fortune vous atteignaient, Robert et moi sommes jeunes, nous sommes forts, avec notre courage, notre énergie nous parviendrions à vous entourer de tout le bien être possible.

—Petite enthousiaste, dit-il en l'embrassant, tu es plus sage que moi de ne jamais douter de rien. Qu'il est beau d'être jeune!

Ici, leur conversation fut interrompue par un coup de sonnette. On venait chercher le docteur pour un ouvrier qui s'était fracturé le bras. M. Auricourt se leva et se dirigea vers son bureau d'un pas plus alerte qu'avant son entretien avec sa fille et la tristesse qui assombrissait ses traits avait disparu pour faire place à un sentiment d'espérance.

Lorsqu'il eut quitté la maison, Géraldine sentit le besoin de respirer l'air frais de la campagne. Le temps était superbe elle fit seller son cheval et ayant re-

commandé au domestique de prévenir le docteur, à son retour, qu'elle serait absente quelques heures, elle lança sa monture au galop sans vouloir être accompagnée du valet.

Après avoir chevauché quelque temps, Melle Auricourt arrêta son cheval. Elle se trouvait au bas de la grande côte qui conduit à l'Ancienne Lorette. Un splendide panorama se déroulait à sa vue.

Au fond du tableau s'élevait la chaine aux tons variés des Laurentides, dont les cîmes bleuâtres se perdent dans l'immensité du firmament, que les derniers rayons du soleil couchant semblait avoir changé en un ciel de feu; au pied des montagnes s'étendait une nappe de verdure éblouissante, que tranchait subitement, de ses eaux cristallines, un limpide ruisseau, où venaient se mirer les plantes croissant de toutes parts, les grands peupliers et les saules pleureurs.

D'un côté des plaines fertiles, dont la jeune moisson plie la tête aux approches du soir, comme pour saluer le crépuscule qui s'avance; de l'autre, une forêt ombreuse où, de temps en temps un oiseau sauvage vient s'abattre en agitant l'air de ses ailes.

Notre héroïne ressentait un bonheur réel à contempler ce tableau. L'âme de cette enfant avait de si grandes pensées qu'elle s'harmonisait avec toutes les sublimités, et les beautés de la création impressionnaient au plus haut point cette nature poétique. Elle savourait avec délices le plaisir de se voir entourée de ces chefs-d'oeuvre incomparables, qui, dans un langage mystique, proclament la souveraine puissance de l'Eternel. Entre l'âme de la jeune fille et les charmes mystérieux de la nature, il y avait cette affinité de sentiments qui lui faisait comprendre les mille symphonies se répétant dans l'air. Chaque arbre secoué par le vent, chaque branche s'agitant dans l'espace, chaque fleur ouvrant sa corolle parlait à son imagi-

nation; c'était un suave langage qu'elle écoutait avec ivresse; et le babil du ruisseau, s'enfuyant dans la prairie, avait à son oreille une note perlée, limpide et profonde. Tout, jusqu'au chant lointain d'une petite cloche sonnant l'angelus, séduisait et charmait, à cette heure, notre héroïne. Ses regards ravis se portaient sur le tapis d'émeraudes étendu devant elle, où la brise emportait par rafales les parfums odorants des fougères, des sapins, des blés et des violettes, qu'elle portait sur son aile. Toute cette végétation, dans sa riche croissance, semblait, en s'agitant, apporter son contingent musical au concert général s'élevant du sol au ciel, se répétant d'écho en écho, pour venir s'éteindre, en un souffle harmonieux, au-delà des montagnes, exhalant leur dernière symphonie dans les têtes superbes et touffues des chênes séculaires dont la cîme s'élève jusqu'aux nues.

Longtemps, longtemps, Géraldine demeura ensevelie dans sa contemplation, enfin un bruit de pas près d'elle la fit tressaillir. Elle retourna la tête, un vif incarnat couvrit ses joues.

—Ah, Robert, dit-elle, vous étiez là, je m'en doutais, car j'étais si heureuse.

La figure du lieutenant s'illumina. Les paroles de la jeune fille lui faisaient éprouver la sensation d'une douce caresse, il porta à ses lèvres la main de sa fiancée.

—Je vous cherchais, ma bien aimée, tout ce jour m'a paru long, il y a quelquefois en votre absence, des heures qui ne veulent plus s'écouler, je n'ai trouvé personne à la maison et je me suis dirigé de ce côté. Comme vous êtes venue loin, Géraldine!

—C'est vrai, je suis bien éloignée; et vous, vous êtes à pied tandis que je suis à cheval. Vous devez être bien fatigué. Je vais descendre afin que vous puissiez vous reposer ici. Cet endroit est charmant, nous nous assierons tous deux sur cette roche immense, d'où

nous dominerons le superbe panorama qui nous entoure. Robert, tout à l'heure, ici, vous manquiez seul au tableau, maintenant je ne désire plus rien pour me sentir la plus heureuse des femmes.

Et elle le regarda avec ce sourire si doux, si fin, et si pénétrant qu'elle possédait et qui le dominait tout entier.

—Comme je vous aime, murmura-t-il en prenant place à ses côtés, croyez-vous que je puisse ressentir quelque fatigue, lorsqu'il s'agit de vous revoir.

—Les femmes sont fières que l'on éprouve des fatigues, des dangers pour elles; mais, Robert, c'est aussi leur devoir de les éloigner de ceux qu'elles chérissent, c'est leur plus grand bonheur de leur épargner la moindre peine, de chasser de leurs fronts le plus petit nuage et il faut que leur tendresse sache toujours écarter d'eux les moindres soucis de la vie, ainsi nous allons nous reposer au pied de ce petit ruisseau, voyez comme les genêts qui le bordent et les nénuphars qui s'y baignent sont jolis.

—Voulez-vous que j'en cueille quelques-uns pour vous.

—Oui, et je les presserai afin de les conserver en souvenir de ce beau soir.

Il se pencha rapide, plongea sa main dans les ondes; mais la retira soudain avec une légère exclamation.

—Qu'avez-vous? demanda-t-elle anxieuse.

La main du jeune homme était ensanglantée.

—Ce n'est rien, répondit-il, un peu confus d'avoir laisser deviner la douleur que lui avait fait éprouver cette morsure. Une écrevisse m'a pincé.

—Ah! folle que j'étais de vous demander ces fleurs. Je n'y tiens plus. Laissez-moi étancher le sang qui coule de votre main.

Elle le ramena vers la pierre s'asseoir à ses côtés,



Comme je vous aime, Géraldine.

tandis que tremblante elle entourait la blessure de son mouchoir.

— Comme vous voilà pâle, Géraldine, fit-il en l'attirant à lui, remettez-vous, ce n'est rien.

— J'ai eu peur, Robert, ce malencontreux incident trouble la joie si intense que j'éprouvais tout à l'heure et je me sens inquiète comme s'il devait nous arriver quelque autre facheux événement.

— Vous êtes nerveuse, enfant, ne vous arrêtez pas à de semblables chimères.

— Je vous aime trop, Robert. Lorsque vous avez poussé cette exclamation de douleur, tout mon sang s'est porté vers mon cœur et, si vous ne m'eussiez rassurée de suite, je crois que je me serais évanouie: Qu'il doit être immense le désespoir de la femme qui perd son fiancé, lorsqu'il existe entre eux cet échange de sentiments mutuels en quoi consiste le véritable bonheur ici-bas.

— Je vous crois, mon amie; mais j'aime beaucoup mieux penser que rien en ce jour ne nous sépare, que notre ciel est bien beau et que nous ne devons pas en voiler l'azur. Les mauvais jours sont passés pour nous, chérie, laissez-moi vous persuader que nous pouvons maintenant être heureux.

Ils demeurèrent longtemps assis sur cette pierre, sans penser à retourner à la maison. La nuit était venue brillante d'étoiles lumineuses, ils les contemplaient en silence, enivrés de se sentir seuls dans ces vastes solitudes dont le calme poétique plaisait à leur imagination. Soudain le galop précipité d'un cheval vint rompre ce charme et, à la clarté vaporeuse de la lune ils reconnurent bientôt le palefrenier du docteur Auricourt.

— On me cherche, dit Géraldine, en se levant.

Le domestique avait arrêté sa monture.

— Mademoiselle, Monsieur Auricourt m'envoie vers vous, il était inquiet de ne pas vous voir à la maison et je crois qu'il ne se sent pas bien ce soir.

La jeune fille pâlit.

— Mon Dieu. J'espère que ce n'est rien. Robert, vous allez monter le cheval de Jérôme, ainsi nous arriverons plus tôt.

M. de Marville aidait déjà la jeune fille à se mettre en selle. Le domestique était descendu de sa monture; profitant d'un moment où Géraldine tournait la tête, le lieutenant se pencha rapide vers le serviteur et murmura bien bas:

— Le docteur est-il mal?

— Hélas! je le crains, monsieur, hâtez-vous.

Robert était en selle.

—Venez, Géraldine, fit-il, cherchant à dominer ses craintes, dans quelques minutes nous pourrons rassurer votre père.

Tous deux partirent au galop, Jérôme poussa un soupir.

— Pourvu qu'ils arrivent à temps, murmura-t-il. Et il prit à pas rapide le chemin de la maison.



CHAPITRE XVII

SÉPARATION.

"A ce chœur joyeux de la route
Qui commençait à tant de voix,
Chaque fois que l'oreille écoute
Une voix manque chaque fois.
Chaque jour l'hyme recommence,
Plus faible et plus triste à noter.
Hélas! C'est qu'à chaque distance
Un cœur cesse de palpiter."

Lamartine.

La pièce est vaste, les meubles sont couverts de tentures blanches, une demi obscurité règne dans la chambre, des monceaux de fleurs sont épars çà et là. Sur une petite table est un crucifix au milieu de deux candelabres d'argent où brûlent en vacillant quelques bougies; dans un vase de cristal, rempli d'eau bénite, posé tout auprès trempe une branche de rameau, dans la chambre règne une atmosphère oppressante qui saisit et pénêtre.

Des êtres silencieux circulent autour d'une couche funèbre. Les visiteurs se succèdent sans relâche, on s'agenouille, on prie, on regarde celui qui n'est plus et puis l'on disparaît sans bruit pour faire place à son voisin, emportant avec soi ce sentiment d'oppression, dont les plus forts même ne peuvent se défendre à l'aspect rigide et froid de l'inexorable mort. Mort! il est mort! Et cette foule de passants, qui se renouvelle sans interruption atteste combien était estimé et honoré cet homme de bien que l'Eternel vient de rappeler à lui.

Plus d'une larme a coulé des regards qui se sont portés sur cette physionomie, qui dans le dernier sommeil garde encore toute sa noblesse et sa beauté. Il a secouru tant de malheureux ce pauvre docteur Auricourt; par ses soins et ses bontés, il a rendu à tant de mères leurs enfants mourants. Il a secouru l'indigent, n'épargnant aucune fatigue, aucune peine, achetant de son propre argent ce qui pouvait les ramener à la santé; et aujourd'hui, que ce protecteur de l'humanité souffrante n'est plus, il n'y a qu'une voix pour proclamer ses bienfaits, les regrets les plus cuisants l'accompagnent dans la tombe. Hélas! est-il vrai qu'il soit parti si tôt, lui qu'on voyait hier encore au milieu des amis qu'il protégeait.

— Pauvre docteur, comme il était aimé!

Et cette phrase se répète de bouche en bouche. Chacun proclame, exalte ses mérites.

— Comme nous allons le manquer chez nous, disait, en quittant la maison, un vieux grenadier, s'adressant à son supérieur qui portait l'uniforme de capitaine.

— Vous avez raison, le docteur faisait le bien partout où il passait. On dit qu'il est mort ruiné.

— Pas possible!

— Oui, le mauvais état de ses affaires a causé sa mort, dit-on.

— Et sa famille?

— Reste dans la pauvreté.

— Il n'a qu'une fille, heureusement.

— Oui, fiancée au lieutenant de Marville.

— Alors, elle sera à l'abri du besoin.

— Je ne sais trop. Les jeunes gens du grand monde recherchent presque tous la fortune. Ces événements fâcheux peuvent bien briser l'engagement.

Le vieux grenadier fronça le sourcil en regardant son voisin.

— Vous pensez, dit-il. Dans le grand monde c'est

ainsi que les choses se passent? Eh bien! moi je serais plus porté à l'appeler le petit monde. Un homme d'honneur brise sa parole pour si peu! Je suis bien aise monsieur, de ne pas appartenir à ce monde-là.

Et il quitta son supérieur en grommelant:

— Quelle honte!

. . . .

Oui, il les avaient laissés sans fortune ces deux enfants qu'il chérissait tant.

Géraldine et Robert étaient arrivés à temps pour recevoir sa dernière bénédiction. Le docteur Auricourt, en quittant sa fille, s'était rendu à la ville, après avoir donné ses soins au malade qui le réclamait. Là, de tristes nouvelles, récemment arrivées de France, l'attendaient. On lui annonçait, dans une courte dépêche, la ruine de toutes ses espérances. Sa fortune venait d'être engloutie dans les spéculations frauduleuses de ceux en qui il avait mis toute sa confiance. Il ne lui restait pour tout bien que la maison qu'il habitait et quelques centaines de dollars.

Cette nouvelle était foudroyante, le docteur sentit qu'il était frappé au cœur. Sa fille était désormais sans dot, fiancée à un homme aussi pauvre qu'elle même. Il voulut réagir contre l'affaissement qui l'envahissait, mais, en arrivant chez lui il fut obligé de se mettre au lit et envoya en toute hâte à la recherche de son enfant, sentant qu'il n'avait plus que de courts instants à vivre.

Géraldine et Robert tombèrent tous deux à genoux à son chevet, en arrivant de cette promenade où ils avaient été si heureux. Ils comprirent, en apercevant leur père, qu'il était bien mal, et la jeune fille ne pût contenir ses sanglots en portant avec angoisse à ses lèvres les mains du moribond.

— Mon père, mon père, voilà tout ce qu'elle pouvait dire à travers ses larmes.

— Ne pleure pas ainsi, mon enfant, dit-il, la séparation n'est pas éternelle, là-haut je prierai Dieu qu'il vous protège. Robert, vous l'aimerez toujours, j'ai confiance en vous, vous saurez la rendre heureuse; je vous la confie, vous serez désormais son unique protecteur. Que Dieu vous bénisse, mes enfants. Hélas! je vous laisse sans ressources.

Un profond soupir souleva sa poitrine et tout fut fini. Un homme de bien venait de disparaître. Géraldine poussa un cri et s'affaissa, privée de sentiment, dans les bras de Robert.



CHAPITRE XVIII

GONTRAN SE VENGE.

La douleur de Géraldine fut immense. La perte subite de ce père dévoué, qui n'avait vecu que pour sa fille, fut si cruelle que pendant plusieurs jours on craignit qu'elle ne succomba à son chagrin. Pour la première fois, la pauvre enfant comprenait toute l'angoisse de ce mot terrible: la mort. La mort qui pose sa main de marbre sur le front de l'être chéri, qui glace à jamais ses membres, qui ferme pour toujours ces lèvres desquelles s'écoulaient des paroles de tendresse et d'encouragement. La mort, l'inexorable mort, qui garde dans la terre du repos vos plus chères affections.

Hélas! combien de filles, combien de pères, combien d'épouses, combien de fiancées ont senti aux jours d'épreuves le désir intense d'aller aussi dormir sous le sol, à côté de celui qui n'est plus; car là, demeure une part de leur âme, et il semble à ces heures de séparation terrible que l'éternel sommeil est le seul remède à l'amertume du cœur.

Pour Géraldine, elle se serait laissée mourir si la présence de Robert ne l'eut rattachée à la vie. Elle voyait dans les regards anxieux du jeune homme, qui ne la quittait pas un seul instant, toute l'angoisse que lui causait l'état de prostration morale où l'avait plongée la mort de son père, et laissant tomber sa pauvre tête malade sur l'épaule de son fiancé elle lui disait:

— Pardonne-moi, pardonne-moi, mon cher Robert, de tant souffrir, je t'afflige et pourtant je ne le vou-

drais pas. Toi seul me retiens à l'existence. Garde ma main dans la tienne afin de relever mon courage et me donner la force de vivre. Non, non, je ne veux pas te laisser, et cependant la voix de mon père semble sans cesse m'appeler dans le monde qu'il habite maintenant.

Robert pâlissait, comprenant combien l'état de la jeune fille était grave, combien le moindre changement dans sa maladie pourrait vite la lui enlever à jamais.

— Pauvre chérie, murmura-t-il, en pressant ses petites mains amaigries, calme ton chagrin, je t'en prie, il t'enlève la force de revenir à la santé. Voudrais-tu donc me quitter aussi, ma bien-aimée, tu m'aimes, je le sens bien et néanmoins tu te livres toute entière à la douleur qui te fait mourir. Géraldine, mon amour n'est-il pas assez grand pour te faire tenir à la vie? Je comprends tout ce que tu as perdu, mais ma tendresse pour toi ne peut-elle un peu soulager ta souffrance? Chaque jour j'espère, et chaque jour je te vois plus pâle, plus faible. Oh! dis-moi, mon adorée, que tu vas devenir plus sage.

Elle leva sur lui ses beaux yeux agrandis par les larmes.

— Je ne veux pas te quitter. J'ai tort d'être si peu raisonnable, lorsque Dieu, dans sa bonté, te laisse près de moi. Pardonne-moi, cher Robert, je ne te ferai plus de peine.

En effet, à partir de ce moment, la jeune fille reprit graduellement ses forces, et si parfois on la voyait encore plongée dans une mélancolie douloureuse, la vue seule de Robert dissipait sur ses traits les nuages de tristesse qui les couvraient.

Un jour que les occupations du dehors avaient retenu M. de Marville longtemps absent il vit venir au-devant de lui sa fiancée. Il se sentit heureux de ce

progrès dans sa santé c'était la première fois qu'elle sortait depuis la mort du docteur; mais en la voyant de près sa joie se changea en une vive inquiétude, il y avait sur la physionomie de la jeune fille une pâleur si grande, un abattement si complet qu'il ne put s'empêcher de lui dire:

— Qu'avez-vous, chère amie, vous paraissez fatiguée, vous avez trop marché, venir si loin à pied.

— Non, Robert, j'avais besoin d'exercice. Vous avez beaucoup tardé à venir aujourd'hui et je me sentais inquiète, nerveuse. Il me semblait que vous ne viendriez plus que vous étiez peut-être fatigué de moi.

Le lieutenant tressaillit. Qu'avait Géraldine pour lui faire une semblable question? Rien dans sa conduite ne pouvait motiver ce reproche. Possédait-elle à cet instant toute sa lucidité d'esprit? la douleur l'avait-elle affectée au point d'ébranler son intelligence. Une grande tristesse se peignit dans son regard.

— Pourquoi parlez-vous ainsi, Géraldine, m'avez-vous vu un seul instant changer à votre égard? Est-il possible que vous puissiez douter de moi, à l'heure où plus que jamais je désire vous prouver combien je vous aime, combien je déplore vous savoir dans l'affliction, il n'y a rien que je ne ferais pour vous épargner le plus petit chagrin.

Une larme perla aux cils de la jeune fille et vint tomber brûlante sur sa joue.

— Robert, ne regrettez-vous jamais de m'avoir aimée ainsi? Epouser une fille sans dot est souvent un empêchement dans la carrière d'un officier.

— Enfant, dit-il en prenant sa main dans la sienne. Ah! voilà ce qui vous tourmente aujourd'hui! Je vous gronderais bien fort, je me fâcherais même de cet aveu si je ne vous savais malade, si je ne comprenais que faible comme vous l'êtes, vous vous troublez de chimères et vous avez besoin de consolation, non de

reproches. Mais qui a pu vous donner cette idée aujourd'hui? hier, vous aviez plus de confiance en moi.

—Confiance, oh! Robert, la confiance que j'ai en vous est illimitée, et je vous avouerai que cette crainte que je vous ai exprimée ne m'est venue qu'après une longue conversation avec mon cousin Gontran. Il n'admet pas, lui, le bonheur sans la fortune et considère insensé celui qui se marie sans posséder une certaine aisance; car, il dit que tout en aimant passionnément une femme, l'homme se détache vite si sa vie doit être remplie de privations journalières.

Une sourde colère gronda au fond du cœur du lieutenant: Le misérable, pensa-t-il, c'est lui qui vient troubler cette enfant.

Depuis la mort du docteur Auricourt, M. de Kergy était venu chaque jour visiter sa cousine, il lui témoignait la plus grande affection et ne parlait de son père qu'avec émotion. Géraldine lui en était reconnaissante, le croyant sincère. Quant à Robert, connaissant le caractère fourbe de Gontran il ne le rencontrait qu'avec déplaisir chez sa fiancée; mais il n'osait parler à la jeune fille de son parent, de crainte de l'affliger.

Avec sa pénétration ordinaire, Gontran avait deviné ce qu'éprouvait M. de Marville à son égard; en conséquence, il résolut de hâter sa vengeance. Depuis longtemps il connaissait le mauvais état des affaires de M. Auricourt.

—Il faut que j'attende sa ruine, se disait-il, avant de séparer ces deux fiancés. J'aime Géraldine, je l'aurai; de Marville disparaîtra. Ah! patience, le jour n'est pas loin où ma vengeance sera éclatante.

En attendant, il mettait tout en œuvre pour capter la confiance de Melle Auricourt et aussi pour parvenir à éveiller ses craintes au sujet d'une union sans fortune. C'est ainsi que par une conversation habi-

lement menée, il avait jeté le trouble dans l'esprit de la jeune fille, lui laissant entrevoir tous les désavantages qu'il y avait, pour un jeune homme, à se marier sans posséder un revenu suffisant pour éviter la gêne. Sans jamais nommer personne, il savait adroitement glisser la phrase devant porter droit au cœur de notre héroïne, et il avait quitté sa cousine, ce jour-là, satisfait de l'impression qu'il avait produite sur cette organisation sensitive. La malheureuse enfant avait versé des larmes amères après son départ. Il avait peut-être raison ce cousin beaucoup plus âgé qu'elle, l'expérience lui avait sans doute appris que souvent les sentiments les plus sincères s'émoussent au contact des privations de chaque jour, des revers subis par celui qui lutte sans cesse pour les besoins quotidiens de la vie. Là où un peu d'argent apporterait le succès complet de l'entreprise, le manque de ce vil métal devait faire échouer tous les plus nobles efforts. C'était bien ce qu'il avait dit ce cousin. Robert penserait-il un jour comme lui?

Autant elle s'était sentie fière, heureuse de pouvoir, avec la fortune de son père, procurer à son fiancé tout ce qu'il désirerait, autant elle se sentit découragée et sans forces après avoir écouté les arguments de Gontran. Elle aimait tant Robert que la seule pensée que par elle il pourrait être entravé dans sa carrière, brisait toute son énergie. Jusqu'alors, elle avait pensé que leur amour mutuel était suffisant pour affronter tous les dangers. Ils s'aimaient, ils seraient heureux; la main dans la main, ils se soutiendraient par leur tendresse. Qu'importe la richesse, qu'importe l'opulence, qu'importe les grandeurs, le trésor du cœur n'est-il pas le plus grand des trésors? Tous deux, depuis la mort du docteur, s'étaient répété vingt fois avec confiance ces phrases pleines de promesses pour l'avenir, et voilà que soudain la conversation de M. de

Kergy venait assombrir tous ces rêves et la laissait anéantie . Tôt ou tard, son mari souffrirait de l'avoir épousée, tout son être frissonna d'une terreur nerveuse et poussée par un sentiment qu'elle ne put dominer, elle se dirigea au dehors afin de revoir plus tôt celui pour lequel elle souffrait tant, et sous l'impression de ses craintes, lui avoua tout ce qu'elle éprouvait.

Robert dissimula la colère qu'il éprouvait contre le chevalier afin de ne pas inquiéter d'avantage la jeune fille, et d'une voix triste, il lui répondit :

— Chère Géraldine, vous m'avez méconnu, mais je vous le pardonne, cette vilaine idée n'est pas venue de vous, la seule privation que je ne pourrais supporter serait d'être séparé de ma fiancée qui m'est devenue plus chère que jamais puisque maintenant tout n'est pas d'un seul côté. Croyez-le, enfant, je me sens plus près de vous depuis que cette différence de fortune, qui existait entre nous, a disparu et j'aurai plus de courage pour atteindre le but de ma vie qui est de toujours vous entourer du bien-être auquel vous avez été habituée. La fortune, elle reviendra, ma chérie, vous êtes mon talisman, ma bonne étoile, par vous je deviendrai quelque chose et je vous devrai tout encore.

— Robert, comme vous êtes bon, murmura-t-elle, comme ces paroles me font du bien. J'ai tant souffert aujourd'hui.

Et des larmes brûlantes tombèrent sur ses joues.

—Géraldine, je ne veux plus que vous vous troubliez à ce sujet. Maintenant que la santé vous est revenue, voulez-vous que nous nous mariions cette semaine? Chaque fois que je vous quitte, je me sens inquiet de vous laisser seule dans la maison, n'ayant pour vous protéger que des domestiques, il me tarde de vous avoir entièrement sous ma garde et d'éloigner de vous tout ce qui pourrait retarder votre complète guérison.

Dites-le, voulez-vous, Géraldine, voulez-vous me rendre le plus heureux des hommes?

— Oui, Robert. Avec vous je deviendrai plus raisonnable, je ne m'inquièterai plus outre mesure, je retrouverai ce courage que la femme doit avoir pour aider celui qu'elle aime dans les occasions difficiles. Mon ami, si vous le permettez, je pourrai aussi apporter quelqu'argent dans notre ménage, en m'occupant de peinture. Dans ce pays cet art est très peu répandu et je pourrais placer les tableaux que je ferai.

— Comme vous voudrez, mais s'il devait en résulter pour vous la moindre fatigue je m'y opposerais, et il faudra, en commençant se contenter de ma paie de lieutenant. Cette médiocrité ne vous effraye pas Géraldine?

— Non, mon bien aimé, je serai toujours heureuse près de vous.

Ils atteignirent la maison en causant ainsi et la soirée se passa à former des projets d'avenir. Comme toutes les personnes habituées à un grand train de maison qui veulent faire des économies, ils rayaient sur leur programme budgétaire, quantité de choses indispensables pour y laisser ce qui n'était pas très nécessaire; et quand se faisait l'addition de toutes ces restrictions ils s'avouaient un peu déconcertés que les dépenses ne se trouvaient pas beaucoup diminuées et l'on recommençait le calcul afin de mieux réussir, on renvoyait à plus tard les habitudes luxueuses, on reprenait les petits objets trop vite répudiés, pour expédier à la vente les meubles trop coûteux qui seraient encombrants dans une petite maisonnette. La valetaille était réduite à sa plus simple expression, une seule domestique aurait tous les frais du ménage et dans ce nid à deux, que de bonheur! que de félicité! Il leur faudrait si peu; maintenant, et comme deux enfants qu'ils étaient, ils se regardaient en souriant, ne com-

prenant déjà plus pourquoi ils s'étaient inquiétés de l'avenir. Ainsi les heures tombèrent comme les fines perles d'un collier, enfin, Robert, s'arrachant au charme qui le retenait près de sa fiancée lui dit:

— Il faut que je te quitte, il est déjà tard, je m'occuperai activement demain des préparatifs de notre mariage, chérie, plus que quelques jours encore à te laisser ici seule, il m'est toujours si pénible de te dire bonsoir depuis que ton pauvre père n'est plus ici.

— Ma petite femme bien-aimée, continua-t-il en l'attirant à lui, comme elle a besoin que je la protège, que je l'entoure de soins. Comme il m'en coûte, ce soir, de te laisser.

— Reste encore, je t'en prie.

— Non, mon adorée, il se fait tard et tu as eu trop d'émotions, il faut aller te reposer afin de reprendre bien vite la santé qui te manque. A demain.

Et avec un baiser d'adieu il s'élança au dehors.

. . . .

Il faisait noir, le vent soufflait lugubrement, interrompant, avec des sons plaintifs, le silence dans lequel Québec demeurait plongé. Un homme enveloppé d'un grand manteau, le visage à demi caché sous un feutre à large bords, marchait d'un pas rapide, en remontant la ville.

— Je crois qu'enfin je le tiens, murmura-t-il, cette fois il ne m'échappera pas. Ah! de Marville, jouis bien ce soir de ta dernière entrevue avec ta fiancée, demain sera mon tour. A moi, à moi, la femme aimée.

En ce moment dix heures sonnèrent à la cathédrale. De Kergy pressa le pas jusqu'à ce qu'il eut atteint un grand chêne à l'entrée du chemin Ste-Foye. Il fit entendre un léger sifflement, alors les branches de l'arbre s'agitèrent et un homme se laissa glisser à terre.

— Est-il temps d'agir? dit Alléonémi, car c'était l'Indien que le chevalier avait une seconde fois choisi pour complice de son crime.

— La caverne est-elle prête, demanda Gontran, sans répondre à sa question.

— Oui.

— Alors suis-moi. M. de Marville quittera bientôt la demeure de Melle Auricourt. Cette fois, il ne faut pas que mon plan échoue, de Marville doit périr.

Tout rentra de nouveau dans le silence.

Au bout de quelques instants on entendit dans la distance un pas régulier. C'était Robert qui s'avançait. Enseveli dans une douce rêverie il marchait rapidement sans se préoccuper des ténèbres opaques qui l'entouraient, lorsque soudain ses pieds s'embarrassèrent dans une corde qui barrait la route, perdant l'équilibre, il tomba. Il voulut se relever; mais deux mains puissantes se posèrent sur ses épaules et le clouèrent sur le sol, tandis qu'on lui mettait un large bandeau sur le visage. Le jeune homme chercha à se défendre, un énorme coup de poing s'abattit sur sa tête avec une telle force qu'il en fut tout étourdi et ne put opposer aucune résistance à ses agresseurs. Il sentit seulement qu'on l'enlevait de terre et qu'il était emporté par deux bras vigoureux.



CHAPITRE XIX

DÉSESPOIR.

Trois jours s'étaient écoulés, trois jours de mortelles angoisses depuis que Géraldine et son fiancé avaient passé ensemble cette soirée où tous deux s'étaient bercés de si doux rêves d'avenir, et le jeune homme n'avait pas reparu. Qu'était-il devenu? Rien, rien pour motiver cette disparition subite, toutes les recherches avaient été infructueuses. Melle Auricourt était dans un désespoir affreux. Oh! douleur! oh! tourment, n'était-ce pas un rêve, un rêve terrible qu'elle faisait; le réveil ne viendrait-il pas dissiper ses tortures? Etait-il vrai qu'elle avait pu vivre ces trois jours sans avoir reçu un seul mot de lui, qui put lui donner une espérance?

— Oui, je rêve, disait-elle, le présent est un mensonge, je vais bientôt m'éveiller.

Hélas! pensée illusoire qui s'évanouissait avec chaque ombre du soir, avec chaque lever de l'aurore; et ses sanglots demeuraient sans réponse, et les accents de sa voix mourante s'éteignaient dans le silence du vide de sa vie. Robert ne répondait pas.

Pâle, telle qu'une martyre condamnée au supplice, la pauvre enfant parcourt sa chambre d'un pas chancelant, s'arrêtant de minute en minute, secouée d'un tremblement nerveux. Au moindre bruit qui se fait entendre elle tressaile et se sent mourir tant l'anxiété où elle se trouve, d'apprendre le sort de Robert, est grande. S'il n'était plus, s'il avait péri victime d'un accident terrible! elle s'affole, elle court au dehors:

— Robert, Robert, où es-tu?

Et l'écho répond, en se perdant dans la montagne: "Où es-tu." Mort peut-être, lui crie une voix intérieure. Non! non, elle ne veut pas le croire. Il était là, il y a quelques jours à peine, juste à cet endroit où, terrifiée elle vient de s'arrêter. Il lui semble que sa main presse encore la sienne, elle entend les dernières paroles qu'il lui a murmurées, elle le voit, elle l'appelle, elle l'attend, il va venir. Erreur, mensonge! il ne reviendra pas. Les clapotements lointains des eaux du Saint-Laurent, qui viennent mourir sur la grève, répondent seuls à sa voix; et les soupirs du vent mêlent leurs sons plaintifs à ses gémissements; mais lui ne l'entend pas. Elle reste anéantie, mourante, et tombe privée de sentiments sur ce banc qui, quatre jours auparavant, était le témoin de leurs doux épanchements.

Morte! Elle en a l'air, et les regards avides et passionnés de de Kergy, qui soudain s'est dressé à côté d'elle, la contemplent avec amour et anxiété. Il pose la main sur son cœur, il bat encore, ce ne sera qu'un évanouissement passager; mais il faut lui porter secours, il la saisit dans ses bras et l'emporte frémissant à la maison, telle qu'une bête fauve s'enfuyant avec sa proie poursuivie par la crainte que le chasseur ne la lui ravisse.

Il ne craint plus Robert cependant, le matin même, Alléonémi lui a appris que son ennemi était mort; mais il y a une chose qui le trouble et le désespère: Géraldine l'aimera-t-elle un jour? Qu'importe! Il est décidé à tout tenter pour que cette femme lui appartienne. Il usera de persuation, il usera de la force même si on lui résiste. Géraldine est seule au monde, il est son unique parent, pourquoi redouter de ne pas réussir, ne l'accueillait-elle pas toujours avec plaisir avant qu'elle n'eut connu de Marville?

Ainsi dominé par ses sentiments il la transporte au salon où Madeleine et lui s'efforcent de la ranimer; mais tous leurs soins demeurent sans résultat. Le médecin qu'on envoie quérir en toute hâte, hôche la tête d'un air grave et déclare ne pouvoir répondre de rien avant que la jeune fille ait repris connaissance. Deux heures s'écoulent ainsi et lorsque Melle Auricourt revient à elle, ce n'est que pour tomber dans un délire plus inquiétant encore.

De Kergy sent qu'il ne l'a jamais tant aimée et dans son cœur il rage encore contre Robert; c'est pour cet homme qu'elle mourra; c'est la pensée de son fiancé qui l'attire vers la tombe. Il ne pourra donc pas séparer ces deux êtres. Au moment où il croit que tous les obstacles sont écartés de sa route, une force plus puissante que la sienne a décidé qu'il ne pourra profiter de son crime. Ainsi le supplice de Tantale se renouvelle. Personne désormais peut se placer entre elle et lui, et la fatalité va lui ravir cette femme, que depuis des mois il désire. Elle lui semble plus chère que jamais, parce que jamais il ne l'a sentie plus loin de lui. Il la regarde, il l'écoute; elle appelle, mais le nom qu'elle murmure est celui de l'homme aimé.



CHAPITRE XX

L'HEURE DU SACRIFICE.

Tandis que ces événements se passaient nous étions arrivés aux tristes jours qui précédèrent la bataille des plaines d'Abraham. Montcalm ayant appris la disparition de son protégé, avait mis tout en œuvre pour retrouver le jeune homme; il avait fait battre la ville et ses environs par ses soldats sans pouvoir découvrir aucun indice. Le général commençait à croire, comme tout le monde, que le pauvre de Marville était mort.

Le protecteur de Robert était triste; tout se réunissait pour l'accabler. L'hiver précédent avait été désastreux, la famine avait assailli son armée, le général l'avait soutenue par son dévouement, se privant souvent pour ses soldats; et tandis que de toutes parts les Anglais nous entouraient, Bongainville ne ramenait de France qu'un secours dérisoire, dix-sept bâtiments chargés de vivres et de munitions et trois cent vingt-six recrues.

Depuis près d'un mois, Québec offrait un triste spectacle. Wolfe, campé à la Pointe Lévis ne cessait de lancer sur la ville une grêle de projectiles qui répandaient partout la désolation et l'incendie.

Une partie des maisons avaient disparu dans les flammes. La cathédrale n'existait plus et notre artillerie ne pouvait riposter au feu de l'ennemi.

Montcalm marchait la tête mélancoliquement penchée vers le sol, où, à chaque pas il rencontrait des

ruines. Le général pensait au Canada, et se disait qu'il fallait sauver cette malheureuse colonie ou périr.

— Quoi, naître, souffrir et mourir, voilà donc la vie de l'homme. O, France! qu'es-tu devenue, où est maintenant ta gloire d'autrefois? Noble race des Bourbons dont le cœur battit avec tant de valeur, tout est donc mort aujourd'hui dans ton âme? Et tu dors, roi des Français, lorsque tes sujets t'appellent.

Abîmé dans ses amères réflexions, Montcalm n'avait pas aperçu un homme marchant d'un pas rapide à sa rencontre, ce ne fut qu'en se frappant sur cet individu, qui, apparemment, était aussi préoccupé que lui, que le général releva la tête.

— Diable, fit-il, est-ce que vous ne voyez pas clair, l'ami.

— Oh! général, mille pardons, répondit l'inconnu qui n'était autre que le colonel de Raincourt.

— Tiens, colonel, c'est vous, vous avez donc comme moi quelque chose qui vous tracasse l'esprit?

— Qui n'en a pas, général?

— C'est vrai; mais lorsqu'on est jeune cela se porte mieux.

— Je ne dis pas non; mais il n'en est pas moins vrai que cela se porte mal, et si je n'avais d'inquiétude que sur mon sort, je ne serais pas trop malheureux.

— Que craignez-vous donc? je ne vous ai jamais vu abattu de la sorte.

— Général, vous avez aimé, vous me comprendrez si je me confie à vous. Je crains de laisser Melle de Roberval seule en ce monde, sans protection, encore sous la tutelle d'un homme sans vertu. Pourquoi ces tristes pensées m'assaillent-elles, je n'en sais rien, n'ai-je pas été vingt fois au feu, je ne puis m'expliquer pourquoi en songeant aux batailles que nous livrerons bientôt je me sens trembler.

— Félix, je vais vous le dire, vous êtes comme tous

les amoureux. Avant peu, votre fiancée sera majeure, et étant si près de votre bonheur, vous craignez plus que jamais de la perdre.

Le colonel secoua la tête.

— Général, croyez-vous à la destinée?

— Pourquoi cette question?

— Eh bien! ma destinée à moi est de mourir avant de pouvoir nommer Hortense ma femme.

— Colonel, vous n'êtes qu'un enfant.

— Peut-être; mais, général, voulez-vous m'accorder une faveur?

— Vous savez bien que je suis le père de mes soldats.

— Alors, si je meurs, promettez-moi de veiller sur ma fiancée, de la consoler.

— Je vous le promets, malgré que je ne croie pas à la destinée que vous vous faites.

— Merci, général, maintenant je pourrai mourir tranquille.

Et le colonel pressa fortement la main de Montcalm.

— Il faut vivre, de Raincourt, la patrie a besoin de tous ses braves défenseurs. Hélas! nous avons fait déjà, je le crains, une grande perte dans la personne de ce pauvre Robert, lui qui avait rendu de si éminents services à son pays, qu'est-il devenu? Je ne puis comprendre cette disparition subite. A-t-il été victime d'un accident ou d'une vengeance affreuse. Que pensez-vous, de Raincourt? ne soupçonnez-vous personne? Ne croyez-vous pas comme moi que la jalousie peut avoir armé un bras meurtrier? Malheur à celui qui a trempé dans cette conspiration, le châtiment sera terrible. Avez-vous vu dernièrement M. de Kergy?

— Général, on dit qu'il ne quitte pas Melle Auricourt.

— Ah! la pauvre enfant, avez-vous de ses nouvelles?

— Toujours dans le même état, général, elle ne reconnaît personne et demeure entre la vie et la mort.

— Il est peut-être mieux qu'il en soit ainsi puisque nous ne savons encore rien de certain sur le sort de son fiancé. De Raincourt, surveillez la maison de Melle Auricourt, dans les circonstances présentes il ne peut y avoir trop d'amis pour protéger les intérêts de celui que nous cherchons.

— Croyez, général, que rien ne sera négligé de ma part.

Après cette conversation ils se séparèrent. Félix continua son chemin dans la direction qu'il suivait avant cette rencontre, c'est-à-dire que sans en avoir conscience, il se dirigeait vers la demeure de M. de Carre qui avait été préservée des flammes, et au bout de dix minutes, il se trouva devant le jardin, alors il s'arrêta et regarda autour de lui.

Un boulet, récemment lancé, était venu se loger dans le mur et l'avait dégradé au point de faire une ouverture assez large pour livrer passage à un homme. Un éclair de joie illumina le visage de l'officier, il se baissa et pénétra dans le jardin, avec l'espérance d'y rencontrer Hortense.

Le colonel ne fut pas trompé dans son attente, un pas léger se fit entendre et, à la clarté de la lune, Félix aperçut la forme gracieuse de celle qu'il cherchait.

Elle était vêtue d'une fraîche robe de mousseline des Indes, sur ses épaules était jetée une courte mantille de velours bleu tendre, avec un point de soie d'Irlande en jabot, et garniture de duvet blanc. Quelques boucles éparses de sa luxuriante chevelure s'étaient dénouées et tombaient sur son front et sur son cou encadrant avec harmonie sa belle figure pensive.

En ce moment, Melle de Roberval était la seule qui put apporter un adoucissement à la souffrance du co-

lonel, sa voix trouverait un écho dans son cœur et saurait dissiper les craintes douloureuses qui l'oppressaient.

Félix sentit tout cela, il prononça le nom de sa fiancée écartant le feuillage qui le séparait d'elle. La jeune fille s'arrêta un peu effrayée; mais aussitôt un cri de joie s'échappa de ses lèvres.

— Chut! fit le colonel, l'attirant à lui, je suis ici en voleur.

— Comment êtes-vous entré?

— L'ennemi, aujourd'hui, m'ouvre le passage, c'est la première fois que je puis le remercier de ses boulets.

— Le mur est donc défait?

— Oui, voilà pourquoi j'ai pu parvenir jusqu'à vous, ma bien-aimée.

— Alors, moi aussi je suis reconnaissante à l'ennemi; malgré qu'il m'ait fait trembler tout le jour. Le bonheur de vous voir ce soir efface toute ma peur, Félix.

— Chère Hortense, reprit-il je vous aime beaucoup; mais en ces jours je voudrais vous voir bien éloignée, vous êtes exposée à tant de dangers en cette ville.

— Et moi je préfère être ici, puisque vous y êtes aussi, n'êtes-vous pas exposé plus que moi, s'il vous arrivait quelque malheur, du moins je pourrais voler vers vous. Mais non, s'écria-t-elle, comme frappée de cette idée, Dieu ne le permettra pas, il ne nous séparera pas lorsque je n'ai plus que quelques semaines pour atteindre ma majorité et qu'alors rien ne pourra empêcher notre union.

— Dieu exauce les anges, vous prierez pour moi, Hortense; mais si dans les luttes, qui bientôt auront lieu contre l'ennemi, la mort me frappait.....

— Félix, Félix, reprit-elle, sans lui laisser achever sa phrase, si vous mouriez, je mourrais.

Et la jeune fille appuya sa tête sur l'épaule de son fiancé pour cacher les larmes qui inondaient son visage. Le colonel ne chercha pas à tarir ses pleurs, car il sentait qu'ils étaient versés sur son tombeau; un pressentiment l'avertissait de l'avenir et la douleur que lui-même éprouvait était trop grande pour qu'il lui fut possible de lui donner aucune consolation.

Ils demeurèrent donc ainsi tous deux plongés dans une muette souffrance; enfin Félix pencha la tête et appuya ses lèvres sur le front de la jeune fille.

— Hortense, dit-il, je t'aime, je t'aime et ne puis trouver la force de te quitter. Moi que le feu le plus terrible de l'ennemi n'a jamais pu émouvoir je me sens faiblir devant ton chagrin; un étrange sentiment de crainte me saisit en songeant à un nouveau combat.

— Non, Félix, il ne nous séparera pas, si vous mourez, je ne survivrai pas à votre perte; mais pourquoi avoir de ces tristes pensées, ah, Félix, j'ai tant prié pour vous, je prierai tant encore, que Dieu vous conservera à mon amour. Tout à l'heure, lorsque je me promenais seule dans le jardin, il me semblait que tout ce qui m'entourait me murmurait qu'il y avait encore du bonheur pour nous deux dans cette vie. Voyez cette nature, comme elle est calme, ce ciel comme il est beau; l'astre des nuits verse sa lumière pour éclairer notre rencontre à l'heure où tout repose; est-ce que tout ici ne vous présage pas des jours heureux? En nous montrant ainsi sa grandeur dans ses œuvres, Dieu ne nous dit-il pas d'espérer? Laissez-moi vous rassurer, cher ami, comme vous-même l'avez fait bien souvent, lorsque j'étais dominée de craintes chimériques, votre voix a toujours su faire entrer la tranquillité dans mon âme. Je vous en prie ne vous affligez plus ainsi; quelque chose me dit qu'il est impossible que nous soyons séparés.

Et la jeune fille leva sur lui ce même regard si doux

qui, quelques minutes auparavant avait fait tressaillir le colonel; on eut dit qu'un rayon du ciel se reflétait dans ses grands yeux, il semblait alors qu'elle n'appartenait plus à la terre. Félix se sentit ému en la regardant.

— Ah! pensa-t-il, elle a raison, nous ne pouvons être séparés; mais c'est une autre patrie qui doit nous réunir.

Et attirant à lui la jeune fille, il la tint longtemps pressée sur son cœur.

— Vous êtes mon ange gardien, ma petite Hortense, murmura-t-il, pardonnez-moi de vous avoir alarmée tout à l'heure par mes paroles; oui, vos prières me protègent, que puis-je redouter lorsqu'une sainte prie pour moi?

. . . .

Ce même soir, Fleur-du-Printemps, appuyée sur un chêne contemplait avec amertume le ciel étoilé. De temps en temps, la jeune fille jetait un regard sur ce qui l'entourait et un soupir soulevait son sein.

— Il ne vient pas encore, disait-elle, pourquoi me faire attendre ainsi? Robert, où peut-il être? Il le sait, lui, le traitre et n'avouera rien sans que je devienne sa femme. Moi, sa femme!.......

Un frisson parcourut tout son être.

— Mais que me fera la vie s'il meurt, ne vaut-il pas mieux me sacrifier et le sauver. Le revoir encore une fois, une seule fois pour le perdre ensuite; mais n'importe. D'ailleurs, je l'ai promis, la fille du grand chef n'a que sa parole.

Elle s'arrêta en entendant des pas et Alléonémi apparut:

— Enfin, te voilà.

—Es-tu décidée à sauver Robert de Marville, en venant habiter mon wigwam comme ma femme ; ou le laisseras-tu périr en refusant ?

L'Indienne jeta au ciel un regard suppliant :

— Je veux le sauver, répondit-elle.

— Alors, suis-moi.

Fleur-du-Printemps obéit. Tous deux se mirent en route. Onze heures sonnèrent en ce moment.

La jeune fille et son compagnon marchèrent jusqu'au jour, suivant les bords du St-Laurent, en descendant son cours, il était quatre heures lorsque Alléonémi s'arrêta. Un immense rocher s'élevait devant eux.

— Vois-tu cette masse, dit-il c'est dans son intérieur qu'est retenu prisonnier le lieutenant de Marville, tu ne pourras le délivrer sans que je t'en découvre l'entrée, ainsi promets-moi encore que tu tiendras parole.

Elle lui jeta un sombre regard.

— Je ne mens jamais, dit-elle, tu le sais.

— C'est vrai, va donc.

Il se pencha à son oreille et lui murmura quelques mots. La figure de l'Indienne s'illumina, légère comme une gazelle elle gravit le rocher.

Le sort de Robert était maintenant entre ses mains.

. . . .

Comme on le voit, le fiancé de Géraldine n'était pas mort, Alléonémi avait trompé son complice en lui disant que le lieutenant n'existait plus. L'Indien avait sur son prisonnier d'autres vues que de Kergy, et de Marville ne devait disparaître complètement que s'il ne réussissait pas auprès de Fleur-du-Printemps : ainsi, la première partie seulement des ordres de de Kergy avaient été exécutés et le protégé de Montcalm était retenu captif dans une caverne, sous un énorme rocher, dont une partie minée par les années, devait

s'effondrer sur le malheureux et l'ensevelir à tout jamais sous ses décombres, si le sauvage échouait dans ses espérances. Un simple coup de massue suffirait pour ébranler une roche gigantesque qui n'attendait que cet effort pour se détacher et fermer l'entrée de ce tombeau naturel qui ne révèlerait jamais le crime que recèleraient ses entrailles.

Pauvre Robert, voilà donc où il était retenu depuis tant de jours. Les mains et les pieds enchaînés, on l'avait brutalement jeté dans ce trou noir avec quelques provisions afin qu'il ne mourut pas de suite. Les angoisses du jeune homme étaient terribles. Combien de temps allait durer cette captivité? les ennemis cruels qui voulaient sa perte, n'avaient laissé ces vivres près de lui que pour prolonger son martyre. Oh! ce n'étaient pas ses propres souffrances qui le torturaient le plus! Non, c'était le sort de Géraldine. Pauvre enfant! qu'allait-elle devenir sans protection? son cœur se briserait en apprenant sa disparition. Et une pensée plus poignante encore l'étreignit. Si elle allait douter de lui! Gontran, le misérable Gontran était là. C'était lui qui le retenait en ces lieux. Gontran aimait Géraldine, il ferait tout pour lui persuader que de Marville voulant l'oublier s'était retiré dans cette intention. Si le temps s'écoulait sans qu'on le vit revenir, si l'on croyait à sa disparition volontaire ou à sa mort, la jeune fille était seule et son cousin emploierait tous les artifices pour captiver sa confiance et l'amener à l'accepter pour protecteur, pour époux peut-être!! Géraldine était impressionnable, elle le croirait sincère et bon. Lui, devenir son époux, lui, le misérable! oui, il pourrait parvenir à ses fins.

Un cri de rage s'échappa de la gorge desséchée du prisonnier, il secoua ses liens avec violence; mais hélas! sans résultat. On avait tout prévu et ses efforts pour se débarrasser de ses chaînes ne firent que les en-

foncer plus avant dans ses chairs qu'elles meurtrirent jusqu'au sang. Il appela avec désespoir au secours, espérant que ses cris parviendraient peut-être au dehors et attireraient l'attention de quelques passants; mais l'écho de sa voix, frappant la pierre du tombeau qui l'ensevelissait vivant, resonna, lugubre, à ses oreilles, se répétant de distance en distance dans cette voûte souterraine, s'éteignant dans le lointain, tels que les cris de ces oiseaux de proie, qui se disputent la pâture des cadavres qu'on leur abandonne.

Non, non, son appel ne parviendrait jamais jusqu'au sommet des vivants dont il devait être séparé par plusieurs centaines de pieds. Alors, vaincu par son désespoir, le soldat valeureux, qui avait affronté, avec un courage héroïque, les plus grands dangers, se laissa tomber la face contre terre et sanglota comme un enfant.

Hélas! le malheureux Robert devait passer encore plusieurs heures d'agonie semblable avant que la noble fille du grand chef put parvenir jusqu'à lui.



CHAPITRE XXI

SAUVÉE

C'est le neuvième jour. La fièvre va-t-elle l'emporter, ou la jeunesse et la vitalité triompheront-elles chez Melle Auricourt? Le médecin attend avec une impatience fébrile cette période de la maladie qui doit décider du sort de la jeune fille.

Le disciple d'Esculape est debout au chevet de la malade, qui semble sommeiller, Madeleine, au pied du lit, agenouillée, prie pour sa maîtresse, qu'elle a veillée et soignée avec ce dévouement de nos serviteurs d'autrefois.

Dans la chambre règne une demi obscurité, qu'un frivole rayon de soleil veut, à tout prix en se faufilant à travers les rideaux, venir dissiper, malgré la solennité du moment. Sur la table, une infinité de fioles de toutes dimensions, des tasses, des verres au trois-quarts remplis de breuvages de différentes couleurs. Sur les chaises, un amas de vêtements, de linges, des lambeaux de flanelle déchirée qu'on a jetés pèle-mèle, dans les heures d'anxiété plus grande, et qu'on n'a pas eu le loisir de remettre en place; enfin, dans la pièce, ce désordre inévitable, ces embarras que traînent avec eux les jours de maladie grave, où l'être atteint du mal demeure de longues heures plongé entre la vie et la mort.

Le silence est complet, seule la respiration sifflante de Melle Auricourt se fait entendre. On épie avec anxiété la fin de ce demi assoupissement qui s'est emparé de la jeune fille depuis quelques heures. Que sera le réveil? le retour complet à la santé, ou seule-

ment ce retour à la vie pire que la mort lorsque les facultés mentales ont sombré, ce qui arrive, hélas! si souvent, dans les crises terribles causées par un choc nerveux. Voilà ce que redoute surtout l'homme de science.

Soudain, les nerfs de la malade s'agitent, elle se soulève sur son séant, ouvre les yeux et regarde autour d'elle; mais son regard est vague et rempli de cette expression terne que l'on remarque dans celui des aliénés, un sourire sans expression erre sur ses lèvres décolorées, et elle entonne d'une voix triste une romance qu'elle chantait bien souvent à Robert:

**Au ciel quand l'étoile scintille,
Quand tout repose dans les bois
Lorsqu'au couchant la lune brille
Réponds, oh! réponds à ma voix.**

**Du rossignol entends la plainte,
La brise meurt bien doucement,
Viens, voici venir l'heure sainte,
Réponds à ma voix tendrement.**

Madeleine a pâli, des larmes coulent de ses yeux. Elle interroge avec anxiété le docteur du regard. Celui-ci est consterné, il ne peut rien répondre, ce qu'il redoutait le plus est arrivé, Géraldine est folle.

— Oh! dit-il, avec découragement, si nous pouvions, si nous pouvions retrouver son fiancé, sa vue pourrait peut-être encore changer les choses.

A cet instant, la porte d'entrée s'ouvre avec bruit, des pas rapides montent l'escalier, un jeune homme pâle, livide, presque un squelette se précipite dans la chambre; mais sur le seuil, il s'arrête comme pétrifié de terreur, ses yeux ont rencontré ceux de la jeune fille, ce chant qu'elle psalmodie toujours est allé droit à son cœur, en une seconde il a tout compris. Un cri d'angoisse s'échappe de ses lèvres:

— Géraldine.

Et il vient s'affaisser au pied du lit. La malade tressaille, un tremblement nerveux la secoue de la tête aux pieds, elle prononce un nom chéri et palpitante, elle tombe, étouffée par les sanglots, dans les bras de Robert.

— Sauvée, elle est sauvée, s'écrie le médecin. Ah! mon pauvre ami il était temps que vous arrivassiez, demain il eut été trop tard.



CHAPITRE XXII

SUR LE CHEMIN STE-FOYE.

Le lendemain, M. de Marville se dirigeait vers la demeure du général Montcalm.

Plusieurs changements s'étaient opérés depuis qu'il avait vu Québec. La canonnade n'avait pas cessé. chacun se tenait enfermé dans sa maison craignant le feu des Anglais. Les rues étaient désertes et tristes. Robert contemplait d'un regard morne les désastres de la ville, enfin il arriva à la demeure du général.

Le jeune homme se sentait ému en gravissant les marches. Lorsqu'on l'introduisit dans le salon, le marquis était assis auprès d'un pupitre et écrivait; mais en entendant le nom de Marville sa plume s'échappa de sa main, il se leva comme mu par un ressort.

— Est-il possible, s'écria-t-il, je ne puis le croire. Est-ce bien vous, mon cher Robert, mais, d'où venez-vous?

Et il ouvrit les bras pour recevoir son protégé.

— Mon pauvre enfant, comme vous êtes changé, comme vous avez dû souffrir! D'où venez-vous, qui vous a retenu loin de nous, quels ennemis vous poursuivaient? Dites, dites, que je vous venge, que je vous protège, s'il y a encore quelqu'un qui vous en veuille. Je suis si heureux, si heureux de vous revoir. Ah! mon ami, votre retour adoucit les peines que me cause la triste position de la colonie et je remercie Dieu de me rendre mon brave défenseur de Carillon. De Marville, à qui attribuez-vous votre soudaine disparition?

— A la haine de mon ennemi, général, de Kergy voulait me séparer de ma fiancée afin de se venger.

— Ah! de Kergy! Je m'en doutais. Robert, c'est moi que me charge de sa punition, il ne faut pas que dans un duel vous risquiez d'être tué par ce misérable. Racontez-moi comment tout ceci est arrivé.

Le jeune homme obéit.

— Ainsi, dit Montcalm, lorsque le lieutenant lui eut fait le récit des événements que nous connaissons, vous êtes arrivé à temps pour sauver votre fiancée et c'est à cette noble Indienne, à qui vous deviez déjà la vie, que vous êtes redevable de ce bonheur. Il est singulier de rencontrer chez ces nations barbares des âmes aussi élevées! Eh bien! Robert, il faut de suite épouser Melle Auricourt. Vous êtes mon fils d'adoption, je me charge de pourvoir à tout et j'aurai deux enfants lorsque Géraldine sera votre femme.

— Oh! général, merci, merci, que puis-je vous dire pour vous exprimer ma reconnaissance pour tout ce que je vous dois.

— Je suis déjà trop payé si je puis aider à votre bonheur.

— Mon général, ma vie vous appartient.

Montcalm ému, voulant se soustraire à la gratitude du jeune homme, changea brusquement la conversation.

— Mon ami, vous avez dû remarquer le triste état de Québec, vous avez vu les désastres qu'ont faits les bombes de l'ennemi. L'heure suprême va bientôt sonner, il faut vaincre ou mourir. La France nous abandonne; néanmoins il faut lui conserver ses possessions en Amérique. L'honneur nous l'ordonne, la renommée nous y oblige. Que diront les temps futurs si Montcalm est vaincu, si l'Angleterre est victorieuse? Il faut tripler les hommes, les faire sortir de terre, il faut lutter contre toute espérance. Comprenez-vous,

Robert, la position du général en chef de l'armée d'Amérique. Ne voyez-vous pas, comme moi, son nom inscrit par l'implacable écrivain au nombre de ceux chez qui la valeur fait défaut, incapable de commandement. Ah! Brennus l'a bien dit; oui, malheur aux vaincus.

— Général, vous oubliez que la mémoire du vainqueur de Carillon ne peut être ternie. Louis XIV fut défait; mais il n'en est pas moins resté Louis le Grand, et la postérité redira de siècle en siècle ses exploits comme elle reconnaîtra la bravoure du général Montcalm, et si, malgré les plus nobles efforts nous succombons, la mère patrie ne pourra jamais regretter de vous avoir choisi, car qui mieux, général, aurait pu maintenir le drapeau français en ces contrées, que le roi abandonne, comme une charge inutile, une dépense onéreuse, pour lutter, sans forces, avec un ennemi dix fois supérieur en nombre.

— C'est vrai, mais pourquoi ce pays, si florissant, doit-il passer aux mains de nos ennemis? pourquoi faut-il que ce soit eux qui récoltent ce que nous avons semé? Robert, pourquoi la France abandonne-t-elle ses serviteurs les plus dévoués? pourquoi Louis XV et sa cour acceptent-ils l'humiliation et la ruine? Quand donc cet esprit de philosophie qui s'empare de tous les cerveaux, traînant partout avec lui la démoralisation et la ruine, disparaîtra-t-il du cœur de la France. Quand donc les Français redeviendront-ils ce que jadis ils étaient.... des Français?

— Hélas! général, lorsqu'il sera trop tard.

— Oui, reprit Montcalm, lorsqu'il sera trop tard.

Et penchant son front vers la terre il demeura longtemps pensif.

— Robert, dit-il, après quelques instants, vous verrez la patrie arrosée du sang le plus pur de ses enfants. ce sera la réparation des fautes accomplies, vous verrez

les nations se disputer la France, la déchirer à belles dents; vous verrez tout cela, car vous êtes jeune, mais moi, Dieu merci, alors je ne serai plus. Souvenez-vous de mes paroles, mon cher enfant, vous verrez que votre général ne se trompait pas.

Montcalm et M. de Marville s'entretinrent encore longtemps à ce sujet; puis ils fixèrent à la semaine suivante la date du mariage. Le marquis donna ensuite ordre que l'on se mit à la recherche de M. de Kergy et qu'on l'amenât devant lui.

Le lieutenant laissa Montcalm peu après. Comme il entrait dans le chemin de Ste-Foye, il aperçut deux combattants dont il ne put distinguer les traits; mais en approchant il vit qu'il y avait une femme. Elle venait de tomber, son adversaire avait posé le genou sur sa poitrine et brandissait un sabre au-dessus de sa tête.

Notre héros poussa un cri en reconnaissant Fleur-du-Printemps et de Kergy. Avec la rapidité de l'éclair il ajusta son pistolet et fit feu sur Gontran. Il l'atteignit dans les reins; mais Robert arrivait trop tard, l'épée de de Kergy venait de traverser la poitrine de l'Indienne.

Ils roulèrent tous deux baignés dans leur sang. M. de Marville s'élança au secours de la fille du grand chef et la souleva dans ses bras.

— Fleur-du-Printemps, dit-il, est-il possible que tu meures pour moi.

— Je ne regrette pas la vie, mummura-t-elle d'une voix à peine intelligible, puisque je t'ai sauvé, Robert, je t'aimais.

Ses yeux se fermèrent et sa tête s'appuya sur l'épaule du jeune homme. Il déposa un baiser sur son front, un sourire passa sur les lèvres de la jeune fille.

— Je meurs contente, dit-elle.

Puis elle rendit le dernier soupir. Une larme tom-

ba des paupières du lieutenant. Emu de douleur il s'agenouilla près du corps de celle à qui il devait trois fois la vie.

Voici comment tout ceci était arrivé. La veille, Gontran, voulant s'assurer par lui-même de la mort de son ennemi, s'était dirigé vers la caverne où le jeune homme était prisonnier. Il arriva au moment précis où Fleur-du-Printemps délivrait M. de Marville. Fou de rage, il allait se précipiter sur la jeune fille; mais ils étaient deux contre lui et l'Indienne portait ses flèches empoisonnées, puis à quelques distances, Alléonémi se tenait dans l'ombre.

— Tu me trahis, s'écria-t-il, en menaçant de loin le jeune sauvage, et c'est pour cette Indienne que tu me trompes; eh bien! elle périra.

A partir de ce moment il épia toutes les démarches de Fleur-du-Printemps et parvint à la rencontrer seule sur le chemin Ste-Foye. Il était bien armé, cette fois, il s'élança et la lutte s'engagea. Ce fut alors que Robert les aperçut.

Cependant Gontran n'était pas mort; mais il souffrait horriblement:

— De l'eau, dit-il, je brûle.

De Marville regarda s'il n'y avait pas une source auprès. A une vingtaine de pas serpentait un clair ruisseau. Le jeune homme y trempa son chapeau, le retira plein d'eau et l'apporta au moribond. Gontran le saisit avec avidité, en but le contenu d'un trait, et le lança ensuite avec rage, au loin.

— C'est lui qui l'emporte et je meurs de sa main sans m'être vengé, murmura-t-il.

— Pensez plutôt que vous paraîtrez bientôt devant Dieu.

— Devant Dieu, répéta Gontran, vous ne croyez pas ce que vous dites, laissez-moi en paix.

Puis, par un effort surhumain il se souleva, mais retomba aussitôt rendant le sang par la bouche.

— La mort.... la mort.... murmura-t-il, elle vient, non.... non.... je ne veux.... pas mourir....

Robert détourna la vue ne pouvant voir sans émotion les souffrances de son ennemi mourant.

— Je ne veux pas.... je ne veux pas.... répétait M. de Kergy, je suis jeune.... je.... vivrai....

Il essaya de nouveau à se lever; mais cette fois il retomba avec son dernier soupir.

En ce moment plusieurs soldats parurent, ils étaient à la recherche de M. de Kergy. M. de Marville les appela et leur raconta ce qui s'était passé. Ensuite, il ordonna qu'on rapportât chez lui le corps du chevalier tandis qu'avec une partie des soldats il transportait chez son père les restes de la jeune Indienne, ne voulant que nul autre ne lui rendit ce dernier service. Son âme était remplie de tristesse, l'amour que cette noble femme avait eu pour lui l'avait conduite au tombeau.

Quand Alléonémi apprit la mort de Fleur-du-Printemps, sa douleur fut extrême. Au moment où il croyait posséder celle qu'il aimait, elle lui échappait pour toujours.

Le soir venu il s'enfonçait dans les forêts et s'adressant au Grand Esprit, l'implorait de lui rendre la fille du grand chef.

— Fleur-du-Printemps, s'écriait-il, si tu erres dans ces bois, réponds-moi.

Mais sa plainte se perdait dans la nuit, et le vent agitant le feuillage venait mêler ses gémissements à ceux du jeune sauvage.

CHAPITRE XXIII.

DERNIÈRES ÉPREUVES.

Les plaines d'Abraham demeurées célèbres par le combat qui s'y livra le 13 septembre 1759, étaient situées à trois-quarts de lieue de la ville de Québec et faisaient face à sa partie faible.

Dans la nuit du 12, à l'insu de nos troupes, les Anglais traversaient en plusieurs divisions, dans des bateaux plats, de la Pointe-Lévis, vis-à-vis Québec, et débarquaient à l'Anse au Foulon.

M. de Vergor qui commandait en cet endroit et devait défendre le passage de la côte, se laissa surprendre, quoique la nuit ne fut pas obscure, par un détachement de cinquante hommes; et cet indolent commandant qui, trois ans auparavant, s'était si mal défendu dans son fort de Beauséjour, se laissa déloger sans opposer une grande résistance.

Alors ce premier détachement parvint à gravir la côte, et fut bientôt suivi du reste de l'armée anglaise qui se rangea sur les hauteurs d'Abraham.

Montcalm se trouvait de l'autre côté de la rivière St-Charles où était le camp, lorsqu'il apprit le débarquement des Anglais, que M. de Vergor eut pu facilement empêcher. Le général se hâta de traverser la rivière et la ville pour venir offrir le combat à Wolfe.

L'armée anglaise se composait d'environ cinq mille hommes. Après avoir été rejoint par M. de Sennezergues avec la plus grande partie des Canadiens, Montcalm se trouvait avoir autant de combattants à oppo-

ser au général anglais; mais c'était en partie des miliciens incorporés avec les soldats, tandis que les troupes anglaises étaient réglées, aussi, dès le commencement de l'attaque celles-ci gagnèrent du terrain.

Les Français commencèrent par un feu de tirailleurs que firent les Canadiens et les sauvages placés sur les ailes, dans les buissons. Wolfe est blessé au poignet dès le premier choc, mais cela ne ralentit en rien sa valeur. De toute part, les Français tombent sous le feu vif et bien nourri des Anglais, Messieurs de Sennezergues et de Fontbrune sont parmi les morts.

Wolfe, profitant de ce premier succès, part à la tête de ses grenadiers et s'élance sur nos troupes qui déjà commencent à se retirer en désordre. Montcalm, qui n'a pas failli un instant, s'efforce de rallier ses soldats et revient à la charge.

Le général anglais toujours en avant, reçoit une balle en pleine poitrine, l'héroïque jeune homme dissimule ses douleurs, afin de ne pas effrayer ses troupes et laisse le commandement à Monkton.

Au même instant, Montcalm est atteint. Le colonel de Raincourt qui est à ses côtés, reçoit une balle dans les reins. M. de Bourlamaque pousse un cri de rage il a vu la main meurtrière qui a porté le coup, il lance son cheval en avant et arrive à M. de Carre, lui passe son épée au travers du corps et s'écrie:

— Ainsi meurent les traîtres.

— Oh! murmure le tuteur d'Hortense en tombant de cheval, la fortune, la fortune, je la tenais......

Il ne peut achever sa phrase, sa monture effrayée prends le mors aux dents, lui passe sur le corps et disparaît dans les rangs ennemis.

Cependant, Montcalm, plus fort que son mal, demeure sur sa selle et, soutenu de Robert et d'un brigadier, il rentre à Québec.

M, de Beaumont a reçu le colonel de Raincourt dans

ses bras et l'a fait transporter aux Ursulines, où le général est déjà installé; ce couvent étant le seul lieu où des soins attentifs peuvent leur être prodigués.

Vainement la droite des Français, où se trouve le plus grand nombre de troupes réglées, continue-t-elle à faire des efforts désespérés pour prendre l'ennemi en flanc. Townsend, qui a succédé à Monkton dans le commandement, sait profiter des avantages déjà obtenus et fait avancer à propos les troupes jusqu'alors tenues en réserve. Notre droite est obligée de reculer et ce mouvement rétrograde entraîne la retraite précipitée de l'aile gauche et du centre. Les Anglais sont victorieux.

Vaincus, vaincus, nous sommes vaincus.

C'est le canon qui gronde, c'est la fusillade qui continue, couvrant de ses sons lugubres les cris des blessés, le râle des agonisants. Ils tombent, l'un après l'autre, ces nobles combattants: c'est le fils, c'est le père, c'est le mari, c'est le fiancé qui, frappés chacun leur tour, vont grossissant le nombre des morts. La plaine est jonchée de cadavres, le sol est rougi du sang le plus pur de nos braves; une fumée épaisse s'élève de la terre au ciel, couvrant le firmament d'un épais nuage de deuil; à l'horizon disparaît dans un nuage de feu, l'astre du jour qui vient d'éclairer cet horrible carnage. Vaincus, nous sommes vaincus! Et ce cri de détresse a retenti dans toute la campagne; d'écho en écho il se répète jusqu'au sommet des Laurentides, dans le feuillage touffu des grands arbres, où il vient s'éteindre comme le dernier soupir d'un être qui s'en va.

*
* *

De toutes parts les boulets ennemis continuent à pleuvoir sur la ville. La maison de M. de Carre est atteinte et devient la proie des flammes.

Hortense, folle de terreur, s'était élancée au dehors, ne sachant où aller, lorsqu'elle sentit un bras se passer sous le sien, et une voix lui dit :

— Mademoiselle, laissez-moi vous conduire ; je vais vous mener dans un lieu sûr.

Elle leva les yeux et reconnut M. Du-Val.

— Que je suis heureuse de vous rencontrer, dit-elle, en s'appuyant sur son bras.

Louis la conduisit au couvent. Ils arrivèrent au moment où le prêtre quittait M. de Raincourt, après lui avoir apporté les secours de la religion.

Le colonel avait été installé dans la salle d'entrée. M. Du-Val ignorant cela, conduisit Hortense précisément dans cette pièce ; mais ils s'arrêtèrent sur le seuil en apercevant Félix cloué sur un lit de douleur. Melle de Roberval poussa un cri et vint tomber sans forces auprès de lui.

— Félix, Félix, tu es blessé et je l'ignorais.

— Pauvre Hortense, il faut donc que je te quitte.

— Non, non, mon bien-aimé, tu ne mourras pas, tu ne m'abandonneras pas.

— Chère petite, reprit le colonel, se soulevant et l'attirant à lui, cache moi ta douleur, tes larmes me font mal. Si nous devons être séparés ce ne sera pas pour longtemps, car je le sens, tu ne survivras pas à ma mort.

Epuisé par ces paroles, il laisse tomber sa tête sur l'épaule de la jeune fille et ses yeux se fermèrent.

— Félix, Félix. Voilà tout ce que la pauvre enfant peut murmurer à travers les larmes qui inondent sa belle figure.

M. de Marville, sa femme et les officiers qui se trouvent dans la chambre n'ont pas prononcé une parole tant ils se sentent émus devant cette scène de douleur.

Le colonel rouvre les yeux et fixe ses regards mou-

rants sur Hortense qui toute tremblante le soutient dans ses bras.

— Pauvre enfant, fit-il. Robert.

Le lieutenant s'approcha.

— Qu'est-ce? Félix.

— Le général, comment est-il?

— Hélas! bien mal.

— Il m'avait promis de la protéger; mais s'il doit succomber comme moi, Robert, c'est à vous et à votre femme que je la confie.

— Félix, rien ne sera épargné de notre part pour adoucir la douleur de votre fiancée; nous ferons tout en notre pouvoir pour soulager sa peine.

— Merci, Robert.

Les ombres de la nuit envahissent la chambre, un morne silence règne dans la pièce. Géraldine prie au chevet du lit. M. de Marville, M. Du-Val et leurs compagnons demeurent plongés dans une muette douleur, devant leur frère d'armes agonisant. Pour Hortense, elle pleure toujours.

Une religieuse entre et pose un candélabre sur la table; elle regarde un instant tous ces visages consternés, puis s'agenouille auprès de Madame de Marville, elle mêle ses prières aux siennes.

Lecteurs, représentez-vous ce moment suprême où va vous être enlevé pour toujours un être chéri. Il est là, étendu sur ce lit de souffrances, pâle et livide; bientôt il ne sera plus: malgré toute votre tendresse, vous ne pourrez le suivre, sa main que vous tenez encore se glacera à jamais. Vous n'entendrez plus cette voix qui savait consoler vos peines et vous rendre heureux par les paroles qu'elle murmurait à votre oreille. Vous n'attendrez plus avec impatience l'heure de son arrivée, car tout sera fini! fini! fini!

M. de Raincourt demeurait toujours dans un état

de torpeur qui le rendait insensible à tout; enfin après plusieurs heures il rouvrit les yeux.

— Hortense, dit-il, vous êtes encore là et vous pleurez toujours.

La jeune fille couvrit son visage.

— Non, non, chère enfant, laissez-moi vous regarder, je n'ai plus que quelques instants à vous voir.

— Melle de Roberval obéit et rencontra de nouveau le regard de Félix qui lui déchirait l'âme, car il était déjà couvert du voile de la mort.

— Hortense, je te bénis, auprès de toi j'ai goûté de véritables moments de bonheur. Pauvre petite, il faut donc te quitter.... Robert, pensez quelquefois à votre ami.... Hortense.... Hortense.... adieu.

Melle de Roberval sentit la main du colonel se glacer dans la sienne, et sa tête plus pesante sur son sein; mais elle ne voulut pas croire à la vérité; ses yeux demeurèrent fixés sur ceux de Félix qui bien qu'éteints la regardaient encore.

Une religieuse s'approcha et lui dit:

— Mon enfant, Dieu vient de le rappeler à lui.

Hortense la regarda avec égarement, comme si elle ne l'eut pas comprise; enfin, elle s'écria:

— Non, non, c'est impossible, il n'est pas mort. Félix, réponds-moi, parle-moi encore.

Et folle de douleur elle se mit à parcourir la chambre en se tordant les bras de désespoir et répétant:

— Ce n'est pas vrai, non, Félix, tu ne peux m'avoir abandonnée. Oh! c'est un rêve, par pitié, éveillez-moi, je ne puis supporter tant de souffrances.

Elle allait de M. de Marville à Géraldine, à M. Duval, les suppliant de l'éveiller. Eux ne pouvant la soulager demeuraient muets dans l'impossibilité où ils étaient de lui répondre.

A travers la fenêtre entr'ouverte, le pâle flambeau de l'astre du sommeil vint, à cet instant, éclairer cette

nuit angoissée et ses rayons blafards tombèrent sur cette couche funèbre, telle que la clarté vacillante de la lampe d'une vestale. Toute la nature sembla se revêtir d'un manteau de mélancolie pour unir sa tristesse à celle de l'infortunée.

— Mort. Non. Non. Hortense ne veut pas le croire. C'est un horrible cauchemar. Oh! par pitié, qui me délivrera de cette douleur aiguë qui torture mon âme. Félix, Félix, réponds-moi.

Et, dans l'intensité de son martyre, la pauvre enfant croit qu'il va lui répondre encore, qu'il va la consoler comme il l'a fait si souvent. Oh! illusion! rien, rien ne pourra désormais lui rendre ce que l'inexorable mort lui enlève; et les heures et les jours, et les mois et les années s'écouleront sans jamais revoir celui qui n'est plus. Cruelle innanité de l'existence, voilà donc à quoi nous sommes tous condamnés, pauvres mortels. Qu'est-ce que la vie après une telle séparation. Celle-là seule, qui a eu la douleur immense de perdre subitement l'objet de sa tendresse, peut comprendre les angoisses d'Hortense, à cette heure, et comme l'a dit le grand écrivain: " Tombeau vous n'avez pas tout le pénible des morts."

Melle de Roberval se refusant à croire à ce qu'elle voyait, repétait d'une voix mourante:

— Vous ne voyez donc pas qu'on veut me faire croire qu'il est mort. Félix, c'est moi, ta fiancée, ne me reconnais-tu plus?

Elle porte ses lèvres au front de M. de Raincourt; mais à ce contact de marbre un frisson glacial parcourt tous ses membres, elle appuie sa main sur son cœur et tombe privée de sentiment sur le corps inanimé du colonel.

CHAPITRE XXIV.

LE REVOIR AU CIEL.

Après avoir vainement tenté de rallier les troupes à la porte de la ville, Vaudreuil fit une retraite précipitée à la Pointe aux Trembles et rappe'a M. de Lévis. Ce dernier ranima le courage de l'armée et se mit immédiatement en marche pour secourir Québec; mais malgré toute sa dilignece il arriva trop tard. M. de Ramezay et le chevalier de Bernest venaient de remettre la ville aux Anglais La perte de Québec n'était que l'avant coureur de la fin de la domination française au Canada.

Le valeureux chef qui avait défendu avec un courage inoui ces possessions, succomba le jour où il ne put vaincre. Montcalm rendit le dernier soupir quelques heures après le colonel de Raincourt. Robert assistait à ses derniers moments.

L'âme du jeune homme était brisée par la perte qu'il faisait, et à la douleur immense que lui causait la mort de son général, se joignait la pensée amère que désormais, sans ce noble et généreux protecteur, il ne pourrait entourer de tout le confort de la vie sa femme bien-aimée. Ses espérances étaient brisées et son cœur se serrait en songeant à Géraldine.

— Hélas! se disait-il, si mon père le voulait, son influence pourrait m'être bien utile; mais, non, il ne fera rien pour moi. Mon véritable père était mon général.

En effet, jamais l'auteur de ses jours n'avait eu pour lui l'affection que Montcalm lui portait. Aussi

lorsque l'on ensevelit les restes du marquis, dans une excavation qu'une bombe avait faite dans les murs du couvent des Ursulines; lorsqu'on entonna le libéra, lorsque le glas funèbre, qui unit sa voix comme un sanglot à nos pleurs, retentit, des larmes coulèrent lentement sur les joues du soldat.

Il fallut pour le tirer de ses regrets, qu'une religieuse vint l'avertir que tout était fini et qu'on allait fermer la chapelle.

Il se leva et retourna à la hâte auprès de Géraldine.

— Comme tu as été longtemps, lui dit-elle, en l'apercevant, vraiment, je craignais que ma pauvre Hortense ne mourût en ton absence.

On avait transporté Melle de Roberval à la demeure de M. de Marville, où elle gisait entre la vie et la mort.

— Crois-tu, Robert, qu'il n'y ait aucune espérance de la sauver.

— Les médecins ne se sont pas encore prononcés, peut-être aurons-nous le chagrin de la voir nous quitter; mais ne crois-tu pas Géraldine, qu'il serait plus heureux pour elle, de laisser cette terre, puisque Félix n'y est plus?

— Mon Dieu, c'est vrai, pauvre Hortense! Quelle agonie doit être la vie lorsque l'on a perdu celui qu'on aime.

Et Madame de Marville se pressa sur la large poitrine de son mari, comme si elle eut eu peur qu'on ne le lui enlevât.

— Je sais bien que si tu ne m'avais pas été rendu, je serais morte aussi.

Robert l'entoura de ses bras et appuya ses lèvres avec amour sur celles de sa jeune femme, puis, tous deux, sans prononcer une autre parole, se dirigèrent vers la pièce où avait été installée Melle de Roberval.

La mourante ne semble plus que l'ombre d'elle-

même, ce n'est plus qu'une forme aérienne qu'un souffle va bientôt briser, la respiration difficile soulève à peine cette poitrine amaigrie, les membres allongés restent sans mouvement, la peau du visage est cirée sur les traits creusés par la maladie, deux plis profonds ont dessiné leurs traces aux côtés de la bouche amincie qui reste sans couleur, pressée sur les os, les yeux à demi ouverts ont le vitré de la mort.

Dans un voile opaque, la vie de la jeune fille passe toute entière devant elle. Les événements de son existence se déroulent un à un devant ses yeux. Elle se retrouve enfant dans le château de son père; elle revoit sa chambrette tendue de bleu, où le papier sur le mur élevait de si jolies colombes qu'elle regardait longtemps, longtemps avant de s'endormir, après que sa douce maman lui avait donné le dernier baiser du soir en la posant bien tendrement dans son lit aux rideaux de mousseline azurée; puis au matin, dans le jardin, comme elle trottinait vite, s'arrêtant parfois dans les allées bien ratissées, pour faire avec ses mains, des petits monticules de sable qu'elle délayait avec de l'eau afin d'en composer de petits pâtés: toujours, son père venait interrompre ces jeux innocents en la sautant en l'air, et la perchant sur son épaule, l'amenait au pigeonnier, où les oiseaux la reconnaissaient, à la basse-cour, où une poulette favorite, apprivoisée par elle, venait manger dans sa main, tandis que le gros coq plus craintif, se haussait sur ses ergots d'un air vainqueur, sans jamais vouloir approcher. Plus loin l'étang, où dans l'eau cristalline glissent une demi douzaine de cygnes, mirant dans la limpidité des ombres leur sveltesse gracieuse. Souvent aussi, elle se trempait les pieds dans ce grand bain naturel, alors son père s'attelait à sa petite charrette et la ramenait ainsi à la maison les petons au soleil pour les faire bien sécher et Castor, son chien fidèle, les ac-

compagnait en faisant autour de sa voiture des bonds de joie prodigieux.

Elle les revoit tous ces êtres d'antan: puis elle avance, elle avance toujours; ici, c'est l'heure endeuillée qui sonne; c'est son père et sa mère ensevelis le même jour dans le linceuil de l'éternel sommeil: c'est la chambre mortuaire, ce sont les ténèbres de la nuit noire au fond de son âme endolorie, et puis, dans cet abîme de souffrances un être aimé la console, la protège, la soutient, c'est Félix, il est là, près d'elle, elle l'entend, elle renaît à la vie, sa voix a pour elle des douceurs infinies; et, plus loin, plus loin encore, l'église ensoleillée, où la clarté des cierges, brûlant sur l'autel, monte comme un pur encens vers le ciel bleu; agenouillés, c'est elle, c'est Félix, les mains entrelacées et Dieu bénit leurs fiançailles. Elle voit toujours; c'est le canon qui roule maintenant ce sont les plaines d'Abraham c'est une immense ma re de sang que couvrent de leurs corps les blessé, les mourants, Félix tombe aussi, les sanglots l'étouffent. Elle ne voit plus; mais soudain, dans le ciel sombre se fait une grande clarté, sur l'azur des nuages, dans toute sa majesté préside l'Eternel. Une paix intérieure l'envahit, elle entend des voix chéries qui l'appellent, les êtres aimés qu'elle a perdus se sont penchés vers elle, du haut de la voûte céleste, ils lui tendent les bras: — Ne pleure plus, lui disent-ils, nous t'attendons ici; Dieu a pitié de ta souffrance. Dans sa miséricorde infinie il a donné à l'homme cette autre patrie, où le malheureux mortel exilé sur cette terre, sans cesse tourmenté par les aspirations de son âme, trouve enfin auprès de l'Immortel le bonheur qu'il cherchait vainement. L'heure de la délivrance a sonné pour toi, Hortense.

A cet instant, Géraldine et Robert s'approchent de leur pauvre malade. La vision s'évanouit. Elle les reconnaît et leur tendant la main:

— Mes amis, leur dit-elle, quel jour sommes-nous?

— Nous sommes au seize septembre, lui répond Madame de Marville, croyant que cette question marque une amélioration dans la santé de son amie. Tu es mieux, n'est-ce pas?

— Géraldine, ce mieux que j'éprouve n'est que l'avant-coureur de la mort; mais ne t'afflige pas, ma chère, la vie ne me serait plus supportable, je suis heureuse de mourir. Cependant, j'avais un devoir à remplir avant de quitter ce monde, je remercie Dieu qui me permet de l'accomplir. Ah! ce jour que j'avais tant désiré doit en effet me réunir à celui qui m'attend là-haut, je suis majeure aujourd'hui.

Le médecin entra dans la chambre.

—Venez, monsieur, lui dit-elle, aidez-moi à écrire mes dernières volontés.

Le docteur la souleva, on plaça près d'elle une plume et du papier sur lequel elle traça, avec difficulté, quelques lignes, puis elle demanda à l'homme de science d'y apposer sa signature.

— Merci, murmura-t-elle, à présent je puis mourir, Félix, je te rejoins.

Ses yeux se levèrent vers le ciel et les abaissant ensuite sur ceux qui l'entouraient, elle leur jeta un dernier regard.

— Adieu, mes amis, ne pleurez pas, je suis contente.

Puis sa tête retomba sur son oreiller, pour ne plus se relever.

— Tout est fini, dit le médecin.

— Mon Dieu! est-il possible, fit Madame de Marville, éclatant en sanglots.

Robert laissa couler les larmes de sa femme quelques instants, puis lorsque les premiers transports de sa douleur furent apaisés, il lui dit, s'efforçant de la consoler.

— Géraldine, devons-nous nous affliger de ce qu'elle est retournée vers celui qu'elle aimait, lorsque dans la tombe nous ont précédé nos plus tendres affections, est-il triste d'y aller reposer?

— C'est vrai, mais nous ne la reverrons plus!

Le docteur s'approcha d'eux.

— Mes amis, leur dit-il, celle qui vient de mourir vous aimait beaucoup, elle l'a prouvé en vous léguant sa fortune toute entière.

☘

CHAPITRE XXV

ÉPILOGUE.

Il pleuvait au dehors, à l'intérieur un joyeux feu de grille répandait dans la chambre sa douce chaleur enveloppant de sa rougeâtre clarté tout le mobilier de cette pièce élégante, à l'arrangement artistique de laquelle la main habile d'une femme du monde avait dû présider. Tout dans cet endroit était d'un goût exquis et les mille objets d'art, les peintures, les statues, les bibelots sans nombre, s'harmonisaient si bien qu'on eut dit qu'ils remerciaient, dans leur langage muet, la maîtresse de céans de les avoir réunis là en si bonne compagnie; aussi lui prouvaient-ils leur reconnaissance en faisant de son salon le lieu le plus coquet, le plus *Cosy*, comme disent les Anglais.

Présentement, deux personnes y sont réunies; l'une ayant atteint cet âge critique où la femme sent qu'elle n'est plus jeune, belle encore cependant, sous son costume de veuve, elle caractérise l'idéal de l'aïeule que les années ont à peine effleurée. Elle est restée fraîche, et les quelques cheveux blancs que l'on remarque autour de son front encore lisse, ne détruisent en rien le charme de sa physionomie noble et distinguée. A côté de cet automne qui n'a pas jauni, se tient l'été dans sa plus grande splendeur et la jeune femme de vingt ans, qui adresse une question à son ainée, possède tant de grâces et de séductions que le plus indifférent ne saurait réprimer un mouvement d'admiration en jetant un regard sur cette figure attrayante où ne s'épanouissent que joie et bonheur.

En effet, elle est bien heureuse, Géraldine. Depuis trois ans, Robert et elle habitent la France. M. de Marville, a son retour, a retrouvé sa mère, veuve depuis quinze jours à peine. Il est arrivé à temps pour

adoucir ses douleurs, et depuis lors rien n'est venu assombrir le ciel azuré de cette famille. La naissance d'une petite fille a comblé les vœux de tous. En souvenir de celle à qui l'on devait tant elle porte le nom d'Hortense, à laquelle elle ressemble d'un manière si frappante qu'on ne peut la regarder sans penser à celle qui n'est plus.

La porte s'ouvre, Robert entre.

—Ah! mon ami, nous t'attendions avec impatience, dit Géraldine s'avançant à sa rencontre. Quelles nouvelles?

—Le traité de Paris vient d'être signé. Le Canada demeure, définitivement, la possession des Anglais.

La jeune femme poussa un soupir, M. de Marville aussi était ému. Tous deux penchèrent leurs fronts vers le sol; leurs regrets s'envolaient vers cette vaste colonie, qui devait plus tard devenir un pays si florissant. C'était là, au delà des Océans, qu'ils s'étaient connus, qu'ils s'étaient aimés, qu'ils avaient souffert, qu'ils avaient été heureux. Toutes leurs pensées se rattachaient à cette terre où dormaient, sous les érables et les grands peupliers, des restes aimés. Hélas! ce sol devenait celui de l'étranger!

Un petit pas s'est fait entendre, un chérubin de bébé s'est élancé dans les bras de l'aïeule. La marquise prend la petite fille et s'avançant vers ses deux enfants pensifs:

—Je comprends votre tristesse, mes amis, dit-elle. Mais il y a encore là-bas des nobles français qui sauront perpétuer dans ces contrées lointaines l'amour de la France et garder intactes notre religion et notre langue. C'est une sœur cadette qui nous reste en Amérique, elle conservera fidèle le souvenir de son ainée.

FIN

as-
nce
ou-
om
si
à

n-
es

a

e
s
e